N° 58

L'ami de Rezé

Septembre 2009 / Le bulletin de l'Association des Amis de Rezé / participation : 6€

17, rue Joseph Turbel

Au milieu du XX^e siècle
Dans la banlieue nantaise
Le journal d'un enfant discret !

Par Joël TESSIER
1950-1957

Numéro spécial

Per_9_2009_58

Le mot du président

Avec ce numéro spécial, nous laissons la parole à Joël Tessier, à l'enfant qu'il fut entre 1950 et 1957 - période de scolarisation - et qui s'exprime ici avec beaucoup de justesse de ton, chose difficile lorsque l'on est parvenu à l'âge de la retraite.

Joël Tessier pourrait être le Rezéen "type", même s'il a quitté la ville en 1957 pour celle voisine de Saint-Sébastien-sur-Loire et pour vivre avec ses parents l'expérience des Castors, ceux de la Profondine.

L'enfance de notre auteur fut partagée entre Pont-Rousseau – plus particulièrement le quartier du Pront – et la commune de Malville d'où la famille était originaire et où elle retournait à chaque occasion.

Beaucoup de Rezéens pourront se retrouver dans ce récit, même si la commune de Malville leur est étrangère. Ce pourrait être Saint-Mars-de-Coutais ou Geneston.

Joël Tessier a été élevé dans une famille ouvrière, dans la foi catholique, dans un esprit laïque et républicain. C'est un citadin, mais il est encore tellement proche du monde rural, des cultivateurs, mais tout autant des artisans et petits commerçants de nos bourgs, en l'occurrence ceux de Malville, ses oncles, tantes, cousins ou cousines.

L'auteur nous parle d'eux mais aussi du petit monde de Pont-Rousseau, de l'école publique et de la paroisse Saint-Paul. Il raconte toute cette enfance avec bonheur dans un récit qui était destiné aux Siens, mais que sa sœur, notre amie Nicole Graton, nous a donné à lire.

C'est un témoignage qui, à notre avis, par sa qualité, justifiait qu'il sorte du cadre familial. La vie à Rezé entre 1950 et 1957 est déjà de l'histoire. Joël Tessier a une mémoire précise et, en plus, de réels talents de conteur. Alors pourquoi se priver d'un tel récit ? Avec son accord, et après quelques petites modifications, nous avons donc décidé de le publier dans le cadre d'un bulletin spécial. Nous sommes sûrs que nos lecteurs y trouveront un grand intérêt.

Le président

Michel Kervarec

A Nicole, Alain, Philippe
qui ont partagé avec moi
le 17, rue Joseph Turbel à Rezé

I

Maman a de beaux yeux bleus ...

C'est un après-midi, j'ai quatre ans.

Réveillé et debout, je viens, après l'avoir dévissée doucement, de faire tomber une des boules jaunes en cuivre de mon lit-cage, bleu ciel, sur le parquet. Les murs de la chambre sont aussi peints en bleu mais plus foncés.

Ma mère Céline, ainsi prévenue de mon réveil, vient me sortir de mon lit pour me donner mon « 4 heures ». Maman a de beaux yeux bleus et les cheveux châtains, un peu frisés aux bouts, mais pas longs. Elle a de jolies mains, un ongle de sa main gauche a comme une fente tout du long...

Sur la grande table en merisier de la cuisine, je crois qu'elle m'a donné du pain, du beurre et des carrés de chocolat encore que, juste avant 1950, il y avait des tickets pour acheter la nourriture. Si je doute un peu, c'est que ces restrictions d'après guerre me valurent, quelques jours après, une de mes rares fessées.

En effet, ce matin là, alors que ma mère me réservait la ration de chocolat, se privant donc un peu, je suis allé jeter mon bol de chocolat chaud dans l'égout de la petite cour qui jouxtait la cuisine, considérant, moi, que je n'avais plus faim...

Ah, la cuisine mérite deux mots, si, si, c'est le principal théâtre des opérations !

Notre cuisine

La pièce est longue, les deux portes-fenêtres se font face.

Les murs sont peints chaque année d'une curieuse teinte beige.

Mon père y mêle à Pâques, du café à la tasse.

Le sol carrelé présente en son centre un losange.

La cuisinière, en fonte d'émail, chauffe au charbon.

Verte, brillante, elle montre, dessus, ses rondelles cuisantes.

L'évier noir, pourvu d'un robinet en laiton.

Semble à l'entrée, garder la maison, des passantes.

De l'autre côté, un placard blanc de la guerre,

Plein de bourses commencées, sert de garde-manger.

Un buffet majestueux, près du lit de mon frère.

Enfin, cinq chaises et une belle table en merisier.

II

Ma maîtresse était belle aussi...

C'est en 1950 qu'on m'envoya à l'école maternelle. Une entrée quelconque mais avec comme fond de cour, un jardin, un grand décor : le parc de la Carterie.

Que c'était joli !

Les classes étaient de deux façons : l'une comme une grande maison austère, l'autre comme un baraquement tout neuf ; c'était ma classe. Le revêtement extérieur était en « schti » ocre ; autant vous dire que çà grattait un peu quand on s'y frottait.

Ma classe était belle et ma maîtresse aussi, c'était M^{me} Justineau ; mon père l'aimait bien, elle habitait près de son travail, et lui parlait souvent de moi. Je crois que cette proximité agaçait un peu ma mère.

L'autre classe était tenue par M^{me} Hervé, une grande dame moins gracieuse, et je le dis : un peu vieille fille sur les bords.

Entre les deux classes se trouvait l'entrée des ateliers municipaux. Dans la journée forcément, nous assistions aux allers et venues des camions et des menuisiers municipaux.

Pendant la récréation, nos maîtresses décidaient naturellement de faire la circulation.

Alors, savez-vous que ce qu'on appelle la méthode globale a été expérimentée à cette époque dans la classe de M^{me} Justineau ?

Nous avions des étiquettes et il fallait apporter chacun une boîte d'allumettes pour les stocker. La première année, c'était facile : papa-maman-joli-médor-ballon.

Ecole maternelle du Parc devant l'ancienne Sécurité Sociale et commissariat
1951-1952 – Institutrice M^me^ Justineau –
Joël Tessier est le premier en haut à gauche

Après, il fallait toujours reconnaître ce que ça voulait dire et il y en avait de plus en plus. A 5 ans, se faisait déjà sentir une certaine fatigue…

Moins moderne mais efficace, la maîtresse procédait de temps en temps à la distribution de petits rectangles de feutre épais et de poinçons.

Nous devions alors découper à l'aide de ces poinçons les images imprimées par notre maîtresse sur un appareil à manivelle et à alcool… ça sentait bon…

Quel travail pour M^me^ Justineau et quelle surveillance : pas un accident, pas une envie de piquer son voisin.

Le seul véritable accident : c'est quand une de nos camarades s'est mise un haricot blanc dans le nez. Les haricots, c'était pour nous apprendre à compter !

Alors ce fut le grand truc : les prompts-secours sont venus en actionnant les " PIN-PON". Impressionnant mais très professionnel : l'enfant qui bougeait encore fut conduite à Saint-Jacques (c'était l'hôpital).

Nous eûmes de ses nouvelles, qui étaient rassurantes, dès le lendemain. Bien sûr, M^me^ Justineau était allée la voir le soir même.

L'hôpital et les poinçons me font penser qu'avec ma petite copine qui jouait à 4 ans le rôle de l'infirmière, nous passions en revue, de temps en temps, entre les cabinets et le parc, les fesses de nos camarades pour une piqûre « en faux ».

Je jouais, moi, le rôle du docteur jusqu'au jour où ma sœur Nicole, qui passait dans le parc de la Carterie, très curieuse, assista aux opérations.

Le soir, elle restait choquée et crut bon de le répéter à mes parents. Ma mère, respectant le devoir de sa charge, me gronda un peu ; cela amusa mon père et mon frère Alain en profita pour se moquer. Toujours est-il que ma carrière de médecin en avait pris un coup.

Pendant mes études en maternelle, ma gentille mère venait me chercher ; jamais je n'ai attendu dans la classe comme d'autres enfants.

C'était plutôt le long de la route que j'attendais ses longues conversations. Elle était bavarde Céline, mais si aimable qu'elle pouvait parler de tout, sans jamais fatiguer ses auditeurs.

Nous ne revenions jamais seuls ; nous étions toujours en cohorte d'une dizaine de personnes qui prenaient ensemble le chemin de la Fontaine-Launay ; disons quatre mamans et six enfants.

Dans ce chemin, nous longions une usine de blanchisserie et, dans l'égout, passaient des eaux chaudes de différentes couleurs selon les teintures du jour, des rouges, des vertes, des violettes de toute beauté et çà sentait bon, mes enfants ! Comme une odeur du vinaigre... à cornichons ? Et puis l'hiver, les vapeurs nous réchauffaient un peu.

Bien sûr, des gens intelligents et instruits diront plus tard que ceci était très dangereux et n'aurait jamais dû se faire dans la ville...

III

Il avait un peu de barbe blanche le père Moreau...

Parfois, en revenant de l'école, nous arrêtions faire quelques courses pour notre voisin, au carrefour de Pont-Rousseau. Ce soir là, c'était à la pharmacie où M. Crochet, le préparateur, allait nous donner des potions pour le père Moreau qui était malade.

Là, on prit facilement une demi-heure de plus car Céline, mon ascendante sympathique, ne put s'empêcher de lancer une conversation que reprit M. Crochet qui, depuis le début de l'après-midi, s'ennuyait sans doute un peu. Leurs discours académiques ne cessaient de m'interroger :

- « *Vous avez vu à Charleroi* ; le grisou a encore fait 150 morts ! »

Revenus enfin à la maison, nous ressortîmes pour aller chez le père Moreau ; c'était juste derrière chez nous ; une haie nous séparait mais il fallait passer par le petit chemin.

Il y avait une cloche qu'on tirait avec une poignée accrochée par un long fil qui longeait le bâtiment.

Son tintement était joli, fort, mais un peu lugubre dans la nuit. C'était convenu, il fallait entrer sans attendre...

Le père Moreau était au lit. Il toussait beaucoup.

- « Tiens voici vos médicaments, dit ma mère. Voulez-vous que je fasse chauffer votre bouillon ? ». Il était tout seul et vieux, il avait bien soixante ans !

Il s'éclairait avec une lampe à pétrole très brillante qui donnait une lumière vacillante, mais réfléchie par deux grandes glaces entourées d'or.

Sur la table, une belle nappe blanche toute brodée ; sur le mur, accrochées, des casseroles avec les queues en or.

Il avait un peu de barbe blanche le père Moreau. Pour moi, il était peut-être un vieux marin qui avait un trésor caché dans un coffre. D'ailleurs, il dit à ma mère :

- « Merci, madame, du dérangement ; prenez dans mon porte-monnaie pour vous payer ».

Et Céline prit deux pièces : une jaune étincelante et une blanche qui était percée. Ce soir là, Maman prit à table le journal comme elle savait si bien faire :

- « T'as vu Célestin, le coup de grisou : 150 morts et l'inspecteur qui venait de passer ».

- « Des trop payés, j'te dis, ces gars là ! », dit mon père.

- « Tiens, la Bégum s'est fait voler tous ses bijoux ».

Et puis :

- « C'est bien baisé ; si je les connaissais, je leur paierais un coup à boire », lança Célestin .

Quelques mois plus tard, un jeudi après-midi, j'étais à table, à la place de mon père, et j'avais aligné comme souvent tous les boutons de la boîte de Maman, qui faisait la couture.

Je ne sais si vous connaissez le plaisir d'étaler des boutons puis de les classer par couleur ou par grosseur ou par nombre de trous ou encore les trois à la fois... ?

Soudain, Céline vit en face, à travers les rideaux de la porte-fenêtre, la mère

Cahier qui prenait à pied le virage de la rue pour aller faire ses courses. Maman sortit d'un bond ; sûrement qu'elle avait quelque chose d'important à lui dire...Je sortis quelques instants avec Maman car ma copine Annie était avec sa grand-mère.

Elle n'osa me parler et se réfugia derrière son petit parapluie resté ouvert. Ah l'amour qui ne veut s'afficher !

Comme ce genre de discussion dure normalement un moment et que je restai seul en définitive, j'en profitai pour rentrer.

Arrivé dans la cuisine, je suis monté sur la table pour étudier ce qu'était cette petite boîte ronde et marron avec deux trous, placée bien au-dessus de la table.

Positionné en face et debout, je me rappelle avoir mis les deux doigts en même temps dans les trous... !!!

A la fois, tout mon corps s'est mis à remuer et des trous, sont sortis de belles étincelles bleues !

Ce fut terrifiant, impressionnant, mais je ne suis pas tombé... de la table !

Quand j'ai raconté cela, je me suis fait disputer...vraiment disputer par ma mère et bien sûr par ma sœur ; elle n'en loupait pas une.

Le soir, mon père, s'adressant à Alain, le deuxième homme de la famille, dit :

- « Heureusement qu'il était sur une table en bois, le courant n'a pas touché la terre, autrement il serait mort ! »

Alors j'eus l'impression à ce moment d'être un héros que les femmes se refusaient d'admirer. Je décidai sur ce coup là d'arrêter de jouer aux boutons et de m'adonner à la construction.

Célestin, mon père, qui était charron forgeron de métier, me coupait des petits cubes de bois pour m'amuser. Je n'avais pas ces belles boîtes de jeux de construction comme mes copains du quartier, Daniel, Jean-Pierre, Jacques, mais, grâce à mon père, j'avais quand-même des cubes.

Mes cubes étaient certainement les mieux coupés du quartier mais mon papa, lui, n'avait pas le temps de les décorer. Alors des châteaux, des murailles, des garages, je pouvais les imaginer et...les construire.

Il est utile, vous allez voir, que je dise que je rangeais chaque soir ces petits cubes dans un renfoncement de la cuisine, à l'endroit d'une ancienne porte à ce moment obturée.

Un jour, en effet, je fus très déçu et persuadé dès lors que les personnes qu'on admire, qu'on adore, peuvent vous trahir.

Figurez-vous qu'un matin, je découvris que :

- d'abord, Céline ma mère chérie, piquait régulièrement dans mon tas de cubes pour allumer son feu.

- ensuite, mon père Célestin, qui avait fait la guerre pourtant, collaborait et reconstituait mon tas de cubes lorsque j'étais couché.

C'est vrai que pendant au moins deux années mes cubes sont toujours apparus dans un excellent état !

IV

La naissance du Bisnigou de Malville

Pendant les vacances de Pâques, je crois, car mon frère et ma sœur étaient à la maison, je vis, un jour, arriver un camion qui venait, par sa taille, assombrir la cuisine ; nous habitions dans le virage et il n'y avait pas de place pour se garer.

Maman dit :

- « Tiens, voilà Maria avec son Corrège ! »

Maria était l'épicière de Malville. Malville était le berceau de notre famille. Maria venait, avec son ami, s'approvisionner chez Foulonneau, un épicier en gros, à deux pas de chez nous.

Maria et son Corrège se sont installés dans la cuisine, à boire le café et manger des " petits beurres "... Chez nous, comme disait Papa, c'était la maison du bon Dieu .

Alors vous pensez, une épicière et ma mère, il y en avait des inventaires de conversations à faire.

Habituellement, j'aimais bien écouter les conversations des grandes personnes mais là, je sortis sur le pas de la porte pour un peu prendre l'air. Maria, pour son petit chien (un caniche), avait laissé la portière du camion ouverte.

Je monte sur le marchepied et, en trois coups de cuillère à pot, comme disait

Nicole, je suis au volant du camion d'épicerie.

Je tourne un peu le volant, mais j'ai les pieds trop courts pour toucher les pédales, alors, je fais mine et j'appuie très fort, très fort au milieu du volant pour avancer, mais le volant se met à rugir...et le klaxon reste bloqué !

Aussitôt je crie, je pleure :

- « Maria, Maria, ton bisnigou qui coince ».

Et cet incident, raconté à Malville, me vaudra pendant des années le surnom de Bisnigou.

Pendant les petites vacances, souvent le matin, le père Tévin s'arrêtait et après avoir frappé à la porte demandait :

« Dis don Céline, Joël est-y prêt ? »

Et nous partions, à pied, faire les courses rue Alsace-Lorraine, du côté de chez Foulonneau.

Le père Tévin était un grand monsieur un peu voûté, maigre, avec sur la tête et toujours, une casquette bleue à visière. Il était retraité et avait sans doute obtenu la garde de sa casquette.

Nous allions quelques instants chez Duchêne, le charcutier, pour un rôti de porc ou chez Gourdon, l'épicier, ou encore chez Sécher, à la boucherie chevaline. Dans tous les cas, nous nous arrêtions au café bureau de tabac. Le père Tévin commandait :

- « Un petit muscadet... et un diabolo menthe pour le gamin ».

Avec un grand sourire, il me disait :

- « T'en parles pas à Lucienne, autrement t'as pu à boire ! »

Avec le même sourire, je hochais doucement la tête...

Nous étions de connivence.

Ah ! Quel bonheur de revenir la main dans la main avec un grand-père, même si la côte est dure à monter.

C'était quelques mois plus tard, sans doute en juin 1952, en revenant avec le père Tévin, on rencontre ma mère Céline qui était arrêtée en face de la fenêtre de Jean et de Madeleine.

Maman, comme disait Papa, était encore à « vendre ses poires », formule qu'il employait pour dire qu'elle était bavarde comme une marchande.

Toujours est-il que la conversation ce jour là portait sur les élections et ils avaient l'air préoccupés. C'est que les cocos, comme disait Jean, qui était conseiller municipal socialiste, avaient marqué le plus de points. Maman disait qu'au mois de septembre il y aurait des manifestations ouvrières et le père Tévin, qui était gaulliste, avait peur d'une guerre...

Heureusement que mon père arrivait en vélo comme tous les midis. De la bande, c'était le seul vrai travailleur; il votait communiste, je crois, mais n'en parlait pas.

Pour clore la conversation, il dit :

- « Alors Céline, qu'est- ce qu'on mange ce midi ?»

Jean et Madeleine fermèrent leur fenêtre et nous allâmes manger.

A table, Nicole, comme souvent, nous faisait son cinéma : elle nous passait en revue les prochains films du cinéma Saint-Paul où elle était caissière :

- « Dimanche, on passe Fanfan la Tulipe avec Gérard Philippe et Gina Lollobrigida »

Je dis alors à Nicole et pour la première fois :

- « Je pourrais aller avec toi ? »

Et dans le regard de mon père et de ma mère, je vis que j'avais le feu vert pour commencer ma carrière de spectateur.

Il faut dire que mon père s'en foutait un peu. Les Lolos de Brigida ne lui déplaisaient pas, mais ce cinéma de curé... Il préférait aller à l'Artistic, l'autre cinéma du quartier.

Le tout dernier jour de l'école, le 30 juin peut-être, à table, après avoir fait sa revue de presse, ma chère maman Céline nous dit : « Tiens, Marie nous a écrit pour les courses ».

Au 14 juillet, c'était les courses de vélos de Malville.

Cette course a toujours existé à Malville où la famille tenait un café ; ensuite mon père avait été coureur cycliste amateur avant la guerre et puis mon grand-père Ravily était mort en 1939 le jour des courses... Pour nous, c'était la manifestation de l'année.

Donc, voici ce qu'écrivait ma tante, femme de Francis, lui-même frère de Maman :

« Chers Céline et Célestin

Un petit mot ce matin pour vous dire, si vous voulez après les courses, Joël pourra rester en vacances et nous le ramènerons quand Francis ira à Nantes chez Caillon pour commander des barriques. En ce moment Francis est à Lavau, il termine la goutte pour commencer au Boistuaud le rabattage des barriques.

Bonjour aux enfants. Je vous embrasse.

Marie »

Ce fut le départ de mes bonheurs de vacances… Ah Malville !...

V

Le tramway était jaune et les sièges aussi mais en paille de riz…

Le tramway

C'était un vendredi et, de bonne heure, nous avions pris le tram au carrefour de Pont-Rousseau. Maman portait la valise marron en bois qu'avait fabriquée mon père.

J'étais chargé du filet à provisions dans lequel, pêle-mêle, se trouvaient des gâteaux, des bonbons, une plante, mes grosses chaussures et deux revues : " La Vie en Fleur " et " Bonnes Soirées ".

Le tramway était jaune et les sièges aussi mais en paille de riz. Pendant le trajet, je grattais mon siège avec mes ongles, ce qui produisait un certain agacement de ma mère :

- « T'as pas fini Joël ».

Et bien sûr, j'arrêtais aussitôt pour regarder par la fenêtre.

Nous passions sur les ponts de Pirmil d'abord puis de la Madeleine. Nous apercevions alors, majestueux, le pont Transbordeur, au-dessus des bateaux, sur le port de Nantes.

Arrivés place du Commerce, nous sommes allés à pied jusqu'à la gare routière, chez Drouin, située cours des Cinquante Otages. Notre car Nantes-Saint-Nazaire-Le Croisic, qui s'arrêtait à Malville, ne partait qu'à 10 heures.

Nous avions le temps de prendre, Maman un café et moi, un diabolo menthe… Pour le voyage, il fallait bien cela.

Le bar, chez Drouin, était de toute beauté : des sièges en cuir, des glaces toutes décorées et des lumières au néon au plafond.

Céline, après avoir utilisé les toilettes de chez Drouin - pour elle et pour moi (c'était obligatoire) - chercha sur le quai où stationnait notre car.

Maman n'était jamais en peine ; elle trouva le chef de gare qui portait une casquette blanche pour le différencier des chauffeurs.

- « S'il vous plait, le car pour Malville, c'est où ? »

- « Là, madame, il vous attend »

Et puis on entend :

- « Alors Céline, on part à la campagne ? »

Ma mère était connue ! Là, c'était un chauffeur, avec une blouse grise, originaire de Savenay.

Je dus arrêter leur conversation pour enfin prendre notre car.

J'aimais bien la traversée de la ville et puis, avant Sautron, voir les dernières maisons et le premier arrêt du car devant un petit château, plus tard transformé en restaurant.

C'était le moment de sortir les revues. Maman ne pouvait rester inactive et, quand elle ne parlait pas, elle lisait. Je pris Bonnes Soirées. Dedans, il y avait les aventures de Sylvie…

Vers onze heures et quart, nous arrivâmes à la Croix-Blanche, distante de deux kilomètres du bourg de Malville.

Ce trajet, nous allions le faire à pied et il faisait très chaud.

Le car reparti, nous n'étions plus que tous les quatre : moi, Maman, la valise et le filet à provisions.

Il y avait une grande maison à la Croix-Blanche, chez Potrel. Lui était cantonnier sur les routes nationales ; elle, avec son chignon et son gros derrière, était très gentille.

- « Tu vas bien prendre un café Céline et toi, mon mignon, veux-tu un gâteau ? Et Nicole...et Alain ? »

Ils étaient en colonie.

- « Et Célestin ? »

Le papa travailleur n'arrivait que le samedi soir...

Au bout d'un quart d'heure, nous allions continuer le pèlerinage de ma mère. Céline était de Malville, Céline adorait Malville.

Au fur et à mesure que nous marchions, Maman me présentait le paysage et ses habitants.

- « Là, Les Epinettes, chez Legrand ; il boite, c'est un vieux gars mais très gentil et, pendant la guerre, il a rendu bien des services. »

La guerre n'était pas si loin et Maman l'avait faite seule sans ses hommes, son père François mort juste avant, Célestin son mari et Francis son frère tous les deux prisonniers pendant 5 ans.

C'est donc la tête haute que Céline Ravily, l'héroïne, entrait dans Malville.

Un peu plus loin à gauche, il nous fallait dire un petit bonjour au cousin Léon, le charpentier qui conduit la Jeep, achetée en commun avec Francis. Il rentrait des billes de bois.

Sans arrêter le moteur de la Jeep, il fit la bise à Céline sa cousine germaine. Puis, après être descendu, me souleva brusquement à bout de bras pour m'embrasser :

- « Alors, t'as pas emmené ton vélo pour faire les courses ? »

Son large sourire avait atténué l'effet de surprise.

Hélène sa femme était moins gracieuse et nous lâcha un :

- « Salut ! » avant de refermer sa porte.

Un peu plus loin, en face, de l'autre côté de la route, un petit bonjour à cousin Pierre, l'agriculteur, visage buriné, des yeux *d'un " bleu Céline ", sérieux, presque triste* dans ses bottes pleines de boue, et debout sur le pas de sa porte.

Pierre était garde-champêtre et le frère de Léon ; je m'aperçus, plus tard, que Maman préférait Pierre qui était philosophe sur les bords et un peu son confident.

On retraverse. Les voitures, on les voit venir de loin et puis il y a plus de charrettes que de voitures...Les chevaux attelés sont de toutes les couleurs : gris, noir, blanc, alezan... A gauche, c'est chez Jean Lemarié.

Jean, c'est d'abord le copain de Céline ; il est couvreur. Sa femme nous accueille :

- « Céline, c'est dommage ! Jean vient juste de partir chez Angèle chercher des cigarettes. Oh ! Assieds-toi don ! Y va pas tarder ».

Sa fille, qui était grande, était en train de mettre le couvert et bien sûr, Maman causait :

- « Comment vont les enfants, les écoles, le travail ?» Jean était à son compte...

La porte s'ouvre brusquement avec grand bruit (un coup de poing, une grosse voix).

- « Tiens, la fille de la ville ! »

Et il embrasse affectueusement Céline, l'enfermant dans ses grands bras.

Jean a une belle voix de ténor ; il est très grand, il est pour moi un géant comme dans les livres, un ogre.

Non, il est très gentil, même s'il a plein de poil sur la poitrine toute débraillée.

Il a, sous son gros ventre, une belle ceinture en cuir tressé avec une poche de clous dedans et son marteau de couvreur sur le côté gauche, un beau marteau avec la poignée en cuivre jaune, un peu comme le piolet des alpinistes.

- « Entre don, Jules ! Avant de payer, tu vas bin prendre l'apéro. Thérèse, t'as pas du ratafia pour Céline ? »

Et nous voilà à prendre l'apéritif. Je pense à ma tante qui doit nous attendre...

- « Tiens Joël, prends don une galette Saint-Michel ; tu sais pas qui c'est y qui va te manger », dit Jean.

Vous parlez : moi et un gâteau. Enfin je le prends, le goûte et le mets dans ma poche.

Pendant qu'ils parlaient, je regardais le plafond qui était beau, en bois tout brillant, mais qui avait (c'était dégueulasse) deux rubans pendus avec plein, mais plein de mouches collées dessus.

- « On y va », dit soudain ma mère. Nous sortons. Alors là, on marche vite ; on ne voit personne devant chez Angèle. A gauche, plus loin, Huguette nous lance, sa fille à la main :

- « A tantôt ! Je vais au café chez Marie ».

- « A tantôt ! » répond Céline.

MALVILLE – le bourg – la rue centrale

On passe devant le cimetière, ce n'est pas l'heure d'arrêter ; on arrive près d'une maison parée d'une belle enseigne : il y a pêle-mêle une charrue, un vélo, une roue.

C'est chez Biget le maréchal-ferrant ; Louise sa femme est à la porte avec sa serviette de table à la main ; c'est qu'il mange de bonne heure le Joseph, il a sa sieste à faire ; il commence à 4 heures du matin quand il fait si chaud.

- « As-tu vu ma sœur Jeanne ces jours-ci ? » qu'elle demande la cousine Louise.

Alors on démarre la conversation. En fait, nous étions allés le dimanche à la Bouvardière chez Jeanne et Pierre " Cochon ", pardon Meignen. On l'appelait comme cela parce que c'était un ancien marchand de cochons.

- « De Pont-Rousseau à la Bouvardière, çà fait un bout », dit Maman.

Ville de REZÉ ARCHIVES

Enfin moi, j'en avais fait une bonne partie sur les épaules de mon père Célestin qui était aussi fort que Biget.

On passe devant chez Maria l'épicière, heureusement partie à la chine. En vélo ! *Une grande sportive ?*

Non, j'ai su longtemps après que la chine : c'était faire du porte-à-porte pour vendre ses marchandises.

Tout à coup, on crie :

- « Ben, bondieu, t'as vu les Nantais si sont beaux ; çà se saoule mais çà se nippe ».

C'était la mère Montfort ! Elle tenait un café ; on l'embrasse et on poursuit sur le même côté de la rue.

Vous me croirez si vous voulez : on embrassera tour à tour Marie Guitton surnommée plus tard " Rôti de Lard ", une cousine germaine ; la mère Merle qu'était pliée en deux et son mari aveugle ; la mère Essaim qui était couturière et très intelligente.

Heureusement, au bout de la rue, c'était le coiffeur, le père Certain, son rasoir à la main ; celui là : bonjour de loin !

De l'autre côté de la rue, à prendre de l'eau au puits du village, Marie Fourmond :

- « Alors çà, comme surprise, c'est une surprise ! Céline, viens que je te bise ; ben ton ptit comme il a grandi !».

Elle était un peu fofolle mais instruite, *disait ma mère ; c'était quand même la fille* de l'instituteur.

Chez David, le marchand de cochons, personne sur le pas de la porte ; chez Françoise Maillard, l'autre épicière qu'est vieille fille et bigote, du monde mais seulement dans le magasin. Ouf !

Et alors juste, mais juste avant d'arriver, voilà Marie Guerchet, la femme du père Julien Le Breton, toute habillée de gris avec des rayures sur sa grande jupe, un beau tablier en dentelle et une coiffe derrière son chignon ; qu'elle était belle la grand-mère... Et çà recommence :

- « Comment va Célestin, et Nicole et Alain ? »

- « Alors », que dit Maman, ton gars Julien, quand c'est-y qu'on va le marier ? »...

VI

Chez nous, les Ravily,

Après cette grande visite malvilloise, on arrive à midi et demi pile, chez tante Marie de Malville...

Elle est en train d'éplucher les patates... Ah des frites !

Mais on a de la peine à rentrer :

- « Black ! Vas-tu les laisser ! »

Et il tourne et il tourne le chien, il est content de me voir ; Tonton et Tante n'ont pas d'enfant alors Black...c'est un peu mon cousin !

Ensuite ! Tante dit :

- « Céline, tu montes vos affaires dans la grande chambre ! Mathurin, va sous l'escalier chercher le panier ! On va chez Morette pour la viande, et chez Françoise ».

Et en partant, prenant quelques billets dans la boîte du placard, elle crie, en se retournant vers Maman qui est en haut :

- « Tu mettras le couvert Céline ! ».

On reviendra, au bout d'une demi-heure, après avoir été présenté encore une fois à « tout le monde ».

Même Félix le boucher m'a parlé, avec son grand tablier blanc attaché par une seule bretelle, son gros crayon rouge sur l'oreille, et son grand couteau, en me disant :

- « Alors Joël, on t'la coupe ? ».

Et il rigole, moi aussi...mais je n'aime pas trop qu'on soit si intime avec ma personne.

Heureusement sa femme, la grande Marcelle qui tenait la caisse lui a dit :

- « T'as pas fini Félix ! ».

On ramène du beefsteak, du saucisson à l'ail, des gâteaux, des petits chocolats longs enveloppés dans du papier aluminium avec des rayures bleu, rouge, et vert selon le parfum et du pain, mais aucune boisson (Marie ma tante tient un café) et aucun légume (Malville, c'est la campagne et il y a un jardin...)

L'après-midi, c'est salon chez Marie : Huguette arrive en vélo avec Sylviane dans son panier d'osier, Mélanie de la Colle avec son vieux, vieux vélo, la mère Saulnier, et Eléonore.

Café, gâteaux. Eclats de rire quand les plus jeunes parlent de la dernière guerre et de leur résistance. Larmes quand on parle de celle de 14-18.

Mélanie y a perdu Pierre son mari et la mère Saulnier son frère Louis, parrain de Célestin. Louis, en plus, avait eu les pieds gelés ; c'était « bin pu pire » et c'est l'occasion de pleurer encore...

Alors, avec Sylviane, on en a marre, on sort jouer dans le couloir avec Black. On est bien, la porte d'entrée reste ouverte, on est à l'ombre, le soleil tape dur dehors.

Les cantonniers, torse nu, sont en sueur : ils sont en train d'enfoncer, à coups de masse, les piquets qui tiendront les cordes pour les courses de dimanche...

D'autres, grâce à la grande échelle de Jean, le couvreur, fixent les décorations du bourg. Chez nous, les Ravily, les cantonniers mettaient chaque année une grande ligne de drapeaux entre la fenêtre de la grande chambre et l'église.

L'église, en pierres de taille, se trouve en face de la maison et nous cache du soleil. Elle est tellement grande que je suis obligé de la regarder en plusieurs fois.

Juste au pied de l'église, deux gros camions arrivent.

- « C'est chez Guillemin, me dit tante Marie ; ils installent la fête foraine. Si vous voulez, vous pouvez vous asseoir sur la marche pour regarder ».

Nous sommes restés deux bonnes heures avec Sylviane ; on en a plein les yeux ; leurs camions se déplient de partout, comme sur le marché à Pont-Rousseau.

Là, c'est plein de poupées, de bouteilles, de kilos de sucre, d'assiettes... Dans l'autre camion ouvert, il y a des petits cartons carrés avec des ronds dessinés dessus. Puis tout à coup, M. Guillemin sort des fusils comme ceux des livres de cow-boys d'Alain mon frère.

Le fils Guillemin est petit comme moi. Il me regarde, il traverse la route, il vient vers nous...Nous reculons dans l'entrée.

- « Salut ! » qu'il dit, puis « Viens voir ».

VII

Un copain forain pour les courses de Malville...

Je tape au carreau de la cuisine pour demander l'autorisation : décision unanime. Pour les courses de Malville, je pouvais jouer avec les forains !

Les deux jours qui suivirent furent grandioses : d'abord coucher dans la grande chambre avec ma mère, et prendre mon petit déjeuner en même temps que Drouet, le jardinier qui mangeait sa soupe en faisant beaucoup de bruit ; on entendait des grands « ouchle » ; ensuite, aller avec tonton Francis faire un tas de choses en Jeep (je montais derrière à côté du bidon d'essence).

Après, il y avait, l'arrivée de mon père, le soir, à la Croix-Blanche, le repas avec toute la famille et Clément, le frère de Marie, qui avait tout vu, tout fait, comme disait Maman.

Et le dimanche matin après les brioches, pour chacun et encore chaudes, c'était les commissions à Savenay et un coup à boire chez Odette. Pendant ce temps là, les femmes préparaient le repas mais aussi l'organisation du café pour recevoir les clients de l'après-midi pendant les courses.

Chacun avait son rôle et Céline, qui avait tenu le café avant et pendant la guerre, était chargée de la caisse.

C'était donc les courses de vélo à Malville. Des courses, je n'en avais jamais vues, des maillots de toutes les couleurs non plus.

Les vestiaires des coureurs se trouvaient dans l'atelier de Pierre Suel qui était adjoint au maire et entrepreneur de maçonnerie. C'est avec ce Pierre là, qui avait une casquette blanche pour conduire la Jeep, que, l'après-midi, nous avons suivi la course cycliste tout au long de ses 20 kilomètres du Chaillerot au Cul du Chien,

en passant par la Croix Michel Eon. Le Cul du Chien, c'est le nom d'un étang.

On dirait aujourd'hui que tonton Francis, dans la Jeep, faisait " le speaker ". Et moi, calé derrière le bidon d'essence, j'étais à côté d'Yves, le fils du chauffeur. Il sera par la suite mon copain de Malville.

On a tout vu, tout suivi, les résultats en temps réel, et, en plus, le baratin de Francis, ses chansons " Viens Poupoule, viens, le soir après le turbin... ", ses histoires, bien sûr avec micro et haut- parleur, la fête quoi !

La course finie, c'était la remise des prix et des sous ; les coureurs avaient des primes. Francis, qui était aussi président du comité des fêtes, faisait un petit discours pour féliciter, remercier et...embrasser les jolies filles qui remettaient les bouquets aux vainqueurs. Alors tout le monde se dispersait pour " aller boire un coup ".

Tous les cafés du bourg sont envahis par la foule, ce n'est pas croyable ; il y a même des tables sur la route devant les cafés.

On entend la musique à tue-tête, des jeux sont organisés sur la place de l'Eglise : des pots qu'il faut casser les yeux bandés. Parfois dedans, il y a des jouets, parfois de la farine, parfois de l'eau. Et bien sûr cela vous tombe sur la tête.

Plus loin, sur la place, il y a les autos tamponneuses de mon copain Guillemin le forain, et une grande salle fabriquée spécialement pour accueillir le bal.

Ah le bal musette !

- Ces sons qui s'échappent de l'accordéon, cet instrument que le musicien serre pour le laisser respirer puis le resserre encore. Le musicien qui fait le « sonneur », c'est Julien Thébaud, un ami de mes parents.

- Ces gens qui dansent avec Papa et Maman, Céline et Célestin qui n'ont pas arrêté, enlacés jusque tard dans la nuit.

Bien assis sur le banc près de l'orchestre, je fermais les yeux pour mieux savourer la Valse du Dénicheur que Julien chantait si bien... Je crois que ce soir là, je n'ai même pas osé demander si je pouvais m'endormir.

VIII

Saint-Hubert !...
Le château de Mathurin.

Un rayon de soleil vint me chercher au fond de l'oreiller sous la couette. Je suis bien et je pense - la nostalgie sans doute - à Alain et Nicole partis en colonie...Alors, je me mets à chanter la chanson qu'ils m'ont apprise :

« Lundi matin, l'empereur, sa femme et le petit prince sont venus chez moi pour me serrer la pince. Comme j'étais parti, le petit prince a dit : nous reviendrons mardi. Mardi matin... ».

En fait, je me trouve sur le dos dans un des deux très beaux lits de coin en merisier de la grande chambre. Les murs sont roses et le plafond constitué de solives et de parquet identique au plancher ciré.

Si je tourne la tête à droite : une belle cheminée surmontée d'une glace tout en or, deux tables de nuit de chaque côté avec de grosses lampes à pétrole.

A droite et à gauche, une fenêtre, à droite j'entends les oiseaux qui piaillent ; à gauche la grande église avec ses cloches qui sonnent. En face deux armoires également en merisier bien ciré ; entre ces deux armoires : la porte de la chambre toute vitrée.

On frappe au carreau. Je vois à peine, dans le couloir, ma tante Marie frapper fort à la vitre, mais j'entends en même temps :

- « Allez Mathurin, lève-toi, on descend au château de Saint-Hubert ».

Vous vous rendez compte ; de temps en temps, elle m'appelle Mathurin !

Je sors de mon lit en pyjama et je descends l'escalier « quatre à quatre », comme disait Maman, mais en faisant attention à ne pas trop glisser. L'escalier est en bois ciré et va du sol au grenier en tournant continuellement.

Black, à l'arrivée, me saute dessus,

- « Ta patte, bonjour, bonjour ».

Une bise à Tante, je regarde la pendule au–dessus de la cheminée ; c'est un œil de bœuf, il est 9 heures, ça je le sais, c'est facile, c'est comme chez M^{me} Justineau.

Tante me dit :

- « T'as bien dormi ? Francis a emmené tes parents au car de six heures ; j't'ai mis du chocolat et une brioche d'hier ; après on ira au lavoir porter le linge ».

Marie, dans le coin qu'elle affectionne, travaille sur sa machine à coudre, près de la fenêtre, un morceau de tissu gris avec un liseré rouge...mais surtout elle écoute Radio-Luxembourg.

- « Chut, c'est Jean Grandmougin », que me dit Tante de Malville, d'un ton sec, me priant ainsi de me taire.

Oh ce n'est malheureusement pas la douceur de Maman ! Très sensible, discrètement, j'essuie une larme. Je visite alors, sans bruit, avec mes yeux, toute la cuisine.

La grande cheminée en pierre, la cuisinière blanche, le panier à bois en grillage, l'évier noir comme chez nous à Pont-Rousseau, l'armoire blanche qu'on me dira faite par les Allemands, à droite en haut de la cloison, une petite fenêtre avec des petits verres qu'on peut tirer avec une chaînette, juste en dessous les six pipes de tonton Francis, enfin une cimaise collée à la cloison sur laquelle il y a une règle, je ne sais pas pour quoi faire, mais ce n'est pas le moment de demander, Jean Grandmougin avec sa belle voix n'a pas fini...

Tante dit :

- « Essuie ta bouche. Mets ton bol dans l'évier et ta serviette dans l'armoire, il y a un anneau ! ».

Tante Marie, avec son chignon, se lève, me sourit, me bouscule un peu pour jouer, prend une bassine, met de l'eau dedans avec le broc qui est par terre, attrape un gant de toilette accroché à l'armoire, une savonnette dans le placard et me débarbouille tout autour de la tête et plusieurs tours ; j'en suis étourdi ; elle me rince, m'essuie consciencieusement et me met de l'eau de Cologne sur la tête en me disant :

- « Allez Mathurin, va t'habiller, on n'est pas en avance ! »

On prend la brouette en bois qui est dans l'écurie et on met le linge sale dessus, mais dans un grand drap qui paraît propre. Tante fait un nœud, on ferme la porte à clé et Black commence la descente vers Saint-Hubert mais lui, ce qui l'amuse, c'est de tourner en rond et d'aboyer. Vous pensez si cela agace Tante de Malville !

On arrive au château de Saint-Hubert, des grands murs, une petite grille verte, des briques rouges partout : sur les murs, sur les fenêtres, sous les toits. Un mignon petit château...

On n'arrête pas et on tourne à gauche au petit chemin qui descend vers le lavoir ; on entend du bruit, ça tape, ça parle, et la cheminée fume.

Sous la "gargote", il y a du bois qui brûle et dedans du linge, mais il y en a aussi devant les femmes qui sont à genoux.

Le linge est frappé avec un battoir et rincé dans le ruisseau qui passe à ras de leurs genoux.

Elles travaillent et elles parlent et elles parlent encore. J'ai réussi à aller embrasser, sans tomber dans l'eau et sans me brûler : Marie Saulnier la mère de Tante, Juliette Balu la femme du forgeron-maréchal-ferrant et Marie Leblond la sœur de Lucie la charcutière.

Ce que j'ai su beaucoup plus tard, c'est que les jours de lavoir étaient réservés pour éviter par exemple que Lucie et Marie Leblond, qui étaient fâchées, tombent de lessive ensemble...

La mère Saulnier, continuant à laver à genoux, et se tordant le cou comme un canard, dit à sa fille :

- « T'as qu'à faire du riz au lait, Quément aime ben ça ; y a des tomates pour commencer, jfrai une omelette quand j'arrivrai ». Clément, c'était son gars qu'elle aimait par-dessus tout...

Pour revenir du lavoir, c'était dur. Il fallait remonter ce sentier de montagne et il faisait chaud...

Arrivé à la grande grille du château, je vis dans la cour, sur l'herbe, une vraie manif de poules qui picoraient du blé autour d'une grand-mère assise dans une chaise et armée de sa canne.

Elle avait une coiffe bretonne, des boutons sur son visage un peu rouge. Je crois bien que son rôle était simplement de garder les poules.

Plus loin sur un banc, il y avait le père Clément, son bonhomme, comme disait la mère Saulnier (donc le gendre de la grand-mère).

Il avait des moustaches et un crâne d'œuf. Gentil avec moi, il m'apprit à

enfoncer des pointes dans le panier de bois qu'il était en train de réparer. Tranquille, il était, le père Clément, même s'il toussait souvent en fumant sa cigarette toute jaunie et quelque peu trempée par sa "crache".

Le midi, on a donc mangé à Saint-Hubert chez les parents de ma tante qui étaient aussi les gardiens du château.

Mais alors le "Quément", il a vraiment de la nervosité à revendre : au volant de sa Simca, arrivant avec sa femme Louisette à toute allure, il fait crisser ses pneus sur les graviers de la cour. Il y a forcément une envolée de poules, qui atterrissent aussitôt ... dans une poussière mes enfants !

La mère Saulnier sort en courant, le torchon à la main et mordillant un croûton dit :

- « Grand sot ! Tu fais peur à mes poules et si è pondent pu, t'auras pudzoeux » ;

Et Quément arrive près de son père :

- « Alors pas crevé le vieux ? » et il l'embrasse ...

Le père Clément sourit, déplie son couteau jaune, se gratte une dent avec, puis dit :

- « Alors la mère, on mange-t'y ? Louisette, viens don à côté de moi, comme ça it laissera tranquille, l'autre sot ».

- « T'façon », répond Quément, « celle là, si je la laisse là, ce soir je peux revenir, elle n'aura pas bougé !... »

C'est vrai qu'elle était hyper calme la Louisette, mais quand même : bonjour l'ambiance.

L'mardi matin : l'empereur, sa femme et le petit prince sont venus chez moi...

Je chante faux mais ce n'est pas de ma faute, malgré ce que dit ma tante, quand il pleut sous ce ciel gris qui touche parfois le clocher de l'église.

Aujourd'hui le ciel est bleu et ma tante Marie annonce :

- « Il faut que je téléphone chez Caillon pour dire que Francis va les voir pour acheter des barriques. On va aller chez Suel, ils ont le téléphone ».

C'était juste après le puits à côté de chez Marie Fourmon.

- « Alors, t'es en vacances ? » que me dit Vonnette (elle s'appelait Yvonne et ça m'a toujours amusé quand on disait Pierre et sa Vonnette.).

- « Oui ».

- « Jusqu'à vendredi, on l'échange avec des barriques », ajoute Marie qui avait un humour !

- « Tiens, Yves, emmène donc Joël dans la buanderie ».

Chez eux, c'était beau, tout neuf avec des meubles neufs.

Yves, qui avait de beaux yeux bleus, me dit :

- « On va jouer aux voitures »

Je n'avais jamais vu cela ; je crois qu'il avait une cinquantaine de voitures de marque Meccano et Dinky-Toys pour la plupart et puis quelques Norev en plastique.

Jouer avec les camions semi-remorques et les petites voitures, c'était fabuleux. Je suis resté tard le midi et je suis même revenu après manger.

Ce midi là, avec Tante, nous n'étions que tous les deux. Tonton mangeait sur place à l'alambic parce qu'on ne peut pas arrêter la goutte quand ça coule... !

En été, le midi, on mange des tomates en salade, on va les chercher dans le jardin, elles sont chaudes encore. Sont-elles encore vivantes quand on les coupe ?

On adorait cela tous les deux, mais je ne tardais pas à connaître un plus grand bonheur encore. Marie me dit :

- « Allez Mathurin, vas à la cave te chercher à boire ».

- « J'peux prendre de la limonade ? »

- « Forcément ».

- « Et comme je veux ? »

- « Et comme tu veux ».

Alors là, dans ma tête, c'est la fête : je pars en dansant dans la salle du café. La poignée ronde en bois de la porte grince, il me faut allumer en me soulevant sur la pointe des pieds et tourner le petit bouton en porcelaine.

Ça n'éclaire pas beaucoup dans la cave, mais juste assez pour découvrir mon trésor : un casier métallique plus grand que moi et plein de bouteilles de limonade.

Dire que je pouvais boire comme j'en avais envie, j'en avais de la chance, même si mon premier grand verre me valut une réprimande. Il faut dire que la limonade m'était ressortie par le nez... Ça pique mais c'est tellement bon !

Tante me dit :

- « Je veux bien que tu retournes chez Yves mais tu viendras ici prendre ton 4 heures, je t'appellerais ».

C'était pour le moins bizarre, m'appeler alors qu'il y avait bien cent mètres de distance et elle n'avait pas de haut-parleur, la tante ? Donc pour aller chez Yves, j'ai marché sur le côté gauche de la rue centrale du bourg de Malville. A chaque fois que je me retournai, ma tante Marie était sur le pas de la porte et veillait sur moi !

Chez mon copain, c'était la joie de jouer mais avec d'abord, comme d'habitude, les questions rituelles de sa mère :

- « Alors Alain et Nicole sont en colonie ? Alors Célestin travaille toujours beaucoup ? Alors ta mère parle sans doute à ses voisines ?

Comme j'étais poli, je disais toujours : oui madame, oui madame, mais qu'on était mieux dans la buanderie à jouer.

Je me souviens que ce jour là, après quelques heures passées, "Vonette " est venue me chercher :

- « Marie t'appelle ».

C'était vrai, dès que la porte d'entrée fut ouverte, j'entendis ma tante s'égosiller en criant et en répétant :

- « Joël, viens manger-er !.. »

Alors ce jour-là, c'est sûr, tout le bourg de Malville fut au courant que son neveu était en vacances chez elle...

IX

Du pain, du beurre, de la limonade et des cornichons ...

Sur la table de la cuisine en merisier du grand-père Ravily, il y avait du pain, du beurre et des carrés de chocolat.

Marie s'essuyait la bouche pour retourner à sa machine à coudre. Elle regardait toujours, avant de s'asseoir dans la grande glace entourée de bambous, le bouton qu'elle avait au menton.

- « T'as mangé quoi ? » que je luis dis
- « *Des cornichons* »,
- « Jpeux essayer moi aussi ? »

Et là est apparu mon plaisir de Malville : un 4 heures avec du pain, du beurre, des cornichons et bien sûr de la limonade à volonté ; j'étais comme un prince !

J'ai conservé ce régime pendant six ou sept ans : vous vous rendez compte : du pain, du beurre, de la limonade et des cornichons, quel bonheur !!!

Le mercredi matin, Marie, sa bicyclette et Mathurin sur le porte-bagages sont partis au Chaillerot pour nettoyer la vigne...

Cette vigne qui appartenait, à mon avis, à ma mère s'appelle, je vous l'assure : le Pipi. Tout le monde disait à l'époque le Pipi à Céline. Marie, très élégante, avait une grande jupe et un vélo dont la roue arrière était protégée par un demi-filet très décoratif.

Elle me parlait tout en nous conduisant sur la route, il y avait bien cinq kilomètres...

- « Eh ! Mathurin, tu sais que tes cousines ne seront pas là, tu vas peut-être t'ennuyer ? »
- « Jm'en fous ! « que je lui dis.
- « On dit pas cela », que me répond Tante.
- « Bon alors jm'en fiche ! »
- « C'est comme ça que tu parles ? On dit : « Ça m'est bien égal ! »

De temps en temps, quand même, le prince Mathurin Bisnigou se faisait reprendre !

Le travail qu'elle faisait avec tante Jeannette dans la vigne, n'était pas difficile : elles enlevaient simplement les gourmands. Et moi ? Et bien moi, je courais après les papillons !

Le pique-nique était léger, charcuterie, cornichons, pas de limonade, mais ... un petit coup de cidre de la 2^{è} bouteille. La première avait pété au nez de Marie ; elle en avait partout, j'étais plié en deux. A la réflexion, je ne suis pas sûr que Tante de Malville aura apprécié autant que moi ...

Le mercredi soir, quand on a rejoint tous les deux le bourg, on s'est arrêté chez Germaine ; elle travaillait dans l'entreprise Péruchot à Savenay. Le mercredi, elle ramenait la presse et pour les Ravily, il y avait "Elle".

Nous étions à peine arrivés quand sa mère, la mère Merle, me dit :

- « Vas don chercher Jean-Paul, il est chez Ptit Paul ».

Sans traverser la rue, sur le même trottoir, tout carrelé d'ailleurs, je suis allé rejoindre l'équipe de foot (6/15 ans) amateur de Malville. Sur la place, j'ai pu ce soir là tirer mon premier but dans la porte de l'église. Qu'est ce qu'on s'amusait ! Une bonne ambiance et Jean-Paul était le chef ... C'était surtout le plus grand !

On n'est pas rentré de bonne heure, Francis est arrivé avec la Jeep. Tante faisait la soupe et Tonton ses ablutions, enfin le visage et les mains ; ce n'est qu'après qu'il me fit la bise. Et puis il me demande ce que j'ai fait dans la journée, comment ça va quoi !

Après la soupe et avant le fromage, on mange des pommes de terre avec du beurre, beaucoup de beurre, c'est si bon !

On ramasse la table ; la vaisselle je l'essuie. Tonton, lui, fait ses comptes ... tout en se grattant de temps en temps le dos avec *la règle que j'avais vue sur la cimaise.*

Ma tante est cultivée, elle lit beaucoup, elle écoute la radio et pas seulement les informations...

Alors ce soir là, elle avait décidé de nous lire dans Elle quelques bouts d'articles. Francis écoutait gentiment sans l'arrêter.

Le grand moment : c'était l'écoute de l'horoscope ; même moi j'y avais droit ; c'était très détaillé ; nous passions en revue les scorpions pour Marie, les gémeaux pour Mathurin, les lions pour Francis.

Et puis soudain, il est 10 h du soir. Francis se lève à 5 h le matin, alors Tante dit : (elle le dira chaque soir que dans ma vie je serais avec elle)

- « Black et Joël à pisser ».

Le chien a toujours eu la priorité pour cette obligation de la nature.

Ce soir là, comme souvent, c'est la lune qui nous éclaire. Sans aucune pudeur et dans la pénombre quand même, tout le monde s'exécute dehors, devant la porte de derrière ; à ce sujet je peux dire que les fesses de Marie étaient bien rondes, je n'en dirai pas plus car je n'en voyais pas plus.

On rentre tous et tous au lit, Black couchant sous l'escalier. Dans la grande chambre et seul, j'ai un peu la trouille...

Jeudi, matin le père Julien, sa femme et son gars sont venus chez tante pour discuter des vaches ; comme Francis était parti c'est Marie qui s'occupait de la Mutuelle bovine ...

Chez Lebreton donc, il y avait une vache de crevée, de la cocotte qu'ils disaient (c'est la fièvre aphteuse qu'on dit maintenant).

En l'absence de Francis, Marie assurait l'intérim ...

Oh ! Le père Julien, quand il venait, il s'asseyait sur la pierre du foyer, et il causait *et il toussait ... Parfois, il avait un peu de* bave dans ses moustaches.

Qu'il était beau, le grand-père avec ses culottes de velours, sa longue chaîne au bout de sa montre en argent et sa façon aimable de s'adresser à moi.

- « Dis don à ta tante que tu fais les foins tantôt, et qu'on part après mon somme, on va à la Cour ... »

C'est comme ça qu'il demandait le père Julien et personne ne discutait !

A 3 heures l'après-midi, j'étais chez eux ; c'était la ferme derrière chez nous.

- « *Alors y paraît qu'on t'emmène* ; faudra être sage mon gars », me dit la mère Guerchet.

Me dire ça à moi ! Les personnes âgées ne sont pas informées ; ma renommée n'était pas venue jusqu'à elle, car plus sage que moi ?

Enfin, je suis avec Julien le fils et la mère Guerchet dans la charrette ; elle avait des ridelles à claire-voie – la charrette bien sûr pas la mère Guerchet – et de couleur bleue très passée ... (presque morte alors ? C'est drôle non ?)...

Le voyage n'est pas rapide mais précisément au pas de Bijou (il était noir le cheval, il était splendide le cheval, mais pas commode le Bijou) et au pas du père Julien qui avait remis sa casquette.

Ils ont travaillé dur pour mettre toutes les bottes de foin du pré sur la charrette ; le gars Julien était en maillot de corps et le père Julien a réclamé plusieurs fois la bouteille de 54-55 (un vin rosé de pays). J'étais chargé de la boisson, je pouvais quand même rendre ce service.

La mère Guerchet n'a pas arrêté, n'a pas causé, n'a pas bu, un peu chameau sur les bords la mère ?

Et le soir, avec le soleil couchant à l'extrémité du pré, ils me montèrent tout en haut, en plein milieu, sur la charrette de foin en me disant simplement de ne pas bouger.

Quand on est revenu, j'étais heureux à 4 mètres du sol, comme sur un char, comme un prince ... contemplant son royaume de Malville.

Le vendredi matin, le soleil, Francis et sa femme sont venus dans la grande chambre pour réveiller le petit prince ...

Un coup dans la vitre de la porte, la poignée ronde en bois qui grince, le bruit des patins sur le parquet ciré, Marie glissant vers ma valise positionnée sur l'autre lit, et Tonton m'embrassant, avec sa barbe piquante.

J'eus droit à :

- « Mathurin, fallait t'coucher de bonne heure hier soir, au lieu d'écouter Sherlock Holmes ».

- « J'vais à l'atelier », dit Francis. « Allez, le loupiot, tu manges pendant que je vais chercher la Jeep ».

Là, je suis monté devant, mais je ne voyais que par les côtés, car j'avais le nez et les yeux face aux cadrans avec toutes ces aiguilles ... Ça sentait bon l'essence.

Je n'étais pas très grand, pas très fort ; c'est mon tonton qui ouvrait les grilles du château de Saint-Hubert.

Je ne me lassais pas de regarder : ses toits, ses fenêtres, ses briques, ses portes, ses perrons, ses œils-de-bœuf, ses murs, ses arbres, ses poules, ses fleurs ... C'était mon château ?

Dans le premier garage ouvert, il y avait une traction Citroën noire, pleine de poussière ; elle appartenait à "Monsieur Château", mais qui était locataire, un vieux monsieur représentant de commerce en retraite.

Il venait en blouse grise, mais avec une cravate et un chapeau, prendre des nouvelles de sa voiture ; il habitait à 30 mètres dans le château, très gentil, chic, aimable ... Encore un vrai grand-père, mais pas à moi non plus !

Dans le second garage, une fois les portes coulissantes ouvertes, (j'ai aidé, et oui) : des barriques, plein de barriques et puis des demi- barriques et des tonneaux, des neufs, des vieux, des cassés...

- « Allez le loupiot, tu sors les petits fûts, tu les roules, c'est facile, tu les mets là à droite et moi je sors les autres... »

Oh ! Il n'a pas tout sorti, mon tonton, seulement ceux qui le gênaient pour aller à la machine, celle qu'il nomme la "dégau". Je m'avance doucement pour voir Francis défaire une douelle de barrique (on ne dit pas une planche, on dit une douelle !).

C'est alors que mon oncle allume la "dégau". Ah le bruit ! Infernal. Je sors, j'ai moitié la trouille... Francis colle la douelle de tout son long sur la machine et quand il la fait glisser, le bruit pétarade un peu et des copeaux de bois sortent en dessous de la machine, c'est époustouflant !

Il s'apprête à dégauchir une par une toutes les douelles de la barrique quand tout à coup il me dit : « Tu veux pêcher ? »

Oui ! Pourquoi pas, encore que j'avais vu au lavoir des petits poissons mais là ... dans les grands bassins ... en dessous des dalles ? Je dois dire que je doutais un peu ; la "dégau" tournait toujours.

Il attrape, dans un moule de cercle, une rame de châtaigner fendue en deux (ça servait à faire des cercles de barrique). Il en coupe un mètre ; il y accroche une longueur de fil de fer extrêmement fin ; au bout du fil, il accroche une pointe qu'il recourbe...

Et Francis de dire :

- « Allez, monte là-dessus ! (C'était un tonneau qu'il avait mis près du bassin). T'es pêcheur ! »

Et il me laisse.

Je suis resté un bon moment avant de m'apercevoir que je ne pêchais rien, forcément !

Ah ! Le tonton, il voulait à la fois m'occuper et me faire une farce ; il a réussi, ça a été l'occasion souvent de se moquer de moi. C'est vrai que j'étais sage, mais ma sagesse n'avait d'égale que ma naïveté...

Enfin, pendant mon temps perdu, il alluma un feu dans la cour pour brûler les copeaux, la sciure et des morceaux usagés de vieilles barriques... Il était tonnelier mon tonton !

X

Pour revenir à Pont-Rousseau, je devais être propre !

J'adorais Saint-Hubert, mais cette après-midi là, j'y passai un des plus mauvais moments de ma vie : figurez-vous que ma tante de Malville avait décrété que pour revenir à Pont-Rousseau samedi, je devais être rendu propre !

Alors rendez-vous fut pris à 4 heures l'après-midi ; la mère Saunier a fait chauffer de l'eau dans deux grands faitouts à confiture. Francis a accroché un entonnoir en bois (à barrique !) au plafond de l'atelier puis a enfourné un tuyau au bout de l'entonnoir, y mit enfin une pomme d'arrosoir et ... ce fut ma douche !

Ah ! Les scélérats ! Me faire ça à moi ; je dus m'exécuter, me déshabiller et monter dans la grande bassine, très plate, à trier le grain. Bien sûr, j'étais un homme, mais je ne pus m'empêcher de pleurer bruyamment quand Marie de Malville, avec son gant de toilette savonneux, me passa tout le corps en revue. Je fermais les yeux, quel supplice ! Au bout d'un quart d'heure peut-être, c'était fini, après que Francis eut fait marcher plusieurs fois la douche ... trop chaude !

Quand je rouvris les yeux, je me mis à hurler de nouveau. Comble de honte, il y avait tout autour de la bassine, comme dans les films de cow-boys où les Indiens dansent autour du totem ...

Il y avait toutes les grand-mères : la mère Saulnier, sa mère, la gouvernante à Monsieur Chantreau le propriétaire du château, sa copine, la bonne de monsieur Château, et puis ma tante.

Et elles étaient là, tout de noir vêtues, venues me voir, moi, NU ! Le cauchemar de ma vie le voilà !

Le vendredi soir, je ne leur ai pas cassé les oreilles, j'étais un peu « boudé » comme on dit. Forcément, j'ai rigolé quand même quand j'ai entendu les chansonniers à la TSF. Tonton Francis était bidonné, surtout quand on se moquait des communistes ; lui il était plutôt radical, comme il disait. Quand c'était le tour d'Edgar Faure, son champion, alors là il disait qu'ils poussaient un peu trop, les chansonniers ...

J'étais bien dans le fauteuil en osier avec plein de coussins et les pieds déchaussés sur mon cousin Black. Il avait de la chance lui, personne ne le lavait ...

Avant les chansonniers, on avait mangé des patates, comme souvent, Tonton avec du lait caillé, Tante avec du lait de beurre et moi avec du lait, du beurre et du sucre.

Francis mangeait toujours ses patates dans une écuelle grise avec le bord marron alors que nous, nous disposions de beaux bols à rayures bleues.

Je regardais son écuelle quand il me dit :

- « Tiens, je vais te raconter une histoire : c'était ya bien longtemps, dans une ferme, le patron et la patronne mangeaient à table avec leur fils qu'avait ton âge.

Dans un recoin de la pièce un peu sombre, yavait un vieux, leur père qu'était par terre, un peu infirme pour être à table. Le patron préparait des patates au vieux dans son écuelle en bois puis lui glissait brutalement sur la terre battue en lui disant : « Allez mange le vieux, t'es bon qu'à ça à c't'heure ! »

A la fin du repas le gamin va chercher l'écuelle et la lave consciencieusement quand le patron lui dit : « Pourquoi tu t'embêtes comme ça pour le vieux, »

Et le gamin de répondre : « Je veux garder l'écuelle en bon état pour vous quand vous serez vieux à votre tour ! »

Samedi matin, Francis, Marie et l'adjudant Drouet ont déjeuné avec le petit prince ...

Nous devions partir à 9 heures pour Nantes. Il fallait donc déjeuner de bonne heure. C'était bon le chocolat chaud accompagné de la brioche que Francis venait d'acheter à la boulangerie en même temps que le pain de notre jardinier.

Drouet lui, avant d'aller faire le jardin, mangeait sa soupe, une grande assiette fumante avec des morceaux de pain coupés dedans ; ça sentait fort le chou. Il faisait toujours beaucoup de bruit en avalant sa soupe tout en me faisant la conversation :

- « Tu sais petit, Drouet, quand il était adjudant à Madagascar, il mangeait des figues le matin et puis il marchait toute la journée sous le soleil avec ses soldats, une deux, une deux, et puis le soir des figues encore, alors Petit, la soupe, c'est bon !

- « Oui Drouet » que je dis.

- « Joël », me crie Marie, « on dit monsieur Drouet ! Enfin, si tu veux, tu peux dire François, mais c'est tout ».

- « Laissez don Patronne, le ptit, il a pas vu mes médailles ! »

Tante soudain m'appelle :

- « Mathurin, enlève ton gilet et viens essayer ta blouse ».

En fait, Marie avait travaillé toute la semaine pour me faire ma blouse pour ma rentrée dans la grande école !

Et nous sommes partis.

Alors, bien couverts car, même s'il faisait beau dans la Jeep décapotée, ce n'était pas chaud ; on est passé chez Léon Guitton pour accrocher la remorque ; c'était dur pour les hommes mais moi, bien installé, je n'étais pas utile.

Ce jour là, Hélène est venue faire la causette à Marie ; j'ai trouvé ça drôle, vu qu'avec Maman, l'autre jour, la conversation s'était vite arrêtée.

Après une bonne heure sur la route de Vannes, nous sommes arrivés à Nantes, chez M. Caillon, sur le quai de la Fosse.

Il avait un grand hangar avec plein de barriques dedans, des petites, des grosses toutes en beau bois tout neuf ; il y avait celles en chêne très lourdes et les autres en châtaigner plus légères et qui coûtaient moins de sous, disait mon Tonton.

Alors à plusieurs, ils ont rempli la remorque et même tout autour de moi dans la Jeep. Tonton a sorti son gros portefeuille et il a donné plein de billets à M. Caillon.

Il était si content qu'il nous a emmenés boire un coup dans un petit bistrot de la place de l'Eglise qui avait le toit tout rond.

J'ai pris un diabolo menthe comme toujours (c'était plein de limonade !) et nous sommes partis me rendre à mes parents, 17 rue Joseph Turbel.

Sur le trajet, nous nous sommes arrêtés dire bonjour à mon père chez Couraud où il travaillait.

C'était un atelier boulevard Gustave Roch avec plein de machines, un gros camion dans la cour. Mon père, avec une baladeuse pour s'éclairer et un chalumeau pour souder, est sorti de dessous le camion.

Et là ce fut lumineux :

- Le singe dont Papa parlait toujours « Faut que je demande à mon singe ; mon singe est à Vallet ... », c'était son patron.

- Passer sous les camions était moins dangereux que je ne l'avais imaginé, les camions étaient toujours à l'arrêt.

- Papa m'a montré la scie à ruban où il avait découpé mes cubes, et la toupie, une machine très dangereuse où on pouvait se faire couper les doigts, disait-il.

M^me^ Couraud, une belle dame bourgeoise, est venue nous dire bonjour et moi m'embrasser :

- « Alors les vacances sont finies ? »

Le singe de Tintin est ensuite arrivé, et avec sa grosse lèvre à la Michel Simon, il a demandé à Francis s'il connaissait son tonnelier de Vallet... Il était aussi viticulteur M. Couraud ... et riche disait ma mère ... et sans enfant ...

A cette époque là, les adultes ne pouvaient pas se parler sans boire un coup. Les femmes sont restées dans la cour à discuter et nous les hommes, sommes allés au Bon Accueil, le bistrot à Papa, rue Grande-Biesse ...

Et quand nous sommes partis vers Pont-Rousseau à midi, les ouvriers sortaient des usines, des chantiers. Tous en vélo, des centaines, comme des nuées de moineaux et, de café en café, des groupes s'arrêtaient pour boire la chopine de vin bien méritée.

Pour les bons clients, d'ailleurs, la première du lundi était gratuite.

Les ouvriers quittaient les cafés comme les abeilles sortent des ruches. Pour rentrer plus vite chez eux, certains s'accrochaient d'une main à la première benne de camion venue ...

Le midi à table, en présence du poulet que Céline faisait toujours « pour mon frère » comme disait Célestin, la conversation était sérieuse ; Francis, un peu jaloux, parla de la retraite des ouvriers récemment votée ... et mon père de dire :

- « On sera bien dans le trou avant de la toucher »

Alors parler du Tour de France et de la victoire de Fausto Coppi, s'était plus marrant.

Maman a demandé, forcément, comment je m'étais comporté pour mes

premières vacances. Apparemment c'était gagné ; j'avais le droit d'y retourner l'année prochaine et un mois carrément.

Ah ! Malville !

XI

Apprendre à compter pour travailler avec Gaby chez Saupiquet ...

Après le long chemin de la Fontaine-Launay, que je prends seul dès 1952 pour revenir de l'école ... je me retrouve juste en face de la rue Joseph Turbel ...

Elle monte un peu cette rue et je viens de courir dans le chemin, parce que, seul entre les murs de pierres, j'ai un peu la trouille. Je reprends enfin mon souffle sur le trottoir pour marcher en paix.

Sur la droite, le long du caniveau, encore des pissenlits. J'aime la couleur jaune des ces fleurs que je ne confonds pas avec celles du chemin dont on coupe la tige pour soigner, avec le liquide jaune, les verrues.

Dès le départ de la rue, un immense portail peu joli, plutôt noir, qui doit pouvoir coulisser mais qui ne laisse rien voir. Je dois, pour satisfaire ma curiosité, me mettre à genoux au risque de m'égratigner sur les graviers, mais j'hésite beaucoup car, si on me voit ; je n'aurais pas l'air très fin.

J'ai quand même vu, un jour, le bâtiment qui avant la guerre abritait une fonderie ; le portail avait été ouvert et un camion chargeait du mobilier ; je me rappelle : beaucoup de chaises en bois verni et je ne comprenais pas leur présence à cet endroit.

En effet, mon père m'avait déjà appris que les ouvriers ne s'asseyaient que pour manger. Même pour boire, ils restaient debout.

Alors des chaises pour travailler ?

De hauts murs entouraient ce bâtiment industriel, plus tard on dira sûrement : une friche industrielle. En logeant ce mur, on tourne à angle droit pour continuer la rue.

Tous les cent mètres, est planté un poteau électrique, tous les cent mètres, un poteau téléphonique mais pas à la même place. Cela faisait râler Maman.

- « Comme si l'EDF et les PTT ne pouvaient pas se mettre d'accord sur un même endroit » disait-elle.

Donc, je contemplais les troncs d'une dizaine d'arbres. Je rêvais : ils étaient en pin et les pins pour moi, c'était la montagne et la montagne, je ne l'avais vue qu'au cinéma dans les documentaires.

Alors, sautillant un peu, je touchais chaque poteau en revenant chez moi, faisant attention quand même à ne pas me salir avec le carbonyle dont ils étaient enduits (un produit qui empêche le pourrissement).

Ces pins n'étaient certainement pas si beaux que dans la forêt mais les tasses en porcelaine qu'on leur accrochait en haut avec les fils leur donnaient un peu d'élégance.

Je ne dois pas oublier au moment où je tourne qu'à gauche habitait dans la première maison une dame très gentille. M^me^ Pinlon qui était veuve et dont la fille plaisait beaucoup à mon frère Alain. Bien sûr, mon père, avec son humour habituel, l'appelait la fille Paincourt.

Et dans la deuxième maison habitait toute une famille, les Guinec, avec la grand-mère, les filles, les deux gendres et ... ne pas oublier : deux petits-enfants.

Dans cette maison, les gars bricolaient beaucoup. Et un jour, ils décidèrent de changer la porte d'entrée pour la remplacer par une porte métallique. Mais les dimensions de la porte étaient réduites ; les riverains ont un peu rigolé quand ils ont vu la grand-mère, large comme un fût-râpier de vendange, se mettre de côté pour pouvoir entrer dans sa maison.

En montant à droite, on arrive chez M^me^ Macé. Elle s'appelait Jeanne et mon père ne manquait pas de dire quand il en parlait, à ma mère :

- « Tu sais bien Jeanne qui a des crottes au cul pour te faire de la tisane ». C'était d'un goût ! Mais ça faisait rigoler...

Pourtant, en dehors de cette plaisanterie simple, mon père respectait beaucoup Jeanne chez qui on allait de temps en temps prendre le café.

Elle avait un joli chignon gris et des fleurs à clochettes orange sur son mur : des bignonias ! Je l'aimais bien M^me^ Macé ; ç'aurait pu me faire une grand-mère, elle était drôlement bien et marrante aussi. Elle avait un parent qui s'appelait Potier, mais qui l'énervait un peu, alors pour en parler, elle ajoutait malicieusement : « Quel con – Potier ».

Ah ! Ça y est, après la fenêtre de cuisine de Jeanne, on voit :

Notre maison

Bien plantée dans la ville, en haut d'un virage
La toute petite maison d'origine vendéenne
Recueille une famille bien dans son entourage
Les tuiles sont un peu rouges, la porte est verte à pêne
La nuit, l'imposte tout au-dessus, est lumineuse
Le panneau de bois vert mis le soir est trop court
La peinture blanche donne une façade très heureuse
Avec son numéro sur la plaque, bleu autour
Sur le côté à gauche, le petit jardinet
Entouré d'un mur et d'une grille à tuyaux
Semble veiller sur toute la famille. A dîner
Portes ouvertes, l'été, on perçoit aussi ses mots.

J'arrive, mais chez nous c'est la seconde porte ; la première c'est chez Tasie. Gaby, son mari, l'appelle Tasie. Tasie et Gaby appellent leurs serins dans la cage : Coppi et Bartali ; nous sommes en 1952 et ces deux noms là circulent sur les vélos du Tour de France.

Enfin vous entendez cela :

- « Gaby », dit Tasie qui allonge les i à l'infini « Tu trouves que Coppi est moins en forme que Bartali ? »
- « Jsais pas, ce matin y sifflait ben pareil ! »
- « Tiens », que dit Gaby : « Voilà le ptit voisin d'à côté qui revient de l'école ; alors Joël, si tu veux travailler avec moi chez Saupiquet, il faut apprendre à compter, ah ! ah !... »
- « Tu peux pas le laisser tranquille », répond Tasie,
- « Allez, bon appétit mon petit gars ... »

Gaby et Tasie,

Tasie était petite aux bonnes joues grisonnantes
Gaby avait gilet, moustaches et lunettes
Il partait chaque jour de la semaine à bicyclette
Faire les comptes d'une grande conserverie de Nantes
Tasie l'attendait assise la porte entrouverte
Elle était culottière reconnue et cuisinière pour Gaby
Tasie épluchait ses fraises, en adorant son mari
Fatiguée le soir, il lui semblait toujours alerte
La compagnie n'exigeait pas sa présence le samedi
Dès six heures en hiver il fendait son bois
En été il récoltait parfois ses radis
Mais il est sûr qu'il ne pouvait pas rester sous son toit
Quand il partait pour son autre jardin au Chêne
C'était l'expédition : remorque derrière le vélo
Tasie préparait la gamelle pour mettre en scène
Le repas qu'il ferait à midi près de l'eau.

Cette rentrée marqua pour moi le moment d'une étape ; en effet, si ma mère était venue me conduire le premier matin, c'était pour repérer le chemin.

Grand à 6 ans et demi, je devais aller et revenir seul.

Au repas de midi, je devenais fils unique : Nicole était entrée à l'E.P.S. (école primaire supérieure) Aristide Briand à Nantes et Alain, compte tenue de son indiscipline, avait été "muté" à l'école de Rezé distante de trois kilomètres de la maison. Trajet qu'il fera matin et soir à pied par tous les temps ... pour obtenir son certificat d'études !

Mais qu'avait-il fait dans cette école rue Jean Jaurès à Pont-Rousseau pour mériter une telle sanction ?

Et bien par exemple :

- Il était si proche de son instituteur, M. Loreau, qu'il l'imitait quand il avait le dos tourné et même parfois il lui décorait la blouse avec de l'encre violette ...
- Il mettait sa chaussure au bout d'un balai pour dessiner des pas mystérieux au plafond de la classe.

A cette époque comme aujourd'hui, Alain était assez jovial, sympathique, mais terrible quand même. Il excellait dans la vente des billets de tombola. Un jour alors que nous déjeunions, dès l'arrivée de notre père, comme d'habitude, c'est une heure plus tard que mon grand frère apparut sur le pas de la porte en disant : « J'ai tout vendu ! »

Mais là, ce ne fut pas du goût de notre père qui lui flanqua une "sacrée volée".

Mais revenons à ce premier midi de rentrée scolaire.

Nous attendions mon père qui, inlassablement, montait en vélo la rue Joseph Turbel, et sur le pas de la porte, j'avais comme un plaisir mêlé d'admiration à l'observer jusqu'au moment où il sautait en lançant son vélo contre le mur pour m'embrasser.

En même temps que lui, arrivait, le plus souvent, J.M., en traction noire, propre et silencieuse.

C'était notre propriétaire ; il était marchand de vaches, et habitait le château à côté de chez nous ; le soubassement de celui-ci était en pierres de granit, les 9 fenêtres peintes en jaune et un simple chemin de 3 mètres de large nous séparait.

Ils étaient riches les châtelains du Pront *et beaux comme disait Maman ; il y avait* Robert le fils, plus jeune que papa mais aussi fringant et qui travaillait avec son père à l'abattoir, sa (belle) petite femme, son fils mon copain (propriétaire d'une voiture à pédales), la grand-mère M^{me} Juteau qui ressemblait à Denise Grey et enfin M^{me} J.M., le sosie de la reine d'Angleterre avec ses chapeaux et ses toilettes mais qui, pour ma mère, lui posait un problème. Elle disait l'avoir vu cracher par terre dans la rue, le comble des mauvaises manières !

C'était, à notre porte, une famille digne de la principauté de Monaco ou de Dallas. Céline, qui aurait tant aimé vivre leur vie, excusait leur richesse et les épiait un peu. Célestin, empreint de la lutte de classes, les respectait, c'est tout ! (Il avait passé sa captivité de 5 années en Allemagne avec Lucien Bagrin le secrétaire départemental du Parti communiste).

Et moi, et quoi moi ? Et bien moi, j'empruntais régulièrement la voiture à pédales de Jean-Pierre ... et puis ils étaient tous très gentils avec moi !

C'est vrai que les parents de mes copains de la rue étaient plus riches que nous ...

M. Hubert était dessinateur aux chantiers de la Loire et avait une voiture ; son fils Jacques possédait un cyclorameur ; Jean Brossaud était mécanicien (c'est-à-dire conducteur de train) à la SNCF et conseiller municipal ; Constant Brossaud était fonctionnaire à l'hôpital Saint-Jacques et maçon ; Daniel son fils avait un chien Pirate ; il avait un bateau Pyrame et ses frères l'appelaient Pinoune.

Tout cela pour dire que moi, plus pauvre, fils de prolétaire, j'étais bien content de passer mes jeudis avec eux, surtout pour " exploiter " leurs jouets.

Des jouets nous en avions, par exemple, Daniel et moi, lors de l'arbre de Noël organisé par notre école (laïque) au cinéma l'Artistic.

Cette année là, je reçus un livre "Coucou " sur les oiseaux et un tambour, bien sûr avec les baguettes. L'envie d'un tambour provenait sans doute des photos de mon père

au régiment : il faisait partie de la clique. Ce n'est pas le genre de cadeau qui plut à ma chère maman Céline mais, de toute façon, sa vie fut brève (au tambour) puisque Daniel, par mégarde peut-être ? l'a écrasé en mettant le pied dessus. Maladresse, jalousie, je n'ai pas su.

Oh ! On est parfois déçu par ses meilleurs amis…

Daniel, je l'aimais bien, même s'il était plus grand que moi ! Ce n'est pas le genre de chose qui m'épatait mais sa mère elle, si !

A chaque fois que Suzanne venait faire la conversation avec ses aiguilles blanches à tricoter les chaussettes, elle nous mettait dos à dos pour confirmer que son fils était le plus grand. Là, je faisais souvent preuve de résistance devant cette autorité.

Chez eux, autant ses trois frères Bernard, Claude, et Michel étaient plutôt sympas, autant son père, « moi moi Brossaud », comme le surnommait Célestin, n'était pas commode.

A table, quand j'étais invité, il ne fallait pas parler ; on devait écouter les informations.

J'avais l'impression que c'était l'œil vert du poste en bakélite marron qui me surveillait. Comme quoi la radio avant la télé, a coupé la vie dans les familles. Chez nous, nous n'avions pas de poste. Eh bien on causait !

Daniel avait aussi des atouts, il avait surtout deux cousines qui en cette fin d'année nous arrivaient d'Auvergne. André Boissinot avec son accent et sa gouaille s'était fait embaucher à la ville de Rezé comme cantonnier, et ils habitaient à la place du père Moreau qui venait de mourir.

Ah ! Il était bien vieux, soupirait ma mère qui l'avait soigné et Célestin, jamais en reste, disait que ses os ne lui faisaient plus de mal. C'était quand même un de mes " grands pères " ! Et ça me faisait triste à moi aussi…

Revenons aux filles, deux copines, *Jacqueline, blonde avec des jolis yeux, qui* avait mon âge et que j'adorais, et Arlette, beaucoup plus grande que Daniel et un peu brusque à mon goût.

Pendant les quelques années qui allaient suivre, nous allions passer une bonne partie de nos jeudis à jouer dans le chemin, et à la belle saison, c'était tous les soirs à partir de 6 heures.

On ne peut dire le nombre de parties qu'on a fait dans le petit chemin tous les quatre.

Je savais jouer à la balle en chantant :

- « Quand je serais mort, je veux qu'on m'enterre aux portes du Panthéon ».

Les filles jouaient aux billes parfois *mieux que nous et c'était un déchirement*, quand les portes s'ouvraient de trois endroits pour nous crier le soir : « A table ! ».

Ah ! Que de bonheur partagé, au point qu'une fois, puisqu'on jouait aussi dans le jardin de Daniel, nous sommes allés jouer dans le pigeonnier avec les poupées de Jacqueline et d'Arlette.

De fil en aiguille, nous avons joué au papa et à la maman comme on disait à l'époque. C'est bien sûr un peu vague dans mon esprit, mais ce dont je me souviens très bien : c'est de l'ouverture brutale de la porte du pigeonnier et des gifles distribuées par Suzanne, la mère de Daniel ...

Je crois que nous étions, de son avis, trop dévêtus…

Ce jardin, c'était beaucoup d'espace de liberté, de petits oiseaux…

Les oiseaux : savez-vous ce qu'on leur faisait au printemps ? Et bien puisqu'ils avaient des poules, les Brossaud, ils avaient des poussins et une cage à poussins, pour les sortir.

Alors cette cage sans fond et sans les poussins nous était prêtée pour notre jeu favori :

- la cage en grillage était ronde et mesurait environ un mètre de diamètre ;
- nous mettions des graines (de blé) sur le sol et la cage dessus ;
- la cage était soulevée sur un côté par une petite planchette de 10 cm ;
- au milieu de cette planchette nous attachions une ficelle ;
- nous allions avec l'autre bout de la ficelle nous cacher, et là nous attendions, mais jamais très longtemps…

Quelle joie, quand un petit moineau allait sous la cage se restaurer parce qu'à ce moment là nous tirions la ficelle et l'oiseau devenait notre prisonnier…

Alors Daniel sortait son petit pot de minium et nous approchions pour prendre le moineau dans une main, lui peindre la queue d'une autre main et le relâcher d'une troisième.

Ainsi dans le ciel nous avions nos moineaux repérables à nos décorations.

Elle n'était pas belle notre vie ?

Notre vie c'était : le jeu, l'école, les repas et voilà !

D'ailleurs à cette époque, à la récréation, quand il faisait beau, c'était le bonheur sous les grands tilleuls ; ils nous mettaient des tables, et du lait chaud nous arrivait en triporteur : du bruit, de la fumée, mais que le lait sucré était bon ; nous devions cela à M Mendès-France qui était président du Conseil.

Je revois toujours cette image : tous en blouse grise sous le tilleul, une tasse en plastique vert dans la main et buvant ce lait si blanc... auprès des bidons d'un éclat étincelant.

Ce soir là, Céline ma mère avait décidé de rencontrer ma maîtresse pour voir si je travaillais bien à l'école ; je n'étais pas très fier mais assez tranquille, je ne voyais pas ce qui aurait pu justifier une réprimande.

Maman, arrivée à l'heure de la sortie, avait pu converser avec M^me^ Buffet qui, elle, aussi était bavarde.

Donc, après la description de ce que nous faisions puis de ce que je faisais, nous sommes passés aux critiques ; bien sûr, deux femmes ensemble... et votre enfant ceci, et votre fils cela, mais je me souviens seulement de la conclusion de M^me^ Buffet :

- « Il a de si jolis yeux que ceci rachète cela ! »

Bref ça allait, j'étais raisonnable ! D'ailleurs, à cette époque, aller à l'école primaire, c'était acquérir une petite " majorité " ; on avait le droit d'y aller seul à condition qu'on passe par exemple dans les passages cloutés (il faut dire là qu'il s'agissait de vrais gros clous jolis en cuivre brillant piqués entre les beaux pavés rouges de la rue Jean Jaurès).

Parfois j'étais chargé d'aller à la boulangerie et de ramener le pain... et deux carambars pour la récréation suivante.

Je pouvais, sans demander, aller avec mon copain Christian Nicolas chercher son frère Joël à l'école maternelle. On ne pouvait pas se tromper : ces deux là, ils étaient toujours habillés avec la même pelote de laine (c'est leur mère qui n'arrêtait pas de tricoter).

Chez nous, Maman tricotait aussi ; quand elle recevait ses copines ou ses belles-sœurs, le tricot était toujours de sortie, mais comme dira mon père plus tard :

- « Ah ! Oui Céline elle tricote bien ; j'ai un bon pull, mais elle a mis dix sept ans pour me le faire ».

Bien sûr, il exagérait un peu mais c'est vrai que ma mère avait du mal à parler et à tricoter. Elle préférait surtout bien accueillir ses hôtes... et discuter à n'en plus finir, par exemple des rois et des reines, du passé et du présent.

L'évènement qu'elle commentait à qui voulait l'entendre, c'était le couronnement d'Elisabeth II à Londres, d'autant qu'à cette occasion, nous étions allés voir la télé pour la première fois ; c'était au Cercle Saint-Paul.

En parlant des hôtes que Maman savait recevoir, un soir on frappa à la porte ; il faisait noir, Papa n'était pas arrivé.

Le jardinier d'à côté venait se plaindre et surtout dénoncer mon frère Alain qu'il avait vu, enfin, casser ses châssis avec un lance-pierres. Il menaçait de nous envoyer la facture... Alors mon frère, réprimandé et consciencieux, ne visa plus que les tasses en porcelaine des poteaux électriques et jamais l'EDF n'est venue se plaindre à la maison...

Heureusement que Célestin n'est pas arrivé en même temps que le jardinier car ce genre d'histoire, il n'aimait pas mais pas du tout et la conversation aurait pu se tourner contre le jardinier.

Sachant manier la mauvaise foi, mon père aurait pu dire :

- « Vous n'avez pas autre chose à faire que d'être dans votre jardin quand il fait noir », ou ;

- « Vos verres sont trop fragiles », ou ;

- « Vous êtes sûr que c'est mon fils ? »

En fait, mon père arrivait plus tard, vers huit heures du soir, et nous étions prévenus dès qu'il abordait le bas de la rue Joseph Turbel par le bruit de sa dynamo qui alimentait le gros phare de sa bicyclette. On l'entendait, on l'avait attendu, on pouvait passer à table, après qu'il eut fait rouler son vélo dans la cuisine pour le ranger dans le caveau derrière la maison.

Un autre soir mémorable, c'est celui où mon père nous fit vivre une aventure du meilleur cinéma. N'était-il pas pour sa Céline, le sosie de l'acteur américain Erol Flynn ?

Célestin ne rentre pas son vélo, éteint la lumière en arrivant et dit :

- « Chut, il y a un type qui a une drôle d'allure devant chez les J.M. » (vous savez nos propriétaires riches et tout et tout...)

Toute la famille jette un œil, tout à tour, par l'encoignure de la porte entrouverte.

En effet, un homme grand (qu'on ne connaissait pas), en imperméable, se trouvait devant la fenêtre allumée de la cuisine du château ; il avait une main dans sa poche revolver !!!

Alors mon père, fabuleux ce soir là, dit à ma mère :

- « Je vais chez les J.M. les prévenir, je passe derrière par les jardins ; à tout à l'heure ».

Voici le périple de Tintin, mon père !

- Sauter notre mur de deux mètres nous séparant de chez Boissinot ;
- Passer leur mur du chemin ;
- Sauter les murs des Brossaud.

Il a tout passé ! Il a tout expliqué aux voisins et ... pas plus de cinq minutes plus tard, J.M. fermait les volets mettant un obstacle entre le voleur et sa famille...

Papa a eu le droit, au retour, à l'admiration de ses trois enfants et à la bise de Céline.

XII

Qu'elle était belle la place Viarme avec ses grands arbres qui ombrageaient le sol en terre battue presque jaune avec ses cailloux blanc brillant, un peu comme du silex...

Nous sommes partis ce matin là avec le tram, mais dans la direction des cars Citroën qui se trouvaient à ce moment là allée Turenne à Nantes au pied des immeubles de Kervégan. Citroën, concurrent de Drouin, faisait plutôt le sud de la Loire-Inférieure. Et nous partions bien au sud puisque nous allions, Papa, Maman, Nicole et moi, voir Alain mon frère qui était en colonie à « Tram de Monts », comme je disais à l'époque.

Il s'agissait de la colonie de notre paroisse Saint-Paul installée dans les dunes de Notre-Dame-de-Monts en Vendée.

Pour y aller, nous sommes d'abord repassés par le carrefour de Pont-Rousseau à deux pas de chez nous, puis nous avons pris la route de la Rochelle pour un voyage de deux heures. Alors, comme d'habitude, nous avions un vrai ravitaillement dans les filets. Papa avait la boisson, Maman avait le pique-nique, Nicole avait la lecture et moi les bonbons et les gâteaux que Maman estimait indispensables pour un pareil voyage.

Mon père, comme à son habitude, ne pouvait s'empêcher de me pincer les cuisses pour voir si je dormais ; il adorait chahuter et taquiner ; j'avoue qu'on rigolait bien tous les deux mais ce jour là, ça ne m'amusait pas.

Le car Citroën c'était épouvantable, ça rendait malade ; le ralenti du moteur, quand le car était à l'arrêt, faisait trembler tout le car, le toit, les vitres, et nous ; on avait envie de renverser... Vraiment cela n'allait pas !

- « Joël » me dit Céline, « tu es tout pâle, prends donc un berlingot, ça te fera du bien ».

Et dans les bras de Maman, je me suis endormi pour me réveiller devant le grand bâtiment de la colonie. Alain, qui était à jouer au volley-ball, nous faisait des signes et surtout un large sourire.

Revoir mon frère, quel plaisir ! Le plaisir d'être côte à côte, le plaisir d'être toute la famille réunie, le plaisir de voir notre Célestin au repos... Et le plaisir de voir ou plutôt d'entendre nos femmes Céline et Nicole détendre l'atmosphère en parlant aux premiers venus... Ce qui n'était le cas ni de mon père ni de moi, plutôt réservés !

La semaine suivante, c'était mon tour de partir en vacances et il était convenu que mon père se chargerait de me conduire au car pour aller à Malville.

Maman ne pouvait le faire. En effet, nous avions à la maison tante Marie-Claire et tonton André qui étaient en vacances à la maison, surtout pour y dormir puisque, comme disait Maman, ils préféraient passer du bon temps chez Lucienne, une voisine, la femme du père Tévin et grande copine de tante Marie-Claire.

Marie-Claire, c'était la sœur aînée de mon père, qu'il admirait beaucoup car à eux deux et sans être orphelins, ils avaient élevé leurs six autres frères et sœurs.

De plus, tante Marie-Claire avait vécu dans notre maison avant nous, pendant et juste après la guerre, puisque son père, qui avait été prisonnier par les Allemands et libéré en 1944, n'avait pu rejoindre sa Céline

qui habitait Malville dans la "Poche", encore occupée par les Allemands.

Il était donc resté pendant plus de six mois chez sa sœur... Au total, toutes ces choses faisaient que Maman et Marie-Claire ne s'entendaient pas très bien, un peu comme une mère et sa belle-fille.

Et puis les discussions avec tonton André, syndicaliste FO qui travaillait à la SNCF, ne passionnaient pas mon père quand il était question par exemple d'une prochaine grève des fonctionnaires.

Pour Célestin Tessier, la grève, la lutte des classes étaient réservées aux vrais travailleurs, ceux qui gagnaient leur vie à la sueur de leur front, pas aux trop payés !

Toujours est il qu'après avoir salué nos invités ce lundi là, Célestin a ficelé sur le porte-bagages la valise en bois marron qu'il avait fabriquée, m'a posé sur le cadre de vélo et nous sommes partis comme cela jusqu'à la place Viarme où m'attendait le car Ouary.

Je ne vous dis pas les souffrances du derrière de ma personne : à cette époque là, à Nantes, toutes les rues étaient pavées et les secousses étaient parfois si vives que j'avais l'impression que mes os touchaient directement le fer du cadre !

Mes parents connaissaient bien la famille Ouary ; aussi mon père me déposa au " café de l'Aubette " en payant mon trajet, sans oublier de boire une chopine de rouge. C'est vrai qu'il avait eu chaud à me traîner, et puis comme on dit chez nous :

« Faut bien avouer qu'il ne crachait pas dessus, le père ».

Je suis resté une partie de l'après-midi assis sur le banc place Viarme. Qu'elle était belle la place Viarme avec ses grands arbres qui ombrageaient le sol en terre battue, presque jaune avec ses cailloux blancs brillants, un peu comme du silex. Vous voyez ?

Et partout sur la place, il y avait des camions et des cars qui chargeaient les uns, des marchandises, les autres, des voyageurs. Il y avait une activité monstre sur cette place, un peu comme une gare routière.

On chargeait des tonneaux, des colis, de la ferraille, des vélos, que sais-je ? Cette variété, cette activité, cette vie me passionnaient, moi, assis sur un banc et paisiblement au point qu'à 16 heures 30, c'est M^me^ Ouary elle-même qui dut venir me chercher, car son car allait partir pour Guenrouët, via Malville bien sûr.

M^me^ Ouary faisait tout : conduire le car, vendre les billets, monter les bagages sur la galerie par l'échelle métallique fixée au car. Elle était très gentille, j'avais le droit à la première place devant, à droite dans le car. M^me^ Ouary était un peu grosse toutefois, et elle piquait quand elle m'embrassait.

Le voyage, je connaissais, mais ce car là allait jusque dans le bourg de Malville. Et quand je suis passé devant la maison d'Huguette, j'ai pensé à ma copine Sylviane qui venait de mourir.

C'était atroce, avait dit Maman : un soir, elle est sortie trop vite dans la rue à l'arrivée de son père Claude, et avec son camion il n'a pu l'éviter... J'ai gardé depuis beaucoup d'affection pour ses parents ; ils étaient devenus « de ma famille ».

Je suis descendu du car ; les cloches de l'église de Malville se sont mises à sonner... Il était simplement 6 heures du soir !...

M^me^ Ouary descend ma valise chez Balu le forgeron ; je dis merci, je dis bonjour à Juliette et je vais seul, les mains dans les poches, chez Ravily...

Black me saute dessus dès mon arrivée dans le couloir, je regarde à travers la belle porte à petits carreaux de la cuisine ; un peu plus à gauche, près de la fenêtre, à la machine à coudre, écoutant la radio, Marie, ma tante, m'attend.

Autant je suis sûr qu'elle était ravie, autant cela ne voyait pas sur son visage un peu pincé. Marie faisait un peu bourgeoise avec son chignon. C'est vrai que Francis était un artisan aisé comme son père avant lui et de plus il était président ou secrétaire d'un tas d'associations.

Ma marraine se devait de faire sérieuse.

Après avoir pris ma collation c'est-à-dire : du pain de quatre livres, du beurre, des cornichons... et une demi-bouteille de limonade, je fus prêt pour accompagner ma tante chez Guibert. C'était rituel ; le soir il fallait aller chercher le lait, dans un pot blanc en faïence.

De la place de l'Eglise et barrant tout l'espace, un grand corps de bâtiment, comprenait à gauche une maison grande, carrée et bourgeoise et à droite dans l'ordre :

- la cave avec de nombreuses barriques ;
- au-dessus, le grenier à grains (pour le blé)

- à côté, la chambre de Nénès le commis ;
- plus loin, un porche où l'on voyait la cour ;
- aussitôt à droite, la maison de Pauline et de tonton Gus, locataires fâchés avec leurs propriétaires, les Guibert...

Ajoutons que Eléonore et Gus étaient des cousins de mon père et donc de la mère Saulnier, la mère de ma tante Marie, elle-même mariée au frère de ma mère... Vous suivez ?

On entrait par la porte de la maison qui donnait directement dans la salle à manger, une pièce assez décorative où ils ne mangeaient jamais.

Marie, en frappant fort aux carreaux, crie :

- « Yati du monde ? »

On traverse la salle à manger, dans la cuisine qui est en contrebas, une grande cheminée, une crémaillère, un chaudron noir et un feu à tout casser pour cuire des pommes de terre.

Le sol n'est pas droit : par endroit des bosses, par endroit des trous, c'est de la terre battue ; à gauche un grand rideau fait avec du tissu de capote de militaire (kaki) partage la pièce ; il n'y a pas de plafond, on voit le toit et par les vasistas, le ciel.

Marie recommence :

- « Yati du monde ? »

- « Entrez don ! », qu'on entend de l'autre côté du rideau d'où sort un bruit étrange, quelque chose qui tourne, qui fait du bruit pas régulier : Eléonore fait son beurre et quand elle me voit, elle s'essuie les mains à son tablier et m'embrasse.

- « Tiens, toi le gars de la ville, t'as jamais vu ça. Voilà, on met le lait là, on tourne, on retire le petit lait, on sale et on fait du beurre fermier. Venez don ! le père Paul est en train de tirer les vaches, on va chercher vot lait ».

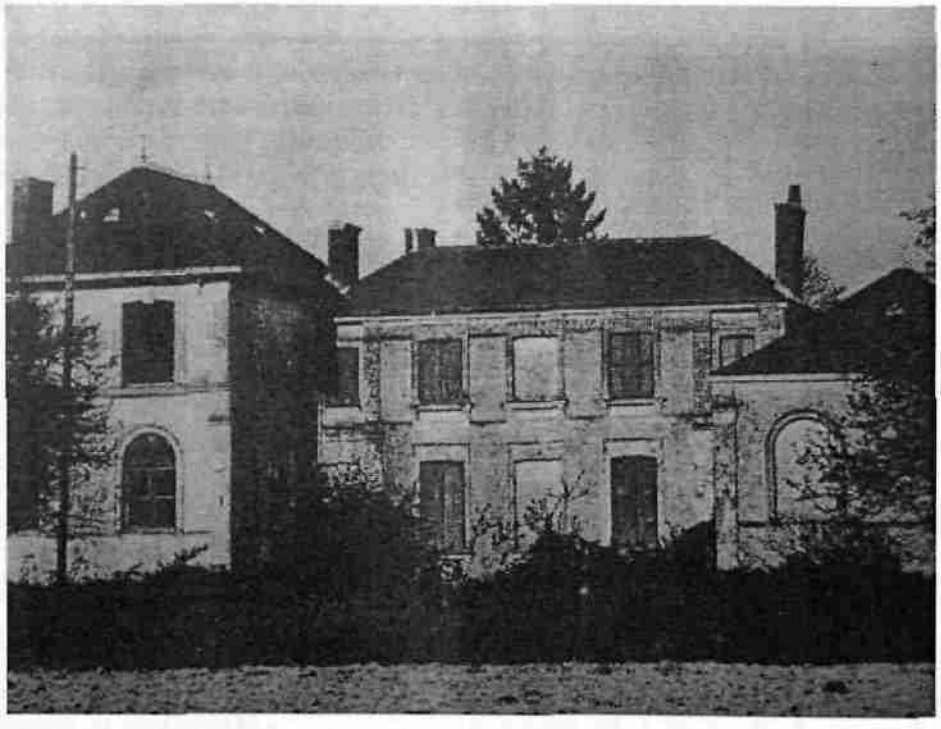
En passant, pour aller à l'étable, j'entends un grognement sourd derrière un petit mur grand comme moi.

Eléonore me soulève sous les bras et m'asseoit sur le mur en me disant :

- « T'as vu tes cousins ? ».

C'était en fait la soue à cochons.

Arrivés à l'étable, Paul, qui était assis sur un petit tabouret à trois pieds se lève, prend son seau, le verse dans un bidon, le pose, retire sa casquette et avec un large sourire me serre la main et me dit : « Bienvenue à Malville, cher Monsieur ».



MALVILLE – la mairie à gauche – l'école publique à droite

Il avait de la classe le père Paul ; c'est vrai que son père, qui s'appelait Paul aussi, avait été maire de Malville... Il en reste toujours quelque chose...

Dans l'étable, il y avait une vingtaine de vaches qu'il fallait traire pour les retourner aux prés. C'était Marie-France, la bonne, qui les reconduisait.

Tout à coup, j'entends une voix plus jeune ?

- « Tiens, voilà Bisnigou ; alors comme ça tu viens à la campagne. Ah, tu vas voir, on va te faire travailler ! Marie t'a dit que tu te levais demain à 6 heures pour ramasser le foin ? »

Il me donne une poignée de main ; c'était Paul le fils, ils l'appelaient Ptit Paul.

Très taquin le cousin, très sympa, et il fut pendant mes années de vacances un peu mon tuteur à Malville. C'est vrai qu'il était instruit ; il suivait ses études, ce qui lui permettait d'ailleurs de ne pas être très exploité à la ferme.

Il se devait de réussir... Dans l'autre culture, celle du « ciboulot », comme disait Hélène, la femme du cousin Léon.

Justement, demain, on allait chez Léon ; c'était la préparation de la kermesse paroissiale et cette année là, était prévu un défilé dans Malville.

Francis prenait la Jeep et devait jouer le rôle de président de la République.

Je ne sais pas comment l'abbé Bourdeau avait fait pour réquisitionner tout le monde. C'est vrai qu'il était tellement aimable, consensuel on dirait aujourd'hui.

Mais pour mettre ensemble les calotins et les laïcards, il en fallait une dose de diplomatie.

Francis était plutôt classé dans la deuxième catégorie, moins par ses convictions propres que par celles de son père François Ravily, mon grand-père, qui s'était battu physiquement en 37 avec le vicaire Poulain.

Le grand-père ne pouvait pas supporter les curés, c'était un radical et un cousin d'Aristide Briand...

Toujours est-il que le défilé du dimanche après la messe fut emmené par la Jeep de Francis et de Léon. Elle était conduite par Pierre Suel, avec une casquette blanche s'il vous plait.

Et j'étais là !

Bien sûr, à droite du chauffeur, tout de blanc vêtu et moi aussi avec une casquette que m'avait achetée Marie, au marché, à Savenay.

Mon tonton Francis faisait alors son numéro : habillé en queue-de-pie, il avait à la main un chapeau-claque et, tout au long du parcours, brocardait les politiques de tous bords à la manière des chansonniers en tapant, en écrasant, en étirant le chapeau.

Les Malvillois étaient à son passage pliés de rire ; ils avaient à la fois, en Francis, un clown et un protecteur omni-président...

Tonton leur rendait tellement de services, sans oublier que c'est lui qui fabriquait leur goutte, leur eau de vie...

L'après-midi, nous devions aller à la kermesse, mais pas très tôt car nous avions déjeuné tard. M^me^ Lambert, l'institutrice, était invitée au dessert avec son mari de mécanicien.

Il adorait dépanner, mettre les mains dans le cambouis. Il était devenu un vrai copain pour mon oncle ; ils racontaient souvent des histoires ensemble et rigolaient facilement.

Mais si je me souviens de ce personnage méridional à l'accent terrible qui ne cessait de m'appeler « mon ppoti », c'est que je lui dois la blessure d'un instant.

En effet, Marie, après le dessert, nous invita, comme elle savait le faire, à visiter son jardin. On peut dire son jardin car Francis n'y mettait pas les pieds prétextant un manque de temps. En vérité, bêcher n'était pas dans sa culture et il offrait à Marie les services du journalier Drouet chaque samedi...

Le jardin qui donnait sur la rue face à l'église était ce qu'on appelle un jardin de curé ; il y avait pêle-mêle des carrés d'échalotes, de haricots, de dahlias, de tomates, de glaïeuls, de rosiers...

Ah ! Les rosiers, c'est ma tante qui m'a appris à les tailler ; elle me disait :

- « Il faut suivre le dicton : taille tôt, taille tard, rien ne vaut la taille de mar (mars) ».

Et chacun d'admirer qui, les fleurs qui, les légumes...

Quand, tout à coup ! Francis lança une tomate abîmée à M. Lambert lequel esquiva pour aussitôt en prendre une plus grosse pour la relancer. Mais là mon tonton s'écarta lâchement et je pris la grosse tomate, molle, un peu pourrie en pleine poitrine...

Je m'effondrai... en sanglots car j'eus mal mais, pire encore, mon beau chandail blanc trempait dans la sauce tomate.

Là, ce furent les hommes qui se firent engueuler ; j'étais hors de cause, j'étais la victime très vite nettoyée puis dorlotée par mes deux " sauveteuses ".

Le lendemain, je fus réveillé par un bruit infernal de tracteur et de charrette à la fois.

Je saute du lit, la fenêtre n'avait pas de volet ; je me penche et vois un vieux gros tracteur tout noir avec, accrochée derrière, sur des roues de fer, une grosse machine en bois peinte en rouge passé et des poulies collée sur les côtés.

Ma tante Marie entre dans la chambre et me dit :

- « C'est les battages aujourd'hui, ils commencent chez Julien Lebreton ; tu iras voir Francis tout à l'heure ».

Je restais quelque peu interloqué en apercevant juché sur le tracteur celui qui hier se montrait en président de la République.

Le battage du blé se faisait dans chaque cour de ferme et ceci tour à tour par ce qu'on appelait : la compagnie (c'est-à-dire les hommes des fermes d'un même village). Cette semaine, c'était dans le bourg qu'on allait battre.

M. Bredeloux, qui était l'entrepreneur de battage, approchait de la retraite ; il avait alors demandé à Francis de lui donner un coup de main pour conduire le tracteur.

Il fallait qu'il soit fatigué le monsieur Bredeloux car, pendant la guerre de 14/18, il avait été pilote d'avions de chasse et c'était d'ailleurs passionnant de l'entendre raconter ses histoires vraies.

On pouvait même l'imaginer car il en avait gardé ses grosses lunettes à élastique sur le front.

Après avoir pris mon petit-déjeuner, je passai par l'écurie, une vieille remise derrière la maison où autrefois il y avait eu des chevaux et au moins l'ânesse de ma mère quand elle était enfant.

Bref, cette écurie contenait du bois de chauffage et quelques orties sur le pas de porte... Je m'y frottais régulièrement ; aïe ça fait mal !

Dans la cour, chez Julien, il y avait une activité inhabituelle ; le tracteur était derrière la batteuse et relié par une grosse courroie qu'on avait vrillée.

De chaque côté, il y avait deux gros paillers de blé de plusieurs mètres de hauteur et, dessus, deux hommes avec des fourches à deux doigts. Sur la batteuse, deux autres hommes qui avec un couteau coupaient le lien des gerbes pour les faire avaler par les " demoiselles " de la batteuse.

C'était miraculeux, ces pièces de bois devaient, dans le ventre de la machine, séparer les grains de l'épi.

Le blé sortait en quantité par des petits tiroirs qu'on obturait ou qu'on ouvrait pour verser directement dans de grands sacs. D'autres hommes portaient ces sacs pleins sur l'épaule et montaient à la " queue leu leu " l'escalier qui rejoint le grenier à grains.

De manière incessante, le manège continuait et quand un pailler était fini, d'autres hommes mais aussi des femmes venaient avec des charrettes tirées par des chevaux, le reconstituer.

Il faisait beau, il faisait si chaud que la boisson était à volonté, du 54/55, petit rosé sec dont les enfants réquisitionnés étaient chargés d'assurer la distribution.

Alors, avec des bouteilles, nous allions tout à tour, de la barrique au pied de la machine ou du pailler et là, l'homme disponible buvait un bon coup, tapait sur le bouchon et lançait la bouteille trois mètres plus haut dans les mains habiles d'un autre paysan.

Les battages, c'était en quelque sorte l'apothéose pour les agriculteurs :

- ils avaient labouré ;
- ils avaient semé ;
- ils avaient vu grandir le blé vert ;
- ils l'avaient regardé dorer ;
- ils avaient sué pour le ramasser ;
- aujourd'hui avec les copains, ils en faisaient du grain ;
- demain... ils allaient en faire du pain...

L'ambiance était chaleureuse et les jeunes gens chahutaient entre eux ; le grand plaisir étant de coucher une jeune fille dans le tas de " gampas ". Les gampas, ce sont en fait les petites capsules de l'épi contenant le blé

et qui sont rejetées violemment par la machine au bout d'un long et gros tuyau.

Dans la cour de la ferme, c'était une véritable fourmilière humaine ; même les beaux-parents vendéens de Julien Lebreton, nouvellement marié, étaient là. Le gars Pontoreau, le petit beau-frère de Julien me présenta son père :

- « Tu vois le monsieur qui a une casquette et un mouchoir à carreaux autour du cou, eh bien c'est mon père ! ».

Moi aussi, j'avais un père et s'agissant des battages, sans doute un champion ?

D'abord jeune, à 11 ans, après trois années à l'école, il est entré en apprentissage chez Bousseau, le Célestin.

Au moment des battages, en juillet-août, il était chargé de préparer la chaudière de la machine à vapeur dès 3 heures le matin pour que la batterie fonctionne à 7 heures.

Au fil des années, il était devenu le spécialiste de la conduite des batteuses sur les villages de Bouée et de Malville. La technicité requise comportait parfois certains risques... Un jour, alors qu'il effectuait une réparation à l'intérieur de la machine, Georges Fourage, le fils de sa patronne, avait remis la machine en marche, et mon père n'avait dû son salut qu'à sa rapidité pour sortir après avoir vu les " demoiselles " remuer.

Quel plaisir et quelle fierté quand Pierre Perraud ou Pierre Guitton me disait autour de la machine : « Tu sais Bisnigou, ton père, c'était un as ».

Autour de la machine, Jean-Paul Merle était là lui aussi, grand, fort, et ressemblant à un homme quand il piquait la fourche dans une gerbe de blé pour la lancer de la charrette au pailler.

Ce jour là, comme souvent, nous étions toute la bande : Jean-Claude David, le fils du marchand de cochons, Yves, et mes cousins de loin Dédé David, Jean-Claude Guitton (le fils de Léon), Paul Guibert. Il nous fallait décider ce que nous ferions le lendemain.

Alors Jean-Paul, regardant dans la direction des grands chênes, près de la ferme du père Loiseau, proposa d'aller dénicher des nids...

XIII

Dénicher les nids, c'était l'épreuve ...

A cette époque, les merles étaient réputés nuisibles et ramener des œufs à la mairie rapportait quelques sous à Jean-Paul.

Ce n'était jamais avant 9 heures 30 - 10 heures, qu'on arrivait à rassembler la bande de copains cousins. On attentait souvent devant la porte de la grand-mère Merle qui avait de jolis géraniums sur sa fenêtre ; elle était assez âgée et Jean-Paul devait exécuter quelques corvées avant de pouvoir partir ; le bois, l'eau au puits commun (il n'y avait pas l'eau courante à Malville), les commissions, etc.

Bien sûr, pour moi, dénicher les nids c'était l'épreuve ; il fallait monter dans les arbres, et c'est vrai qu'en ville ce n'était pas un jeu.

Pour nous montrer, Jean-Paul monta le premier et carrément, rapporta le nid : deux œufs dedans, beaux, vert clair avec des petites taches dessus.

- « T'as vu Bisnigou ? »

Je n'en avais jamais vu ! Et Jean-Paul sortit de son porte-monnaie une épingle, piqua l'œuf des deux bouts et le goba.

J'étais littéralement stupéfait. Aimablement, il nous fît goûter, ni bon, ni mauvais mais quelle expérience.

Ce n'étais pas tout, après avoir marché un petit quart d'heure.

- « Allez, c'est à toi le gars de la ville «, et Jean-Claude David de reprendre :

- « Il est trop petit, il est pas cap », et d'un bond il était déjà à moitié de l'arbre ...

En le regardant faire, je me disais qu'il y avait des branches bien disposées, un peu comme des marches d'escalier et je ne me fis pas prier quand Paul, je crois, me dit : « On y va Bisnigou, monte devant » .

Quel grand souvenir, cet apprentissage de la nature ...

Quand nous ne montions pas aux arbres, il nous arrivait de passer beaucoup de temps à regarder passer ... les voitures sur la route de Vannes. Le jeu consistait, tous couchés dans le fossé mais perpendiculaires à la route, à compter les voitures de chaque marque : Renault, Panhard, Simca, Peugeot,

Citroën ... une sorte de sondage grandeur voiture ...

Moins souvent mais une fois par an, sur cette même route, nous étions aux premières loges pour voir passer le Tour de l'Ouest. La boucle, vous l'aurez compris, était moins grande que celle du Tour de France, mais nos coureurs étaient là : Robic et les frères Bobet : Jean et Louison, surtout Louison vainqueur cette année là du Tour de France !

Qu'ils étaient beaux les coureurs dans la côte du Point du Jour, quelle merveille !

XIV

Comme se parlent la brise et la terre après un violent orage ...

Elle était belle aussi M^me^ Casalta dans sa longue blouse blanche toujours ouverte ; elle ressemblait un peu à M^me^ Justineau.

En ce mois de septembre, elle devint ma maîtresse pour un an.

Je crois qu'elle venait du sud de la France ; elle avait un joli accent avec lequel elle nous expliquait la géographie comme on se promène.

Gentille, elle distribuait facilement des bons points ; avec dix, on avait une petite image et avec cinq petites une grande ; de mémoire, j'ai bien dû avoir deux ou trois grandes images au cours de ma première année de cours élémentaire.

Sévère, quand on n'était pas sage, on devait faire un court séjour sous son bureau ; j'ai dû y aller une fois mais je n'ai pas de souvenir personnel précis.

Pourtant, certains se vantaient d'avoir vu sa culotte. Ah, c'était une école de gars !

Des gars bien sûr, mais pas forcément téméraires ; à cette époque l'instituteur ou l'institutrice exerçait un pouvoir sans faille et peu de parents contestaient leurs agissements.

Pour mon père, c'était déjà « des trop payés, des fainéants, des toujours en vacances » ; il menaça un jour d'aller calotter M^me^ Casalta ... Vous allez savoir pourquoi :

Ce midi là, il faisait beau mais c'était à l'automne, car le soleil venait par la porte-fenêtre s'inviter à notre table.

Commençant la conversation au moment où chacun prend sa serviette, je propose à mon père :

« T'as vu papa, j'ai des timbres à vendre pour les enfants qui ne partent pas en vacances ; t'as vu, ils sont jolis ».

Célestin, d'abord moqueur :

- « Dis don, t'en a bien pour un mois avant de vendre ces dix timbres », et moi de répondre :

- « De toutes façons, j'ai tout mon temps ; il faut seulement que j'apporte les sous vendredi à la maîtresse »

Mon père à ce moment jette son regard noir à Maman et lui dit :

- « C'est du vol, elle n'a qu'à les vendre ses timbres ; ce n'est pas aux gosses à faire ça, pas question de lui donner un sou ! ».

Et ma mère, philosophe, de lui expliquer qu'il fallait bien un peu de générosité pour ces gamins déshérités, et que j'arriverai bien à en vendre chez Jantet, chez Jeanne, chez M^me^ Pinlon, etc.

Mais ce midi là ce n'était pas fini, Célestin, rigolard, montrant ma braguette sur laquelle le soleil venait, dit à ma mère :

- « Regarde Céline, Joël a sa culotte qui brûle... »

Céline, après réflexion... devait convenir que de la vapeur s'échappait de ma braguette !

Alors, avec quelques grimaces, en serrant les lèvres et regardant tour à tour et à la fois mon père et ma mère placés à chaque bout de la table, je dis :

- « Après la récré, j'ai demandé à la maîtresse d'aller au cabinet, et elle a pas

voulu, alors... je crois bien... que j'ai fait un peu pipi dans ma culotte... mais juste un peu ».

Alors j'ai eu très peur. Papa a fait les gros yeux et a dit :

- « Quelle garce steu bonne femme ! ». Elle a de la chance que je finis de travailler plus tard qu'elle ».

Et Maman haussant les épaules :

- « Tu pouvais pas le dire avant ; va changer ton slip, pissou. Bon allez, j'irai lui parler à M^me^ Casalta ».

Céline avait l'art de calmer les histoires et... Célestin à la fois. En fait, elle n'a jamais rien dit à la maîtresse, voulant entretenir de bonnes relations et surtout des conversations.

Il faut dire que Maman respectait plus que d'autres les instituteurs, sans doute parce qu'elle aurait voulu en faire son métier, alors que la mort prématurée de sa mère en avait stoppé l'ambition.

Ce soir là, Céline était venue me chercher à l'école, mais c'était pour aller acheter un pantalon chez Quirion, au carrefour de Pont-Rousseau.

En revenant, nous nous sommes arrêtés chez M^me^ Jantet qui, curieuse mais couturière, laissait toujours sa porte ouverte en travaillant devant sa machine à coudre et, en rigolant copieusement, elle s'excusait en disant :

- « Ben à mon âge, j'ai des bouffées de chaleur ».

Et puis, sans jamais nous faire asseoir, elle faisait la conversation, tout en mettant de temps en temps un fil dans sa bouche pour ensuite enfiler une aiguille.

- « T'as vu, Joël, Bartalii et Coppiii, mes ptits enfants, comme y sont sages ! ».

« Dites don Tasy, dit Maman, je viens de lui acheter une culotte ; regardez don si elle est bien faite ».

Rien mais rien au monde ne pouvait lui faire plus plaisir à M^me^ Jantet, elle qui avant la guerre avait été culottière.

- « Vous savez Céline, ce qui est important quand on fait un pantalon, c'est d'abord de savoir si l'homme porte à droite ou à gauche ».

Et, joignant le geste à la parole, elle me glisse la main entre les jambes...

Vous parlez, moi, forcément gêné, je me recule hors de portée, mais Tasy d'ajouter :

- « De toute façon à son âge ça n'a pas d'importance ».

C'était charmant !

Dans la conversation M^me^ Jantet, baissant le ton :

- « Vous savez pas, Céline, chez vos propriétaires, y a du nouveau ».

- « Une troisième naissance ». que dit naïvement Maman

- « Mais, vous n'y êtes pas du tout, Le Robert, eh bien, c'est qu'il est parti ! ».

- « C'est-y pas malheureux ! », sa petite femme est si mignonne », répond ma mère.

Dans ces cas là, l'effet de surprise et la question de la fidélité faisaient sur les joues de Céline de grosses taches rouges.

Avalant sa salive, Maman dit :

- « Et puis, ils avaient un tel bonheur, de l'argent, une situation, de beaux enfants, c'est vraiment du gâchis ! ».

Alors, encore plus bas, Tasie :

- « Mais les parents sont plus fins ; la belle fille restera tout le temps qu'elle voudra ; ils ne la mettent pas à la porte », et ma mère de rétorquer :

- « Ben y manquerait pu'qu' çà ! »

Cette histoire à notre porte avait un peu bouleversé Maman, ses principes, ses valeurs... Son admiration inconditionnelle pour nos châtelains venait d'en prendre un sacré coup...

Quelques jours plus tard, mon père était, le midi, en retard. On l'attendait car on ne mangeait jamais sans lui, et ma mère de l'accueillir d'une manière assez brutale, tout en faisant chauffer sa poêle.

- « Alors, t'étais encore au bistrot, au Bon Accueil comme d'habitude, avec tes poules, avec la Marcelline ».

- « Ca va pas, t'es folle ou quoi ? J'étais avec Montfort pour finir son camion », répondit Célestin.

Je sentais, aux yeux noirs de mon père, qu'il n'avait pas du tout apprécié l'entrée en matière.

A table, plus un mot pendant le repas, et, au moment du café, voilà Céline qui se met à lui raconter l'histoire du voisin qui venait de quitter le domicile conjugal, et de dire en conclusion à Papa :

- « Si ça se trouve, toi aussi t'as une maîtresse ? ».

C'est alors que mon père se lève d'un bond, prend son paletot qui était sur le lit d'Alain dans la cuisine et lui répond en gueulant fort :

- « Répète un peu ? ».

Et Maman, un peu d'un air malin mais un peu suspicieuse tout de même, lui dit :

- « Oh, pendant la guerre, avec ton Edith, j'suis pas allée voir ce que tu faisais ».

C'en était trop, Célestin prend son assiette, la lève, puis d'un coup brusque, la jette par terre, en plein milieu du grand losange en carrelage de la cuisine, dans un bruit bien sûr de vaisselle cassée.

Je suis là, près de lui, à sa droite devant le buffet ; il passe devant Maman, avec un sale regard, ne dit au revoir à personne, sort, claque très fort la porte et part travailler accompagné par un :

- « Célestin, Célestin ! » dit Maman.

J'étais à la fois, surpris et inquiet. Papa allait-il revenir ce soir ?

En tout cas l'assiette, elle, on ne pouvait pas la raccommoder ; quant à ma mère, elle était assise la tête dans les mains et sanglotait. Alors j'ai pris le ramasse-bourrier et j'ai commencé à recueillir les morceaux un à un : il y en avait pas mille malgré ce qu'on dit toujours...

Maman m'arrêta d'un bond :

- « T'as pas vu l'heure ; il est moins dix, pars vite à l'école ».

Je ne vous dis pas l'après-midi que j'ai passé à l'école. Mais dans la vie, il faut toujours espérer, vous allez voir.

Je ne sais pas ce que je devais faire après l'école ce soir là. Etait-ce l'étude, le catéchisme ou la musique ?

Toujours est-il que je montais péniblement la rue Joseph Turbel avec mon cartable plein quand je vis tout à coup, après le virage de chez Jeanne Macé, appuyé au mur blanc de la maison, mais oui, le vélo de mon père...

Etait-il 6 heures et demi du soir ? Papa avait au moins une heure d'avance !

J'avais agrandi mes yeux et mon pas, aussi.

Alors... quand j'ouvris la porte, ce fut fabuleux. Je vis sur la table : du papier journal, dessus un cageot, dedans des légumes, à ma place Célestin, assis et qui épluchait les poireaux avec Céline pour nous faire la soupe du soir !

Papa et Maman discutaient tranquillement tous les deux, vous savez, comme se parlent la brise et la terre après un violent orage.

J'avais certainement les yeux tout écarquillés de bonheur, quand je les ai embrassés.

A les voir, il est sûr qu'ils s'étaient embrassés aussi...

Qu'en est-il resté ? Et bien, la famille n'a toujours pas su pourquoi la vitre de l'imposte au dessus de la porte d'entrée était fêlée et pourtant cela datait de ce jour là !

XV

A la Toussaint les vivants se devaient d'être là, debout au pied des tombes !

Si les battages marquaient le temps à Malville, après les courses de vélo, on peut dire que la Toussaint était aussi un évènement.

A cette époque, on ne rigolait pas avec les morts, aujourd'hui non plus vous me direz. Ce que je veux dire, c'est ce que chacun devait se sentir concerné par les morts de la famille ... et même si on ne les avait pas connus. Alors si je fais l'inventaire, à 7 ans, j'avais déjà deux grands-pères, une grand-mère, le tonton Henri, et le cousin Louis au cimetière de Malville !

De bonne heure le matin, nous étions dans le car Drouin et, comme d'habitude, nous avions quelques provisions, même si le gîte et le couvert nous étaient, à l'arrivée, garantis et offerts.

L'installation dans le car se faisait simplement, Maman et Nicole ayant leur lecture. Mais ce jour là, elles n'avaient pas encore lu une ligne que la dame, devant nous, poussa un cri comme si on avait tenté de l'assassiner.

En fait, la valise de bois que mon père avait mise dans le filet, venait de tomber sur la tête de notre compagne de route.

Mais alors, nous n'avons jamais su si c'était un excès de timidité ou simplement que notre père était gonflé, toujours est-il qu'il s'est levé, a pris la valise, l'a remise dans le filet ... et s'est rassis sans, à aucun moment, s'excuser ou prendre des nouvelles de la dame ...

Nous n'avons jamais eu aussi honte de notre vie.

Dans le car, avec Alain, on s'amusait comme on pouvait, alors sa blague favorite était de me dire :

- « T'as vu. C'est défendu de cracher sur le chauffeur ».

- « T'es fou. C'est pas marqué ça » que je rétorquais.

Après m'être approché des consignes écrites en rouge et placées devant le conducteur (j'étais un peu bigleux), je luis dis :

- « Non, c'est interdit de parler au chauffeur et de cracher par terre ».

- « Joël, tu vas encore être malade ; on en a encore pour une heure ; prends don un bonbon », dit Maman en tournant la tête par-dessus le siège avec ses lunettes sur le front. Pas difficile, au fond du filet, il y avait le sac plein de berlingots de toutes les couleurs.

J'avais comme on dit, mal au cœur ; la menthe ne pouvait que me soulager mais je me suis, sans doute, trop précipité et aussitôt dans ma bouche, j'ai avalé le berlingot ... Alors panique dans le car !

J'étais blanc, je ne parlais plus, je ne respirais plus, mais j'entendais les commentaires :

Maman - « Il va s'étouffer ».

Alain - « Il faut le mettre debout ».

Nicole - « Il va mourir ».

Mon père - « Mais non, il va fondre ».

Regards ahuris des femmes et d'Alain.

- « Pas Joël, mais c'est le bonbon qui va fondre », continua Papa.

Encore une fois, Célestin avait raison ; je m'en suis tiré, mais qu'est-ce que j'en ai bavé ... et ce n'est pas une image.

Arrivés à la Croix-Blanche, la descente des deux kilomètres à pied se fit d'une traite ; mon père n'était pas bavard, et sa femme était juste autorisée au petit bonjour. Bonjour, oui, mais sans ses conférences habituelles et puis nous allions tous les revoir l'après-midi.

Les vêpres étaient à quatorze heures, et le bourg recevait sur la place de l'Eglise, non seulement les 900 habitants de Malville mais aussi leurs familles.

Alors il fallait s'enfourner dans l'église et c'était un peu plus compliqué pour nous car la tradition voulait que, propriétaire d'un café, nous emmenions nos chaises avec nous (il risquait de ne pas y en avoir pour tout le monde).

L'église archi-pleine, le curé pouvait commencer avec le son de l'harmonium et du grincement des portes qui n'arrêtaient pas de s'ouvrir et de se fermer (même ce jour là certains arrivaient en retard).

Un spectacle ? Oui, les curés et les choristes en noir, blanc et violet, les cantiques et les prières en latin ; l'encens partout, des femmes qui pleuraient avec leur fichu sur la tête, Alain qui paraissait heureux, (il avait fait toute une carrière de choriste à Malville).

Les femmes de la famille, dont Nicole qui chantait parfois un peu faux, mon père qui regardait comment était fait le plafond, (il aurait préféré un après-midi de belote).

Tonton Marcel David parlait tout bas à ma mère qui rigolait silencieusement de ses farces. Enfin toute une ambiance que personne n'aurait voulu louper.

Après deux bonnes heures où je pus exercer mes talents de curieux en toute quiétude, les grandes portes de l'église s'ouvrirent avec un grand fracas et le curé prit la tête d'une grande procession avec, devant lui, les marguilliers portant croix et oriflammes.

La marée humaine se déplaça entraînée par des chants et prières dont je dois dire que je n'y comprenais pas grand-chose.

C'était aussi sans doute le cas de certains hommes qui avaient fait le choix de rester dans les cafés pendant les vêpres et qui rejoignaient discrètement les rangs au passage du cortège ; à la Toussaint, dans le cimetière, tous les vivants se devaient d'être là debout au pied des tombes !

Après les prières, après les recueillements, le cimetière se transformait en véritable forum où se retrouvaient les familles, bien sûr, mais aussi les copains, les amis (es), les gens qu'on n'avait pas revus depuis des années.

Alors l'occasion était trop belle de prendre des nouvelles. Vous pensez que Céline, ma mère, que Lucie, ma tante, que mes deux oncles Marcel et Francis s'en donnaient à cœur joie ; ils rayonnaient, ils s'embrassaient, ils parlaient, dans une bonne humeur dont, j'avoue, je me régalais.

Mon père, lui, s'emmerdait un peu. Oui les copains de battage, oui la famille, oui ses

anciennes amantes, mais en fait, il aurait été mieux dans son jardin.

Seul, il ne s'ennuyait jamais le Célestin, mais dans la foule si !

Laissant là les morts (mes deux grands-pères : le François Ravily et le Pierre Tessier, les grands-mères, la Mélanie Thébaud, oui, mais pas la Marcelline Guitton morte sans doute de la maladie d'Alzheimer et pour qui Saint-Jacques fut la dernière demeure).

Le plus dur était de rassembler les vivants de la famille avant que le soir ne tombe ...

Mais les hommes s'étaient promis de boire un verre. Avait-on eu chaud ? Qu'importe ! Les retrouvailles devaient s'arroser. Marie ma tante me prit par le bras et me dit :

- « Hé Mathurin ! Tu viens avec nous, il y a les chopines à remplir ».

Et ainsi les femmes et moi-même, vite sommes retournés à la maison pour rouvrir le café ; les clients déjà attendaient à la porte ...

C'est dans le cimetière sans doute ou chez Marie Monfort qu'un autre rendez-vous fut pris pour la semaine d'après à Pont-Rousseau.

Le samedi soir, on frappe à la porte, deux gendarmes tout de bleu habillés avec des casquettes, des pistolets à la ceinture.

- « Bonsoir Céline ! », que dit Pierre qui l'embrasse.

- « Bonsoir Célestin ! On fait deux mille et on s'en va », ajoute le collègue de Pierre Gascoin.

Maman sort le tapis, les cartes, les gâteaux, "petits-beurres" et galettes Saint-Michel. Papa sort la bouteille, le tire-bouchon, brasse les cartes et dit

- « Coupe ! ».

En fait ces "hirondelles" là, avaient mis l'antivol à leurs vélos et passaient la soirée à faire une belote plutôt que la ronde prévue ... C'était ça la France !

Enfin c'était plutôt sympa, avec des :

- « Tu te souviens Céline ? »...

- « Qu'est ce qu'on a pu rire », répondait ma mère, et immanquablement mon père leur disait :

- « On joue pas à la parlante ».

Le jeu, c'était du sérieux !

Chez nous, comme disait mon père, c'était la maison du Bon Dieu et le samedi soir en hiver, en dehors des gendarmes, on avait parfois la visite de Gilbert Fourage, un bureaucrate (comme disait Papa) du service des eaux ...

Alors un vrai régal ce Gilbert avec ses petites moustaches et sa voix d'acteur. Gilbert était vieux gars, comme on disait à cette époque là, mais tellement bien qu'il y avait unanimité dans la famille : on l'adorait.

Cette année là, il était venu juste avant Noël pour m'apporter mon cadeau, mais ce soir là et même si on avait sorti le vin, les gâteaux, le café, la goutte, tout, quoi ! Et bien, c'était la première fois que je voyais mon père en colère après Gilbert, son Gilbert.

- « Ah ! Bondieu, jte comprends pas, un pistolet, ya pas assez de guerre ; tu veux qui fasse comme toi, qui perde un œil ? »

Il faut vous dire que mon père avait une répulsion des armes ; il estimait qu'on aurait dû arrêter d'en fabriquer, alors en jouet c'était pour lui un sacrilège. De plus, avant la guerre, Gilbert, jeune, en jouant dans la paille, avait été blessé par une fourche et son œil depuis restait caché par des lunettes aux verres fumés. Célestin, qui avait travaillé les étés chez le père de Gilbert, Georges, (il y conduisait les moissonneuses-batteuses) aurait promis sur son lit de mort de s'occuper de l'éducation de son fils.

En quelque sorte, Gilbert était notre grand demi-frère ; je l'aurai bien vu marié avec Nicole, mais c'était impossible me disait-on.

Enfin, l'ambiance était nulle ! N'était-ce pas, après tout, mon cadeau ? Alors délicatement, comme je savais faire, j'enlevai le papier ; une à une je retirai les flèches de leur élastique et je mis l'une d'elle dans le canon du pistolet.

Pendant ce temps là, Maman avait détourné la conversation en parlant politique. Elle voyait Guy Mollet président de la République et faisait le concours du journal la Résistance de l'Ouest. Gilbert ne disait pas vraiment qui il souhaitait voir gagner, mais tous savaient qu'il était plutôt gaulliste ...

Soudain, j'appuyais sur la gâchette, je tirais et pan !

Dans la porte de la cuisine, la flèche resta collée par la ventouse en caoutchouc rouge et Gilbert de s'esclaffer comme il savait le faire, tel un acteur de cinéma, en s'écriant :

- « Ah Tintin, t'as quand même pas peur de ce pistolet là » et Papa de répondre

- « Pauv'idiot », en lui mettant une petite claque sur la tête ...

Et c'est ainsi que tour à tour ce soir là, nous avons tiré à l'arme légère, la porte de la cuisine nous servant de cible ...

XVI

Des crottes pour un président de la République

Le 23 décembre 1953 René Coty venait de se faire élire président de la République. Céline, fière, était allée dans le courant du mois de janvier chercher, allée Duguay-Trouin, au siège du journal La Résistance de l'Ouest, sa boite de crottes de chocolat qu'elle avait gagnée au concours... (elle avait pronostiqué Guy Mollet).

Je ne vous dis pas la rigolade à la maison :

- « Ben ton Coty, y nous rapporte pas grand-chose, des crottes pour un président de la République ; c'était ben la peine de faire tant de potin ! » dira mon père.

Mais comme on dit aujourd'hui, Céline n'avait pas les mêmes valeurs. Alors elle se contenterait de renvoyer un mépris aimable ; elle était presque intellectuelle, tellement gentille... et surtout simple.

Cette année là, le jeudi après-midi, elle avait pris l'habitude, à partir des beaux jours du printemps, de nous conduire « en meute », comme disait Papa, dans les prés sur les bords de la Sèvre qui se trouvaient, quoi, à 500 mètres de la rue Joseph Turbel.

La meute : au minimum les trois gars Brossaud, Michel, Claude « le plus beau » disait Nicole, Daniel, leur mère Suzanne, sa sœur M^{me} Boissinot et ses filles Arlette et Jacqueline que j'aimais bien, Maman, Nicole, Alain et moi.

1955- Les amies d'enfance : Nicole Tessier, Maryvonne Moulal, Jeannine Lamy Rue Joseph Turbel

Parfois d'autres voisins nous accompagnaient mais nous étions le noyau dur de la troupe.

Couvertures, ballons, boissons, pain, chocolat, pliant pour M^{me} Brossaud, tricots, revues : on en avait, tous, plein les mains.

Jouer, toujours jouer, c'est inimaginable ce qu'on a pu jouer les jeudis sur les bords de la Sèvre, Jouer à perdre haleine et toujours dans la bonne humeur.

Très souvent, je me souviens, Pirate, le chien berger allemand de Daniel s'ingéniait à se jeter dans la rivière pour ensuite venir se secouer près de nous.

Et dans les plus beaux jours, les grands allaient aussi se baigner avec Pirate le chien.

Monter sur Pyrame, le bateau des Brossaud, les petits (Pinoune et moi) n'avions pas ce privilège ; d'ailleurs, je crois bien que j'aurais eu la trouille...

Il faut dire que les grands (Michel et Claude), en venant avec nous, préparaient la fête de la Sèvre où s'organisaient des joutes sur bateaux. C'était un peu comme deux " galères " avec une vingtaine de rameurs chacune.

Deux gars armés d'une lance devaient chercher à se faire tomber dans l'eau au moment où les bateaux se croisaient. Et je crois même que le spectacle se faisait en nocturne... peut être bien à la Saint-Jean.

Nous arrivions aux vacances de l'été 54. Après une année scolaire réussie chez M^me^ Casalta, j'allais bénéficier d'un mois de colonie à la Pinelais, puis d'un mois à Malville.

Mes premières vacances en colonie se passèrent sous la tutelle de ma sœur Nicole qui était à la fois monitrice et cuisinière.

Août 1954 – Nicole Tessier aide-monitrice à la colonie de vacances de la Pinelais - à droite – sur la plage avec Arlette Boissinot, Michel Brossaud de la rue Joseph Turbel et Danièle Cosnot monitrice de la rue J.B. Vigier

Le directeur de la colonie, M. Le Meut, était aussi le directeur de l'école laïque de Rezé, et je crois que le château appartenait à la ville de Rezé.

On couchait dans les chambres... d'un château. J'avoue que pour moi... fils de prolétaire, c'était la première fois !

En gros, les vacances en colonie se passaient bien, des jeux, des jeux, encore des jeux ; des fois d'ailleurs, je serais bien resté tranquille assis sur les marches du château à regarder passer les papillons... On mangeait bien ; forcément c'était Nicole qui faisait la cuisine ; cela me positionnait par rapport à mes petits copains. Hé, il ne faut rien négliger dans la vie ! Il y avait aussi des soirées organisées où on faisait la fête (surtout les moniteurs) et on se couchait plus tard.

Tenez : deux mots de l'une de ces soirées, que je n'avais pas aimée du tout. Le sous-directeur de la colonie et les moniteurs étaient déguisés en curés, choristes et sacristains avec un seau d'eau et un balai de chiotte pour bénir tout le monde. A cette époque là, tout en étant scolarisé à l'école laïque, j'allais au catéchisme et j'avais du mal à apprécier cette mascarade...

1954 – Joël Tessier à la colonie de vacances de la Pinelais

XVII

Francis mettait les billets non pliés dans son gros portefeuille en cuir marron. On était riche !

A Malville, j'allais à la messe tous les dimanches ; mes copains étaient choristes, Jean-Claude, en mauve, était le chef. Dédé, avait comme les cousins Guitton une robe rouge. Il me semble que Jean-Paul Merle a été chef aussi. Qu'importe, ils étaient sur la scène et moi au spectacle.

Il faut dire que le fou-rire accompagnait leur piété ; c'était le temps où le curé faisait le sermon dans la belle chaire en bois ciré. A la sortie, je les rejoignais pour tirer les cloches et boire un petit coup de blanc dans le reste des burettes.

Sur la place, tous les pèlerins attendaient, avant de partir, pour écouter le garde-champêtre, Pierre Guitton, le cousin préféré de Céline. Il montait sur une petite estrade en béton et il annonçait les nouvelles de la commune ; c'était en quelque sorte un bulletin municipal parlé.

Aussitôt qu'il avait fini, les femmes s'éparpillaient pour faire leurs courses dans

le bourg et les hommes ... pour se mettre à l'abri... allaient les attendre au café...

Et, moi, et bien je devais rentrer aussitôt pour remplir les chopines. Le dimanche, c'était le gros plant qui marchait le mieux et même si ça sentait un peu quand on s'en mettait sur les doigts, c'était quand-même moins sale que le gros rouge.

C'était bien, je buvais ma limonade et les serveuses, belles filles, très gentilles, m'embrassaient toujours en arrivant ; c'était sans doute Yvette Potrel ou Paulette Loiseau ou plutôt Henriette Lebreton qui avait des taches de rousseur et la peau très blanche.

Après avoir travaillé au café " chez Francis ", la fille Potrel avait trouvé un emploi dans un grand restaurant-bar à Pornichet ; comme quoi les acquis professionnels, ça existait déjà.

C'était fou la vie le dimanche ; avec Francis et sa Jeep nous partions en fin de matinée faire les courses à Savenay.

D'abord, les courses chez le charcutier où je pouvais choisir le plat préparé du dimanche : champignons à la grecque, cornets de jambon, coquille Saint-Jacques, etc.

Ensuite, c'était les affaires de Francis ; on allait chez Odette, le plus beau bistrot d'époque, où ma tante Jeannette, la sœur de Céline, servait.

Bien sûr avec son large sourire, son chignon serré, son tablier blanc, elle m'embrassait en me demandant des nouvelles de Tintin, d'Alain son filleul, enfin de Nicole et de Maman.

On changeait plusieurs fois de tables car c'était :

- « Bonjour Jules ! Dis don, j'commence la goutte à Lavau à partir de lundi en huit ; tu fras combien de chauffes[1] ? »

- « Salut Francis ! C'est pas le tout, ta goutte, mais mes barriques è front pas les vendanges. Vinra tu stané ? »

Et puis...

- « Après la miou[2], je commence à rabattre », que répond Tonton.

Et le Tonton notait tous ses rendez-vous, et aussi toutes les factures réglées par les uns ou par les autres dans le café, en liquide. Francis mettait les billets non pliés dans son gros portefeuille en cuir marron. On était riches !

Oui, c'était un dimanche aussi, après être revenus de Savenay, nous avions déjeuné, très bien comme d'habitude, avec soit une glace aux pêches, soit des îles flottantes (ma tante Marie Ravily de Malville excellait dans les desserts). Henriette, ayant fini de déjeuner, s'apprêtait à partir, quand on entendit frapper à la porte de devant.

- « Marie va don voir », que dit Francis qui fumait un cigare avant de piquer son habituel roupillon au bout de la table.

- « C'est le journalier de Campbon qui vient demander si ya du travail pour lui. Mon avis c'est qui cherche à manger et à se coucher ».

- « J'ai pas besoin de lui cette semaine mais il est venu à pied ; t'as qu'à lui faire un casse-croûte, ça lui fera toujours ça ».

Alors je me rappelle, c'était plutôt curieux. Francis a sorti un beau verre à pied du service, lui a versé un bon vin rouge (c'était toujours de bonnes bouteilles de Cramoisay ou de Rubis) et a questionné ce pauvre chemineau sur sa pauvre vie pendant que ma tante, à peine aimable, construisait le casse-croûte (un quart de pain de 2 livres, deux tranches de pâté à l'ail, nos cornichons... ouf il m'en reste).

- « Au revoir le monde ! » que dit le gars en levant le bras tout en partant, et puis Marie a fait la vaisselle, moi j'ai balayé sans faire de bruit car Tonton, déjà, s'était endormi !

XVIII

Louis Fortun, son cheval et son tombereau nous attendaient à l'alambic ...

Ce lundi-là, il partait plus tard que le tonton, pour sa goutte qu'il faisait à la Colle en cette période de l'année.

[1] Une chauffe, c'était la quantité maximum qu'on pouvait mettre dans l'alambic pour brûler en une fois, c'était grosso modo une barrique soit 220 litres de lie ou de vieux vin pour en tirer une vingtaine de litres d'eau de vie.

[2] C'était en effet à partir du 15 août qu'il se mettait pendant un mois à visiter les villages pour réparer les barriques.

C'était prévu que je l'accompagne, aussi venait-il me réveiller, en frappant d'abord un bon coup dans le carreau de la porte de ma chambre puis en venant m'embrasser copieusement avec sa barbe pas rasée.

Après avoir pris notre petit déjeuner, nous sommes partis tous les deux avec le vélo de Marie. Elle venait de le faire repeindre en orange chez Bredeloux.

J'avais un peu honte de cette couleur et puis sur le porte-bagages, j'avais l'air d'un gamin. Après avoir fait, bonjour bonjour et salut salut à un tas de gens sans s'arrêter, nous arrivâmes à la Colle.

La Colle, c'était le nom du lieu-dit où se trouvait un café-bureau de tabac " chez Angèle ", dont le fils (représentant de commerce bien en chair) était du genre à se prendre pour quelqu'un. Sa sœur, vieille fille, était du genre lent, un peu « gnangnan » comme disait mon père, mais elle aidait sa mère au café, c'était pas si mal.

En face, à l'angle de la patte d'oie, il y avait (il y a toujours) le calvaire.

MALVILLE- Lieu dit "La Colle"
où Francis fabriquait l'eau de vie avec son alambic

Dans l'autre rue, il y avait la cure avec le curé Bourdeau adulé par les paroissiens et copain de Céline (ils parlaient ensemble du monde et de la politique).

- « De toutes les façons, comme disait Célestin, ton curé y vit à la Colle avec sa bonne »...

On prenait le journal (Ouest-France) chez Angèle.

Oh ! Que c'était propre et bien rangé. Il y avait un gros téléphone noir qui sonnait presque aussi fort que la sonnerie du passage à niveau au passage du train.

Toujours est-il que Louis Fortun, son cheval et son tombereau nous attendaient à l'alambic :

- « Salut Francis ! Alors t'as un apprenti. C'est y le fils à Céline ? »

- « Tu vois bien », que lui répond Tonton.

Même si Francis parlait beaucoup, il fallait le voir ; ça dépotait quand il travaillait. Il était marrant, il parlait de tout, aussi bien de la patente qui était trop chère, que du président du Conseil qui ne lui plaisait pas, que de la vache à Pierre Perraud qui était morte.

D'abord, il branche les gros tuyaux, un dans la cuve sous le poulain (c'est une sorte d'échelle pour faire rouler les barriques), l'autre dans le chauffe-vin de l'alambic, et il commence à rouler la barrique sur le poulain, (il a une telle force quand il porte son grand tablier de cuir) ; il enlève la bonde avec un marteau tout en fer et le vin vieux qui pue coule à flot dans la cuve.

A 10 heures du matin, ça vous remue... Enfin, il commence à pomper en me faisant signe avec son autre bras, il faut allumer le feu sous le chauffe-vin de l'alambic. Petit bois, moyen bois, gros bois, papier, allumette, une seule et c'est parti.

De la même manière et à suivre, il change les tuyaux de place, un dans la mare qui se trouve à proximité.

Il n'y a pas à cette époque d'alambic sans mare, car la vapeur du vin doit être refroidie par de l'eau quand elle circule dans les serpentins pour donner de l'eau de vie. Il me dit :

- «Tiens, Bisnigou, fais-toi les muscles ».

C'était un peu dur mais ça me plaisait beaucoup, je travaillais, j'étais donc plutôt un grand.

Pendant ce temps, il sort de son porte-monnaie une clé de cadenas. Il ouvre la grande caisse en bois noir de l'alambic ; dedans : un véritable trésor, pas rangé, sale, avec des verres à pied en gros verre et son col de cygne en cuivre, beau, propre comme un sous neuf. Ce petit tuyau recourbé se termine par un bec et, branché sur le côté gauche de l'alambic, permet de verser, dans une petite cuve en bois bien nettoyée, la goutte ! Quel plaisir de voir couler le filet d'eau de vie dans la cuve lorsque le feu fait son œuvre.

Francis s'était installé, dans chaque commune où il faisait la goutte, une cabane en bois avec une chaise de jardin et une table ronde. C'est de là, à travers une vitre en faisant aussi des mots croisés, qu'il voyait couler son nectar, et... ses revenus.

Le gros Louis fait basculer le tombereau et décharge d'un coup le bois qu'il a apporté pour la chauffe et dit :

- « Francis, on prend un verre chez Angèle ».

Tonton me lance :

- « Allez, tu t'assois à ma place, tu surveilles, t'as le journal, t'as qu'à regarder Lariflette ».

A certains moments de ma vie, je fus donc bouilleur de cru intérimaire

XIX

A cette époque les enfants étaient admis à regarder travailler les artisans. Ferrer un cheval était un spectacle !

C'est sans doute au 15 août de la même année, Maman aimait venir à Malville pour la fête de Marie, la Vierge, mais ce qui m'avait marqué ce n'est pas la messe ou les vêpres mais l'engueulade entre Maman et Tonton, entre Céline et Francis, entre le frère et la sœur quoi...

C'était après le repas ; mon père était resté à Pont-Rousseau. Je ne sais plus si Nicole était avec nous ; toujours est-il que la conversation a commencé sur le matériel nécessaire au travail de tonnelier distillateur[3].

- « Tu ne vas pas te plaindre, dit Céline, t'as tout eu quand je suis partie ; j'voudrais pas dire, mais si c'était à refaire, les partages ne se passeraient pas comme cela ».

Alors là, ce fut la furie de mon oncle :

- « Forcément, t'aurais un peu plus de sous si tu n'avais pas tes amendes à payer... ».

Maman était en larmes :

- « T'es rosse. Tu sais bien qui m'a dénoncé aux indirectes pour trois bouteilles d'eau-de-vie que j'avais dans l'armoire de la grande chambre... ».

Je ne les avais jamais vus se disputer ainsi. J'ai eu l'impression là qu'ils aimaient cela et que, dans leur jeunesse, les querelles devaient faire partie de leurs occupations favorites.

Mais ce jour là, ma mère mit Francis K.O. quand elle lui a dit : « Parles pas du père ! Si tu lui avais pas dit ce que tu lui as dit, il serait avec nous aujourd'hui... ».

[3] La profession familiale du grand-père Ravily d'abord, de Céline ensuite pendant la guerre, et puis de Francis après 1945

Je n'ai pas compris ce jour là, mais je sus plus tard que François Ravily avait, après une violente dispute avec son fils Francis, arrêté sa vie à l'aide de sa carabine (il était chasseur), le jour des courses de Malville.

Chasseur Grand-Père, Oui mais digne !

Il portait ce jour là comme toujours un costume de velours et marchait seulement sur le chemin... étant rassuré qu'il n'avait pu se salir !

Si le père Marcel David n'était pas l'ami de Céline, je dois dire que mes relations étaient très bonnes avec Jean-Claude, l'un de ses héritiers. Ils étaient marchands de cochons, charcutiers et cafetier.

Dans le bourg de Malville, c'était comme au Monopoly ; dans chaque rue, sur chaque place, les David étaient propriétaires.

Il y avait Michel qui semblait venir tout droit du Far West, Lucien le plus gentil mais qui louchait un peu et qui penchait la tête, et puis Emile Bélin l'ouvrier.

J'allais jouer... et travailler régulièrement chez eux : au café sur la place de l'Eglise et à la charcuterie aussi, à l'abattoir entre chez Paul Guibert et l'étable de Louis Fortun, à l'écurie à cochons derrière le puits du bourg.

Quel environnement... quels lieux divers et variés... quelles odeurs... quel régal !

Souvent on travaillait le matin. Ce jour-là, Michel et Emile partait vendre les cochons à Mûr-de-Bretagne. Il fallait pousser, guider les cochons, petits et grands, à monter dans le grand camion rouge avec plein de cases dedans.

Pour les plus gros, Michel avait dans sa main un truc électrique qui les faisait avancer plus vite. Bien sûr, j'eus droit, sous les rires de tout le monde, à la petite décharge électrique. Ça vous réveille un peu ; très rapidement vous essuyez une larme, mais puisque c'est marrant !

Aussitôt après leur départ, c'était Lucien le patron ; il fallait nettoyer les soues à cochons.[4]

Alors, avec les copains Dédé David, Michel Balu, Jean-Paul Merle, on tirait le fumier, on lavait au jet d'eau, on descendait la paille du grenier où on était monté par l'unique échelle.

Là haut, on commençait toujours par jouer, on sautait d'un monticule de bottes de paille à l'autre et c'est Lucien qui me faisait descendre en me disant souvent :

- « Tiens Bisnigou, si tu savais les conneries qu'on a pu faire là haut avec ton frère ».

Le travail était fait et à l'heure de manger : c'était chacun chez soi avec toujours le rendez-vous fixé pour la prochaine balade, le prochain travail, le prochain jeu.

Nous avions ce jour là décidé de faire un tour en bateau ... Le rendez-vous était chez Dédé David.

On entendait d'abord, venant du couloir :

- « Bordel de merde, charretée de nom de dieu, godasses à la con... »

Puis Marie Guitton, avec son beau chignon gris, ses lunettes et ses yeux bleus, prouvant qu'elle était bien la cousine de Céline :

- « Mon petit Dédé, si ton pauvre père t'entendait... Ya que toi pour parler comme ça. Pas vrai Joël ? ».

Mais plus elle lui disait, plus il en rajoutait ; il était sans doute persuadé qu'il fallait qu'il jure, lui qui n'avait plus de père. Paul est arrivé puis Jean-Claude et Jean-Paul, Yves aussi je crois...

Alors nous sommes partis en vélo, et moi sur le cadre de Jean-Paul. Vous savez Malville est très vallonné. Il nous fallait faire 5 ou 6 kilomètres le long du ruisseau de la vallée Mabille, direction " Piou ", petit village vers Fay-de-Bretagne.

Là, surplombant un grand lac, nous sommes arrivés au Cul du Chien. Je ne nous dirais pas pourquoi ce nom ; est-ce la forme du lac ?

Il n'y avait sur le bord du lac qu'une maison avec des beaux volets en bois rouge et du lierre sur les murs. Sous la grange, une barque en bois noir ; on appelait cela une plate. Jean-Claude nous expliqua que nous nous trouvions chez le docteur Colette de Nantes qui chassait avec son frère et qui n'était là que le samedi et le dimanche.

Les grands sortirent le bateau et nous cherchâmes les rames, mais pas fou le docteur, il les avait cachées.

[4] Petites cases séparées par des murets en ciment et fermés par une porte avec un gros verrou.

Dédé, toujours le plus futé, découvrit deux grandes perches sous une bâche et c'est ainsi que nous partîmes six enfants pour le bout du lac, face au soleil.

Nous avancions par saccade grâce à Paul et Jean-Paul qui poussaient avec les perches sur le fond du lac.

A vue de nez, il y avait bien 2 mètres d'eau sous la plate et, sauf nos deux perchistes, personne ne savait nager. J'avais la trouille, mais juste un peu... pas plus que mes copains.

Et si nous ne sommes pas allés jusqu'au bout, près du petit barrage-écluse c'est que le courant devenait tumultueux.

Après un virage négocié de façon presque artistique, nous sommes revenus tous les six, doucement, tranquillement, mais tellement silencieux qu'il nous restera surtout le bruit des feuilles des peupliers dans les oreilles.

Le retour en vélo était déchaîné, au sens propre du mot, et nous dûmes nous arrêter, en passant par des petits chemins boueux, à la forge, chez Joseph Biget qui réparait aussi les vélos. Je me rappelle que ce jour là, il était en train de ferrer un cheval...

En posant les vélos le long du fossé, un se mit à pisser puis deux puis trois, tous les six alignés sérieusement à soulager les besoins de la nature. Quand tout à coup Dédé dit :

- «Vous savez vu sa quéquette, on dirait celle du taureau de Louis Fortun ! ».

Alors chacun, en se penchant, hocha la tête, regardant la sienne. C'est vrai que celles des perchistes étaient plus grosses, mais je me consolais en me disant qu'il y en avait trois du même calibre que la mienne.

Rebraguettés, nous nous retournâmes d'un bond, il fallait faire réparer le petit vélo de Dédé.

- « Oh Louis ! dit Paul, sa chaîne est cassée, t'as bien une agrafe ».

- « Et un coup de cidre », rajoute Jean-Paul.

- « J'arrive les gars, je termine avec le patron » dit Louis Le Gras qui était un modèle de maigreur.

Nous nous sommes approchés. A cette époque, les enfants étaient admis dans l'atelier à regarder travailler les artisans. Ferrer un cheval était un spectacle !

Les quatre fers neufs étaient mis à chauffer au rouge dans un grand foyer rempli de coke et ventilé par un grand soufflet, le même que pour une cheminée mais cinquante fois plus gros.

Pendant ce temps, Joseph, tour à tour, arrachait les clous avec des grandes tenailles, enlevait les fers usagés, nettoyait et retaillait la corne des sabots avec de grandes lames.

Le Joseph avait chaud, il transpirait vraiment à grosses gouttes, son maillot de corps bleu (on dirait un marcel aujourd'hui) était trempé.

Quand Joseph estimait que c'était prêt, après avoir bu une grande gorgée de cidre à la bouteille, il prenait un fer rougi, l'appliquait sur la corne du sabot dans un léger crépitement, avec une épaisse fumée qui dégageait une odeur, mais une odeur ...

Il remettait le fer sur l'enclume et, avec son gros marteau, le reformait en tapant régulièrement une fois sur l'enclume et deux fois sur le fer.

Une fois le fer ajusté, le gros Biget le trempait dans l'eau avec une vapeur qui le cachait pendant un court instant.

Je vous assure que l'opération répétée quatre fois nous apprenait la technique du métier. Il nous manquait la force, les muscles et la capacité à ingurgiter ce cidre presque blanc mais tellement amer.

Bon ou pas, je me devais, après avoir essuyé le goulot avec mon avant-bras, d'en boire un petit coup ; on est un homme ou pas.

XX

J'étais habitué à mes maîtresses mais cette année là monsieur Bravo fut mon premier instituteur ...

Plus jeune que mon père, M. Bravo portait des moustaches comme notre ami Gilbert. Il était plutôt agréable, genre sportif.

Il venait à l'école Jean Jaurès en scooter et, très vite, je fis partie de la petite bande qui l'aidait à entrer son véhicule dans le garage.

Etais-je un peu chouchou, comme criaient certains qui auraient voulu avoir ce privilège ?

Oui et non, car il se montrait au moins équitable quant à la distribution des punitions : il prenait le plus souvent sa règle et demandait qu'on joigne les cinq doigts de la main pour frapper d'un coup sec !

Je recevais ma part à chaque fois que je commettais une faute, pour lui *impardonnable, comme par exemple mon* bavardage dans son dos quand il écrivait au tableau.

Cette année scolaire ne m'a pas laissé de souvenir impérissable, d'autant que je n'ai pas fini l'année scolaire chez M. Bravo... Ce n'est pas la peine d'applaudir.

Voyons plutôt ce qui se passait sur le plan domestique :

- Alain était apprenti chez Rortais-Le Pavec, des menuisiers de Pont-Rousseau ;

- Nicole continuait ses études ; elle venait de rentrer à Notre-Dame pour devenir comptable ;

- Célestin travaillait toujours autant, il ne s'arrêtait jamais. Il travaillait dix à onze heures par jour, du lundi au samedi... et le dimanche matin et parfois l'après-midi il faisait le jardin.

Notre père ne se plaignait jamais, mais il critiquait dur ceux qui, à son avis, ne faisaient pas grand-chose mais qui en parlait beaucoup, comme les professeurs...

Il visait aussi, plus proche de nous, « moi moi Brossaud » qui était maçon à l'hôpital et « qui avait trouvé le temps de se construire une maison dans son jardin »...

A la maison, c'était la bonne époque. Notre mère n'avait sans doute pas la vie qu'elle aurait souhaitée, mais se consolait en lisant beaucoup et en recevant ses amis originaires de Malville. Comme elle, ils étaient expatriés dans le Pays nantais.

On allait avec Nicole, régulièrement, à la bibliothèque pour lui prendre le dernier Max du Veuzy et chercher un Tintin pour moi.

Je me souviens de cette bonne odeur de *livre ou même d'encre... ou peut-être du* mélange des choses dont on parlait dans ces écrits. Avec Céline, je crois que nous avions en commun ce plaisir physique que nous procure le livre.

A cette époque, elle sortait régulièrement en ville, soit pour faire des commissions dans les magasins, soit pour des visites chez des spécialistes de la médecine.

Parfois elle m'emmenait, parfois pas ?

Une fois, je me suis retrouvé chez le docteur G. qui était ce qu'on appelle aujourd'hui un pédiatre. Bref, je faisais de l'aérophagie, j'avais un souffle au cœur et *j'étais hyper émotif...*

Résultat, après avoir vu le contenu de mon corps avec sa radio :

- « Madame Tessier, vous avez vu ! son ventre est plein d'air, pas de banane surtout ! ni de sport pour son cœur et puis vous savez, madame, c'est comme ça, votre enfant ne sera jamais heureux »...

Quand on pense que ces gens-là considèrent que le prix de la consultation n'est pas assez élevé...

Ce con :

- Il m'a privé de banane pendant toute ma vie au point que j'en ai même plus envie ;

- Il m'a peut-être empêché de faire le Tour de France cycliste (on ne sait pas) ;

- Il s'est permis de mesurer mon bonheur, ce qui ne lui était pas demandé ;

- Et puis le plus grave, c'est qu'il a fait de la peine à Céline ma mère, et cela je ne lui pardonnerai jamais.

Voilà ! Il fallait bien le dire un jour.

Dans cette période de notre enfance, Nicole et Alain aimaient chahuter. Un soir, Nicole épluchait une pomme de terre en robe de chambre quand Alain la poussa. C'est alors que ma sœur Nicole prononça sa célèbre phrase au moment de la chute... de la pomme de terre :

- « Il a cassé ma patate en quatre ».

Je ne partageais pas, loin s'en faut, le plaisir de mon frère et de ma sœur pour le chahut. J'en ai même beaucoup souffert...

En effet, quand les parents étaient partis, ils réglaient leurs comptes sur un ring improvisé. Le sol carrelé de la cuisine présentait en son centre un losange...

J'étais en quelque sorte l'arbitre : je faisais la navette entre la porte et le ring de crainte que les parents arrivent... Heureusement, je pouvais me munir d'un parapluie que j'ouvrais régulièrement pour les séparer.

Ce n'était pas toujours la guerre entre nous ; nous étions parfois de connivence. Le

dimanche par exemple, après le rôti de veau et les petits pois, nous avions le droit aux gâteaux. Alors, après la messe, j'allais avec Nicole chez le pâtissier de Saint-Paul. Elle avait le porte-monnaie et prenait deux gâteaux en plus (en général des éclairs au café) que nous mangions en cours de route.

Bien sûr, ceci se faisait en cachette des parents...

Eux ne disaient pas tout non plus ! Un jour notre maman, revenant de chez le docteur Marchand, dut avouer qu'elle attendait un quatrième enfant.

Alors vous voyez Nicole d'ici, elle qui avait 17 ans :

- « Quand même, à votre âge, vous auriez pu faire attention ; la méthode Ogino ça existe ».

Alain, beaucoup plus philosophe, déclara à sa mère :

- « T'en fais pas, on le roulera ton mioche »...

Et ce mioche : c'était Philippe.

Celui là d'ailleurs, quand il est arrivé, j'ai dû lui céder mon lit et partir trois mois à l'école à Malville, parenthèse dans ma vie dont je vous reparlerai...

A vrai dire, je ne me souviens pas d'avoir entendu mon père s'exprimer sur sa responsabilité dans cette conception.

Il était très pudique même si, jeune, il avait couru le jupon. Ce qu'il fallait dire simplement, c'est qu'il aimait tellement les petits enfants, le Célestin.

Et la rigolade du soir avec lui dans le lit, eh bien c'est Philippe qui allait en hériter. Avec Papa le dernier devenait le roi !

En ce temps de l'Avent et pour Noël, nous eûmes collectivement un jeu de Nain Jaune. Comme cadeau personnel, j'avais eu des « affaires », comme on disait. Des pyjamas, je crois en avoir reçus de toutes les couleurs.

Pour le Père Noël, étais-je trop sage pour avoir un jouet ? Il est sûr qu'en attendant notre petit frère, le Nain Jaune, nous y avons beaucoup joué tous les quatre, Maman, Nicole, Alain et moi.

Célestin ne jouait, lui, qu'à la belote, et le soir après la soupe et le journal, c'était directement le lit, pauvre travailleur !

Figurez-vous que pour Noël, justement, mon père avait eu un béret. Le béret faisait partie de l'ouvrier dans ces années là, avec salopette, veste bleue ... et les brodequins noirs. Il n'enlevait son béret que pour manger et dormir. Même sur son vélo, par grand vent, bien enfoncé sur la tête et calé par les oreilles, ça tenait !

Un jeudi de décembre, Nicole m'avait emmené pour acheter le béret chez les Lizé de la rue Jean Fraix. La fille Claude, qui voulait être prof de gym, était belle, blonde, coiffée à la garçonne et le visage si fin qu'on aurait cru la voir sortir d'un film ; enfin quoi c'était l'amie de Nicole, et chez nous tout le monde l'adorait.

Quelques marches et la grosse porte s'ouvrait toute seule quand on avait sonné un bon moment.

Sur le palier à gauche, c'était la cuisine, trois fois la nôtre, cette pièce qui donnait sur le jardin au travers d'une véranda.

Ha ! Une véranda ? Je n'en avais jamais vu !

A droite : une grande pièce avec une ou deux fenêtres sur la rue et des machines à coudre, mais rien à voir avec celle de Tante de Malville. Elles étaient plus longues, plus larges et plus grosses.

C'était un atelier où étaient occupés M. Lizé (pas beaucoup de cheveux sur la tête et de la barbe qui piquait), M^{me} Lizé (un peu grosse, un peu grise) qui cousait et Mauricette, une des filles (moins belle que Claude mais bien quand même), avec un chignon et des tâches de rousseur, qui assemblait ... des casquettes et des bérets.

Il y en avait des tas, des finis dans des cartons prêts à expédier, des semi-finis, des modèles. Pour entrer, il fallait déranger quelque chose... Pour parler, il fallait déranger quelqu'un.

C'est ainsi que Claude dût élever la voix pour me présenter ; les parents connaissaient déjà Nicole. C'est alors que tous les trois ont levé la tête, arrêté leur travail, et là, pour moi, ils ont fabriqué du silence.

Mais alors d'une gentillesse ! On dirait aujourd'hui d'une courtoisie :

- « Tu es dans quelle classe ? »

- « Tu vas avoir un petit frère ou une petite sœur ? »

- « T'es tout beau, habillé comme cela ! »

J'en aurais redemandé ; ce n'était pas tous les jours que les grands conversaient avec les petits. La pause que je leur avais offerte s'arrêta quand la grosse ampoule sur le mur s'alluma plusieurs fois.

C'était un client qui venait chercher le carton de casquettes que Mauricette avait préparé.

En fait, l'atelier faisait tellement de bruit qu'ils avaient remplacé la sonnette traditionnelle par une ampoule. Ainsi étaient-ils prévenus lorsque quelqu'un "sonnait" à la porte.

Le béret fut donné, Noël 1954 était passé.

Céline enceinte, n'avait pas vu la cousine Jeanne depuis un bon moment. Alors, avec le tram jaune, ce n'était pas une affaire d'y aller et puis cette vieille cousine à Papa était si aimable....

On avait toujours droit l'après-midi à partager la collation de son petit-fils, Petit-Jean, (très petit cousin à moi) qui n'acceptait à cinq ans que le chocolat Poulain et pas pour les images mais par goût ! S'il vous plait.

Cette dame écoutait Maman à la perfection, posant toujours la bonne question ou précisant tel ou tel trait de caractère de leurs connaissances communes, originaires de Malville, au plus de Savenay, parfois de Bouée.

Et pour rassurer Maman sur sa grossesse, Jeanne lui aura dit :

- « Au moins celui-là il aura un père ! ».

C'est bien plus tard que je compris : mon très petit-cousin avait le même nom de famille que son grand-père. En fait, sa jeune mère était l'amie d'un monsieur bien connu sur la place de Nantes ... mais Petit Jean ne savait pas qu'il avait un père.

C'est donc le grand-père Pierre qui était son tuteur et quel tuteur : un policier qu'on ne voyait en général qu'au moment de partir.

Mais alors, ce n'était pas un policier à casquette ; c'était un policier de la secrète, des mœurs, de la mondaine qu'on disait, avec chapeau feutre et gabardine.

Tiens, un Jean Gabin, mais d'une autorité et avec vilain gros bouton sur la joue ! La grand-mère Jeannette lui faisait tout : son petit-déjeuner au lit avec le journal qu'elle allait chercher en bas au bureau de tabac, rue des Hauts-Pavés où ils habitaient, ses chaussures qu'elle lui cirait.

Aujourd'hui, on aurait dit un vrai "macho".

Et menteur avec cela ! Je me rappellerai toujours ses commentaires sur le dessin de Petit Jean : une grosse maison avec beaucoup de fenêtres.

- « Tu vois, ma chère Céline, Jean que je remercie, vient de dessiner notre maison à Pont-Croix en Bretagne. Elle est belle n'est-ce pas ? »

Et Céline, qui n'avait pas sa langue dans sa poche, lui dit :

- « Hé bien moi, si j'avais une maison pareille, je ne vivrais pas dans un immeuble si vétuste, j'habiterais là bas ».

C'était envoyé ! Mais le policier fûté, de répondre :

- « Tu n'y pense pas, ma chère. Je ne peux pas faire de la peine à mes locataires. Je ne vais quand même pas les expulser ... »

Plus gonflé, tu meurs ! En fait, tout policier qu'il était, ce vieux Pierre n'était pas plus riche que l'ouvrier Célestin, et entre nous, il n'avait pas l'air fatigué cet homme là !

XXI

Un lundi matin d'avril 55, un peu à la manière du film " Les Visiteurs ", je me retrouve dans une classe à Malville ...

Suite à un accord dont je ne fus même pas témoin, mes parents me confièrent pour un temps à mon oncle et à ma tante de Malville, dans l'attente de l'heureux évènement familial.

Bien sûr que j'adore Malville et mon cousin Black, Malville et ses vaches, Malville et mes copains, Malville et la limonade, Malville et les cornichons ... Mais tout de même !

Ne suis-je pas capable d'assumer moi aussi la naissance de celui qu'on appellera Philippe comme Philippe d'Edimbourg que

notre mère admire et non pas comme Philippe Pétain que notre père a détesté.

Alors au mois d'Avril 55, un lundi matin, un peu à la manière du film " Les Visiteurs", je me retrouve dans une classe à Malville, celle de M^lle^ Catimani.

Je viens à peine de m'asseoir dans la bonne rangée (on disait division : une par âges 4-5 ans, 6-7 ans, 8-9 ans) que la maîtresse envoie le camarade Bélin au tableau.

Au même instant, je vois avec stupeur tous les élèves se mettre debout dans l'allée, et le Bélin mettre ses mains derrière la tête, écarter les jambes et dire : une, deux et trois et quatre ...

C'était la séance de gymnastique !

On peut rire des Chinois, et bien en 1955 tous les matins à Malville, c'était déjà la Chine.

Et à mon tour, je dus jouer, un matin, pour dix minutes, le prof de gym...

Cette maîtresse venait du Midi, en fait une belle sudiste, avec de longs cheveux noirs, et puis jeune, allez, 25 ans peut-être ?

Son accent faisait tout passer, c'était autre chose que le Bravo à moustaches ! Pas de punition, le consensus total et puis l'apprentissage de la solidarité avec les autres, avec les plus petits dans la classe, mais aussi dans la cour sous le gros châtaignier.

Jamais une brutalité, toujours une place pour chacun sur le banc, sous le préau quand il pleuvait. En fait c'était zen l'école à Malville, encore que ... une fois ce fut la guerre...

Figurez-vous qu'un lundi matin, quand on est arrivé, la classe était sens dessus dessous, des chaises renversées, des cartes de géographie arrachées, le bureau de la maîtresse déplacé, une fenêtre ouverte, des pots cassés, M^lle^ Catimani bouleversée.

Le maire Pierre Landais était là avec les gendarmes qu'il avait venir de Saint-Etienne-de-Montluc. Etait-ce un voleur ? Rien n'avait disparu et puis ces mots au tableau : « C'est moi qui suis passé par là », allaient intriguer toute la commune...

Ce fut vite rangé et vite étouffé quand on a su ...

- « Chut, faut rien dire », que dit tonton Francis à table : « Il paraît que c'est l'instituteur qu'a fait le coup »

L'école publique de Malville ne comprenait que deux classes et un très beau garçon, lui aussi âgé de 25 ans, était l'instituteur de la classe du certificat d'étude et directeur de l'école.

Vous aussi, vous trouvez cela curieux ?

Et bien pas du tout ... Un an plus tard, ils étaient mari et femme et eurent deux beaux enfants (mais "sots comme des paniers à crottes" dira la mère Saulnier qui était cantinière à l'école)...

Cette longue période à Malville fut, en fait, pour Bisnigou, un exil doré...

Devant chez Françoise Maillard l'épicière, gentille, bigote, et vieille fille, il y avait en permanence un grand panneau de bois où était collée, chaque lundi, l'affiche du film qui passait à Bouvron le samedi et le dimanche suivant.

J'ai au moins le souvenir de Jean-Claude Brialy et Jean-Pierre Cassel dans le même film... Peut-être Arsène Lupin ; peut importe ; toujours est-il qu'en allant à Malville, je n'ai pas perdu ma séance hebdomadaire de cinéma. Toutefois Marie, qui était aussi ma marraine, était un peu plus radine sur les bonbons que Nicole !

Francis venait de s'acheter une 203 Peugeot, de couleur gris bleu, l'intérieur gris souris, une berline quoi !

Propre, bien habillé avec ma cravate à élastique, j'étais seul à l'arrière de la voiture quand nous allions chaque samedi soir au cinéma. Il y avait un accoudoir au milieu de la banquette !

J'étais à l'époque très exigeant (égoïste ?). En fait, je ne supportais pas que, pour une raison ou une autre, on rate la séance...

Une fois même, Marie, sujette à migraine, me dit un samedi tantôt :

- « Mathurin, je crois que c'est fichu pour ce soir, on n'ira pas à Bouvron, j'ai trop mal ».

Accoudé sur la table de la cuisine, Marie avait la tête entre les mains. Et bien, je suis resté en face d'elle, assis sur une chaise, moi aussi. Je prenais part à sa douleur ? Non ! En fait, je veillais à toute amélioration de sa santé qui me permettrait de ne pas rater le cinéma !

Je crois que c'est Marie de Malville qui prit en pitié son cher neveu, puisque nous y sommes allés.

Il faut admettre que, pour un enfant comme moi, c'était le rêve car, pour le même prix au cinéma, on avait droit :

- d'abord au long documentaire instructif ;
- ensuite aux actualités présentées par un gros coq qui chantait ;
- *puis aux réclames annoncées par le* petit bonhomme en couleur, Jean Mineur ;
- enfin au film.

Tout un programme à soi, dans le noir.

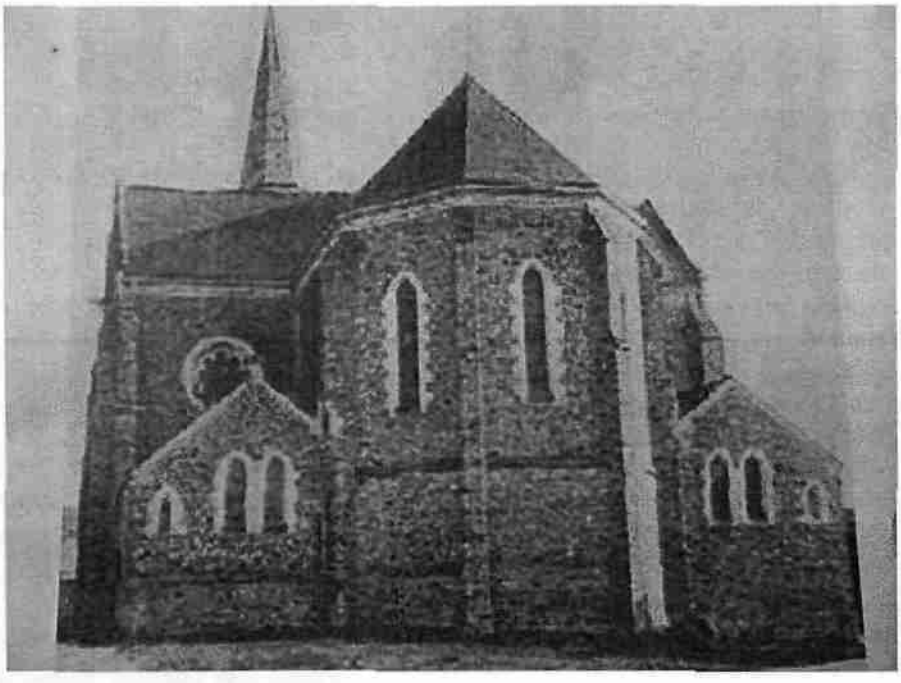
C'est comme ça que je crus être le seul à avoir vu la Caravelle réussir son premier envol !

La route était belle la nuit en revenant du cinéma. Elle était bordée de haies et les phares de la 203 offraient une découpe harmonieuse du ciel au-dessus des arbres. L'arrivée au château de Saint-Hubert était splendide : toute la propriété soudain éclairée.

Les projecteurs restaient allumés pendant que Tante et moi, après être descendus de voiture, ouvrions les grandes grilles du château avec un grincement à faire venir les fantômes.

Ensuite, Tonton ouvrait le portail du garage et entrait la voiture mais, bien sûr, en coupant le moteur, nous plaçant ainsi dans un noir de boudin. C'est alors que Marie sortait une pile électrique de son sac et me la donnait ; Francis à son tour fermait la grille du château avec le même grincement à fantômes. Et nous remontions à pied tous les trois, main dans la main, jusqu'au bourg de Malville.

Ca y est, on voit le cul de l'église, on est heureux.



MALVILLE – L'église vue de Saint-Hubert

Si le jeudi, je pouvais, l'après-midi, reprendre mes relations de vacances (en allant par exemple chez David), le matin je devais faire mes devoirs quand j'en avais. Alors je m'installais dans la salle du café sur le bureau des Ravily. C'était une table avec un dessus incliné qu'on pouvait soulever pour prendre, papier, crayons, règle, taille-crayon, enfin tout ce qu'il fallait pour travailler.

Black venait me rejoindre et dormait à mes pieds. Quand j'étais en chaussons, je les enlevais pour avoir le contact direct avec le dos de mon "cousin".

- « Tiens, voilà le Nantais » que dit Raoul Ballu le forgeron en entrant dans le

café. « Dis don à Marie qu'on veut une chopine de rouge et deux verres ».

Il s'était assis avec Pierre Perraud et chacun avait relevé du pouce sa casquette en montrant un peu plus de son crâne ; chacun avait mis ses coudes sur la table ...

Ils avaient parlé comme souvent : des courses de Quilly, des courses de Malville et, pour finir, du prochain Tour de France, en me lançant des

- « Hein le Nantais, tu connais çà ? »

- « J'suis sûr que Célestin l'a même pas emmené au P'tit Breton !»

Le Tour de France je suivais ; le vélodrome du Petit-Breton, c'était trop cher pour que mon père me le paie.

Alors, un peu timide, je me servais beaucoup de ma tête pour répondre. Pas malin mais ... dans un sens c'est oui, dans l'autre c'est non ...

Ils n'étaient pas gâtés par l'accueil ces deux-là. La patronne, ma tante Marie, qui ne faisait du commerce que par devoir conjugal, leur avait tapé fortement la chopine sur la table en leur disant : « Bonjour ! ».

Et puis le Raoul, c'était un client captif, comme on dit aujourd'hui. Le café Ravily, c'était le plus près de la forge et il faut savoir, qu'à cette époque, un travail ne s'effectuait pas, une facture ne se payait pas sans aller boire un coup ! C'était à la fois la pause, le réconfort, et la discussion. C'était beaucoup de travail, beaucoup de paroles, beaucoup de boisson ... D'en être témoin, ce fut beaucoup de plaisir.

Philippe était né. C'est un coup de fil, au café David qui nous l'apprit ; c'est même notre père Célestin, de chez son "singe", qui donna les bonnes nouvelles.

Philippe pesait 6 livres à la naissance, normal ! Nicole 9 livres, Alain 8, moi 7. Ce n'est que 8 jours après que je vis ce petit dernier.

Mathurin ou Bisnigou, c'était pareil ; on n'avait pas le droit de rentrer dans une clinique. Pourtant le petit "beuchet" [5] était né dans une clinique moderne, alors que moi, après les bombardements, je n'eus le droit qu'à l'hospice des vieux à Savenay.

Quand Marie vint rapporter la bonne nouvelle, il y avait là, Mélanie, plus Marie Saunier, plus Milie Marceau.

Mais pour ces bonnes femmes, la nouvelle du matin, ce n'était pas celle là ...

Mélanie lança :

- « L'as-tu vu ? »

Elle faisait signe avec la tête et continuait :

- « Tu vois pas la belle DS avec le chauffeur ? »

Ce genre de devinette, au moment où Marie voulait parler du nouveau-né, c'était l'agacement total !

- « Et ben quoi Mélanie ? »

- « Tu sais ben que Marcel David, il a un cousin David qu'est préfet, et ben il est là, comme jte parle ! »

Et Marie Saunier de répondre :

- « Un préfet qui vient boire un coup chez son cousin avec son chauffeur, c'est-y plus intelligent qu'Etienne Guillé qui est un grand chercheur mais qui vient au bourg en vélo ... Hein ? »

- « Ça me fait rigoler, que dit Milie Marceau, ces gars là tout riches ou intelligents qui sont, pour aller aux chiottes faut bien qu'ils enlèvent leur culotte ! »

Milie Marceau avait l'apparence d'une vieille dame ; elle était amaigrie, ridée avec quelques dents dans la bouche et pas toutes, côte à côte. Elle semblait avoir une longue expérience de la vie, mais c'était sa longue queue de cheval de cheveux gris tout dépeigné qui retenait l'attention...

Milie Marceau aurait pu jouer dans le rôle de la sorcière avec son rire sarcastique, ou dans la mère des Dalton, ou dans Tartine Mariol... Pour tout véhicule, elle avait un vélo, vieux comme Mélanie, sur lequel elle pédalait les jambes écartées.

Un spectacle cette Milie, d'autant qu'elle faisait des commentaires sur tout ce qui bougeait et à haute voix.

Elle pouvait vous apostropher dans le genre :

- « Alors mon gars, les culottes des filles, ça t'intéresse ty ? »

Et Marie ma tante de reprendre :

- Dites don Milie, vous n'avez pas honte ? »

- « Mais pas du tout ! Moi, à son âge, les gars me couraient bin après », qu'elle répondait, intarissable sur la question.

[5] Petit enfant d'une famille, le dernier, adoré de ses parents et le plus protégé.

Cette femme très intelligente, cultivée, oui mais c'est vrai, grossière dans son vocabulaire, dirigeait seule et très bien la petite ferme qu'elle avait héritée de son père : un cheval, trois vaches, des poules et des lapins, mais Milie avait bien des misères avec ce « vieux con de renard » qui venait régulièrement lui « baiser ses poules »...

XXII

Les mots sortaient de sa bouche comme on défait, délicatement, un bonbon acidulé de son papier ....

Pendant mon exil, dont je remercie mon Philippe, j'ai eu l'occasion de rencontrer, forcément et plus longtemps, des membres de la famille proche de ma tante Marie de Malville mais jusque là éloignés de moi.

Ce soir là, profitant du retour de sa cousine Michèle du Maroc (elle était mariée à un gars Aillerie d'Orvault, militaire de son état, bien, rien à redire), Marie avait invité les Bossard. Et s'il vous plaît dans la salle du café, avec nappe, service de table et tout et tout ...

M^me^ Bossard, la sœur donc de Clément Saulnier, père de Marie ma tante, était physiquement un peu ronde mais très chic avec son chignon gris tout tressé. Et quand elle vous parlait, les mots sortaient de sa bouche comme on défait, délicatement, un bonbon acidulé de son papier ...

Et à table, c'était :

- « Tu sais, mon cher, la naissance de ton benjamin te donne des responsabilités ; tu dois en être digne, etc, etc ».

On aurait dit une duchesse, d'autant que M. Bossard parlait lui avec un accent très rocailleux, et faisait très Lord anglais, si le malheureux n'avait pas eu ce pied bot qui le gênait terriblement pour monter et descendre de sa voiture.

Ah ! Cette voiture étrangère, elle était très originale avec une seule roue devant au milieu et tout l'intérieur en bois, y compris le volant.

C'était curieux, la préciosité chez ces gens là, d'autant que le tonton Bossard, cordonnier de son état à Fay-de-Bretagne, vivait dans un "bungalow américain" avec sa famille et semblait élever des abeilles pour, avec le miel, "joindre les deux bouts".

Denise, l'autre fille, avec un chignon aussi, était instit à l'école chrétienne et roulait en "deux chevaux". A table, j'étais, ce soir là, placé à côté d'elle, ce qui me rassurait. Elle avait un côté frangine sympathique ; en revanche Michelle sortait tout droit d'un dictionnaire.

C'est depuis ce soir là que je connais notamment le mot bifurquer. Ils étaient venus par la route après, bien sûr, avoir débarqué en Espagne, et Michelle nous avait décrit tout l'itinéraire...

Ce qui m'a étonné et déçu à la fois, ce soir là, c'est que le tonton Francis s'obligeait à parler bien, avec des mots à eux, avec des « ma chère »,

- « Prendrez-vous une larme de vin ? »

Alors qu'il disait habituellement à mon père, quand il lui servait à boire : « En veux-tu un coup ? »

Savez-vous que ce soir là, j'ai préféré de beaucoup essuyer la vaisselle avec tante Marie dans la cuisine, et même si le gros torchon en lin était déchiré, plutôt que de rester dans ce monde qui n'était pas le mien.

Il faut dire que "mon monde", n'était pas toujours brillant, vous allez voir.

Il me semble que c'était un lundi de Pentecôte. Les deux gars, comme disait la mère Saulnier, devaient comme chaque année faire le jardin ... et à Saint-Hubert, c'était très grand !

Francis, vous savez bien, n'aimait pas faire le jardin puisqu'il payait l'adjudant Drouet à ma tante. Le "Quément" lui, « jeune tout fou » comme disait mon oncle, allait à l'entendre « n'en faire qu'une bouchée de ce jardin »...

Le jardin d'au moins vingt ares était entouré de jolis murs sur lesquels il y avait de petites briques rouges.

La mère Saulnier était la maîtresse-femme du jardinage, Francis et le Quément n'avaient qu'à exécuter.

Comme souvent sans ces travaux et à 9 ans, je servais de mousse comme disait Clément le fils. :

- « Allez le mousse, donne-moi la pelle, va chercher la pioche, ramène le bidon d'essence pour le motoculteur, et ...

va au tonneau chercher un coup de pif ! Putain que j'ai soif ! »

Du pif, ils en avaient bu toute la journée, les deux hommes. Et si le midi s'était bien passé à table, avec comme dessert le fabuleux riz au lait de Marie Saulnier, préparé avec amour pour son fils Quément, qu'elle aimait entre tous ... et bien le soir, ça s'est gâté !

Nous étions justement rendus à la deuxième tournée de riz et la discussion allait fort :

Clément, le fils, était un gars du bâtiment qui construisait des chambres froides un peu partout en France avec la SIFCO. Il était chef, et s'adressant à Francis :

- « Tu verrais le grand Louis ; it fait une chape de ciment de 100 mètres carrés en trois heures. Alors, avec ton ptit hangar, tu m'fais rigoler Francis, ton Pierre Suel, y t'a bien baisé en te comptant deux jours de boulot ».

- « D'abord Pierre, c'est un type honnête, et sûr qu'il t'en apprendrait sur le boulot de maçon » répondit Francis

Alors soudain, en se levant d'un bond, le Clément prend mon tonton au colback en gueulant :

- « Répète un peu que je suis malhonnête ! »

Les femmes : - « *Arrêtez, arrêtez !* Vous êtes fous ! »

Tonton se lève à son tour, se dégage et, même plus petit que Clément, lui assène un coup de poing qui arrive tout droit sur l'oreille.

Et c'est le cri de la mère Saulnier :

- « Ah ! Pas de ça chez moi ! Foutez-moi le camp ! »

Je ne finis pas mon riz ; je prends ma veste de velours qui est dans le fauteuil de rotin sous Rafale, la chienne, et je serai le seul à dire au revoir à tout le monde.

Le Clément, dans son coin, saigne de l'oreille. Marie et Louisette pleurent en faisant beaucoup de bruit ; Francis continue à marmonner que son beau-frère a tout vu tout fait ...

Ce soir là, comme souvent à Malville, en revenant du château de Saint-Hubert, le ciel était étoilé. Mais nous n'avons pas, comme certaines fois, cherché les ourses : la grande et la petite. Comme jamais, Francis a pris une véritable engueulade pendant notre remontée jusqu'au cul de l'église.

- « T'as pas honte ! Alors, Monsieur est président des bouilleurs de cru, président des courses de Malville et il se bat en famille. Tu peux pas le laisser, le Clément ; les pu fins se taisent d'habitude. Et Joël va répéter ça à sa mère et tu crois que ta Céline sera fière de son frère, peut-être ? »

Alors à ce moment là, je prononce très fort dans la nuit :

- « J'le dirai à personne ».

Et comme pour l'assiette cassée, de cette bagarre, je n'en ai plus tard gardé le secret, jusqu'à l'écriture de ces mots.

XXIII

Maman prise pour une espionne, piétinée par des boches dans un fossé ... avait craché sur le drapeau allemand.

Ce jeudi là, nous sommes allés avec Jean-Claude David jusqu'au chemin de *Royrière ; c'est là que les sangliers avaient* l'habitude de passer et ils avaient fait assez de dégâts en début de semaine.

Alors le troupeau de chasseurs s'est rassemblé en face du château de Saint-Hubert. Il y avait les David, les Bélin, les Perraud, les Potrel, les Labarre et puis le curé Bourdeau...

Que faisait-il celui-là avec sa grande soutane noire et son fusil et surtout avec, sur son gros ventre, une cartouchière pour ceinture ?

J'étais étonné. Céline aurait trouvé la situation drôle sans doute et lui aurait dit :

- « Alors monsieur le curé, c'est parce qu'on ne peut pas être pêcheur qu'on chasse ? »

Toujours est-il, qu'Alfred Bourdeau en tête, ils se sont enfoncés dans le chemin ; nous les petits nous n'avions pas le droit de suivre, mais toutefois celui d'attendre ...

Moi, j'ai vu le sanglier qu'ils ont tiré avec une grosse corde sur le bord de la route ; il semblait dormir dans sa fourrure

marron et il avait un gros trou rouge à peine visible dans les poils de son cou ...

Le midi, Marie n'était sans doute pas très contente de m'avoir attendu jusqu'à 1 heure mais elle m'a dit :

- « Regarde Mathurin, ils parlent de ton frère dans Le Retour ».

Le Retour, c'était le journal des prisonniers de guerre et Francis comme Célestin le recevaient.

Sur la première page, il y avait toujours un mot de Lucien Bagrin, le copain du père qui était communiste. A l'intérieur, il y avait une rubrique "Nos joies, Nos peines" et c'était marqué en grosses lettres : « Notre camarade Célestin Tessier du Stalag IX vient d'avoir un 4ème enfant, Philippe, félicitations ». C'était la première fois que je voyais écrit en lettres d'imprimerie, dans un journal, le nom de notre famille.

La famille, elle venait au complet pour la kermesse de Malville, mais Célestin arrivait le samedi pour la vigne ; il y avait toujours à faire au Pipi, la parcelle qui se trouvait sur la route de Saint-Etienne-de-Montluc.

Francis et Célestin étaient partis le matin, tous les deux en moto avec leurs outils sur le dos. Mais cette fois là, l'équipée a failli être dramatique... On sut qu'ils glissèrent dans les lacets du Sillon de Bretagne et prirent, comme on dit, une vraie gamelle. S'ils racontèrent leur histoire le soir en rigolant, ils vécurent pourtant une vraie trouille quand mon père, à terre et ayant très mal, porta sa main à la tête et essuya un liquide, rouge...

Du sang ? Non ! c'était simplement le vin rouge sorti de la bouteille cassée dans le sac qu'il avait sur le dos !

Le soir, à l'apéritif, servi dans des grands verres à Byrrh pour les femmes et à Pernod pour les hommes, cette anecdote du jour en attira d'autres et là, j'entendis parler de la guerre...

Ainsi, j'ai su que Céline, seule pour diriger son café et son entreprise de tonnellerie-distillerie, allait la nuit chercher du ravitaillement entre les " lignes", c'est-à-dire sous les tirs d'artillerie.

J'appris aussi que son café avait été réquisitionné par les Allemands ; je découvris que Maman avait été prise pour une espionne, qu'elle avait été piétinée par des boches dans un fossé, enfin qu'elle avait craché sur le drapeau allemand, devant les Allemands !

Fantastique ! Ma mère était une héroïne, mais elle avait conté son histoire tranquillement en choisissant les moments drôles.

Pendant sa " conférence ", jamais Marie ou les gars Lemarié (qui étaient avec elle pendant la guerre) ne l'ont contredite. Avaient-ils fait ensemble de la résistance à Malville ? Céline avait-elle volontairement mis le feu à sa cheminée une célèbre nuit de 1943 pour guider les bombardiers américains ? Rien ne le prouve.

Si la famille était venue au complet à Malville, c'est que le Philippe était là aussi. C'était ce qu'on appelle un beau bébé ; ses cheveux blonds commençaient à boucler et Nicole ne se lassait pas de le montrer à qui voulait le voir. Dommage qu'on n'ait pas fait payer...

A Malville, c'était comme cela, Céline avait un charisme et Célestin une renommée ! Leurs enfants méritaient le détour.

A la kermesse, dans le pré près de la cure, il y avait foule et un spectacle sur scène s'il vous plait.

Le programme de cette kermesse proposait le plus souvent des chanteurs, des conteurs d'histoires, mais aussi le groupe folklorique " Le Sillon de Bretagne " dirigé par deux vieux gars venus d'ailleurs, couple bien accepté ici, même si les rumeurs sur ces garçons allaient bon train.

Cette année là, il y avait aussi des gymnastes ; j'ai su plus tard que c'était la Cambronnaise de Saint-Sébastien-sur-Loire...

Il faisait très beau et les bars marchaient très bien. Nicole avait dix huit ans et, jolie fille, était très fière de faire le tour du pré avec son filleul dans les bras.

En soirée, un groupe de jeunes gars venu de Quilly ou de Blain, je ne sais plus, ont chahuté notre sœur au point de la faire tomber, avec Philippe dans les bras, sur la table et sur les verres qui ont cassé dans la chute...

Voir, à trois mois, mon frère rouler sur les tables de bar aurait pu faire rigoler...

Mais non, Célestin notre père ne rigolait plus. D'un bond, comme il savait le faire, il était là, le regard dur. S'assurant d'abord que son petit dernier n'avait rien, il

le redonna d'un geste noble à Nicole et, se retournant progressivement... décocha brusquement un violent coup de poing en pleine face à celui qui lui semblait être le chef de bande.

Il voulut ensuite donner une vraie correction à ces voyous. Jeune, il était bagarreur ; à 45 ans il n'était pas pourri ! Il fallut toute la diplomatie de Maman, la colère de Francis, et l'influence de ses compagnons de bar pour qu'il lâche prise, mon beau Super Papa. Je vous assure que, dans la kermesse qui se terminait, cette bagarre jeta un froid.... Somme toute, c'était assez fréquent que des jeunes se battent après avoir bu trop de Meuse ou de 54-55...

« A ton âge, Célestin, t'as pas fini ! » lui chuchota Céline...

Nous sommes tous rentrés groupés, mais penauds, pour manger la soupe chez Ravily. A table, le silence était le minimum consensuel qui permettait ensuite d'oublier.

Dans la famille, il pouvait y avoir des problèmes, des reproches à faire ; jamais on ne restait fâché !!!

C'est ainsi que les parents revinrent chaque année aux fêtes de Malville.

Avant les courses comme souvent, tante Marie lançait des peintures, une année c'était la cuisine, une autre le couloir, une autre la salle de café... Ce n'était pas *souvent le tour de la grande chambre où je* couchais et qui invariablement restait rose ; j'aurais préféré du bleu, mais enfin...

J'avais fini ma scolarité à Malville. J'étais alors en vacances à Malville et ce matin là quand je me suis réveillé - j'ai entendu - on entendait tout - une voix d'homme comme celle d'un Pierre Brasseur ou d'un Pierre Fresnay.

Oui, c'était tonton Victor !

Alors, je descendis vite, pour prendre mon petit déjeuner.

Etant peintre, Victor était habillé en blanc, son bleu était blanc. Il avait commencé à travailler à 7 heures, alors pour lui, c'était le moment du casse-croûte.

Je l'embrassais fort et, même si sa barbe piquait dur, je l'aimais bien mon tonton Victor. Il était maigre ; on voyait sa grosse pomme d'Adam et il gardait toujours son béret.

Il fallait le voir casser son œuf dur avec le dos de la lame de son couteau, sans perdre les morceaux de coquille que sa serviette, étalée sur la table, recueillait.

- « Ah ! Dis don mon Joël, tu vas bien me donner un petit coup de main ? Tu vas demander une boîte de ptits pois à ta tante. J'y mettrai du vernis, jte donnerai une petite brosse pi tu vas me faire les cimaises ! »

Il était bien Victor et marrant avec ça.

Quand Francis est entré, venant de faire sa mutuelle bovine dans la salle du café, il éternua plusieurs fois à grand bruit, comme on sait faire dans la famille...

Et là on entendit :

- « Que le Bon Dieu te bénisse, Qu'il te fasse le nez comme j'ai la cuisse et le menton en proportion ».

C'était la réplique de tonton Victor.

Et puis, en tremblant un peu, Victor but son deuxième verre de vin blanc ; à 9 heures il fallait bien finir la chopine qu'il avait commandée à Marie.

Tonton Victor, je ne vous l'ai pas présenté :

Il était peintre à son compte et venait de Savenay en vélo avec ses pots de peinture et parfois sa petite échelle.

Il était le mari de tante Jeannette, la troisième des sœurs de Tintin. Ils avaient le gars Guy et deux filles, mes cousines : Ginette et Colette que j'aimais bien, voilà !

Quand Francis terminait comme ce matin sa mutuelle à 9 heures, c'est qu'il y avait eu un paquet de vaches de mortes ou parfois un cheval ou une jument. A Malville, les agriculteurs s'étaient associés et avaient constitué une mutuelle.

Alors le système était simple ; chaque année, il y avait une journée publique d'estimation des vaches et des chevaux et, lorsqu'un animal était crevé ou devait être abattu, l'agriculteur était remboursé par Francis qui assurait le secrétariat et la trésorerie de la mutuelle. Les autres agriculteurs cotisaient alors à hauteur du nombre de vaches de leur cheptel.

Francis avait inventé un système fantastique : il avait une fiche par village, et chaque semaine, en se levant le matin à cinq heures, il établissait sur des billets à souches - un peu comme des billets de tombola - la dette de chaque agriculteur.

Et plutôt le dimanche matin, mais parfois dans la semaine, c'était un vrai ballet dans la cuisine de tante Marie :

- « Alors Marie yaty des vaches à payer un matin ? »

- « Non mais ya le cheval à Joseph qu'est crevé, alors tu me dois 500 francs. »

En parlant de billets de tombola, savez vous que j'aurais pu jouer au Millionnaire le loto car c'était moi Bisnigou qui, pour la tombola des courses, tournais les 4 roues portant chacune les 10 numéros de 0 à 9 et une série de pointes. Les pointes, selon la force donnée, s'arrêtaient au petit balai donnant ainsi le bon chiffre.

Claude Lemarié lisait par exemple – « le 4428 ». Francis choisissait dans les lots, le plus gros, et disait – « gagne un poste TSF » ou – « gagne une pendule », parfois – « gagne un service de table », et puis ensuite une série de petits lots et de – « gagne un bon pour 6 saucisses » ou – « un pot au feu »...

Paul Guibert le fils notait sur un cahier ; il ne faut croire, c'était fastidieux, il fallait faire très attention, surtout que les quatre acteurs que nous étions étaient placés sous la surveillance d'une cinquantaine de spectateurs intéressés.

En plus, il fallait reprendre les résultats par ordre de numéros pour que le lendemain matin, à l'aube, Francis tape ces résultats avec sa machine à écrire "Japy".

Il était curieux le tonton ; il semblait très consciencieux quand il tapait à la machine, il ne parlait plus mais suivait les lignes avec sa langue, bouche fermée.

Un peu stressé, il voulait que ce lundi la liste des numéros gagnants de la tombola des courses soit affichée dans les 4 cafés : chez David, chez Montfort, chez Angèle, et chez Ravily bien sûr. J'étais de corvée, mais ma tournée ne durait pas plus d'un quart d'heure.

Dans un coin de la salle du café, les lots étaient installés sur une table et par terre tout autour. A toute heure de la journée, en plus des agriculteurs pour les mutuelles bovine et chevaline, il y avait le reste des Malvillois qui venaient :

- « Dis don Marie, jpeux ty voir si c'est moi qu'a gagné la TSF ? ».

J'aurais bien voulu la gagner cette TSF pour qu'on l'emporte à Pont-Rousseau. Chez nous : pas de musique, pas de chanson, pas de journal parlé, mais on s'en foutait, on était heureux !

Quand je suis revenu après les vacances, mais quand même quelques jours avant la rentrée scolaire, chez nous c'était le pèlerinage. Tout le monde venait voir le dernier des Tessier.

Philippe avait quelques boucles et quelques mois, mignon, gentil, mais que les bonnes femmes m'énervaient !

- « T'as vu comme il est beau ! Ah ! çà. C'est bien du Célestin ».

- « Alors Philippe, tu fais risette à Madeleine ? » etc. etc.

Les visiteurs étaient très diversifiés, il y en avait des biens et des... moins chics. Je me souviens toujours de Georgette, la fille de la grosse dame du bas de la rue Joseph Turbel, qui était venue avec son gars Jojo et sa fille Sylvie.

Ces deux là n'étaient pas des plus sages, et sans doute excédée, tout à coup, Georgette cria à sa fille :

- « Tape-toi l'ognon là et ferme ta gueule ! ».

Là, nous avons tous pris un coup : la famille n'était pas bégueule, mais tout de même !

De toute façon, " cette grande bringue" me détestait ; elle disait que je ne devais pas être normal pour être aussi sage...

En fait, j'étais très sage, n'en déplaise à Georgette. Elle serait crevée de jalousie si elle avait su comme j'étais récompensé :

Par exemple, en revenant de Malville en 203 Peugeot, eh bien, nous sommes allés au Champ de Mars, voir « Holiday on Ice ». Francis avait des places gratuites.

Président des bouilleurs de cru de l'Ouest, il avait pour secrétaire M^me^ David, qui était aussi la comptable locale de Holyday on Ice.

M^me^ David, c'était un mélange de la Castafiore dans Tintin et de Jacqueline Mailland. Elle était maquillée et naturelle, grosse et élégante, rigoureuse et marrante.

Et tonton Francis respectait cette dame ; c'était quand même elle qui rédigeait les lettres signées du président, à l'attention des députés, pour proposer le maintien du privilège de bouilleurs de cru, eh oui !

Je suis revenu de cet exil doré, merci Philippe.

XXIV

Je ne sais qui m'attirait le plus : Tintin ou Jésus ...

A la rentrée de septembre 55, mon instituteur avait une blouse grise, des cheveux gris, une classe grise ...

Il paraissait plutôt ombrageux, M. Chauvelon. S'il laissait tranquille les écoliers tranquilles, il brutalisait ceux qui l'énervaient. Il y avait les Marchand, Allain et Sagot qui se faisaient vraiment tirer les oreilles.

D'autres, moi parfois, recevaient des coups de grande règle plate jaune et dure sur la tête. Au bout d'une année, ce bel instrument de mesure était cassé des deux bouts.

Classe de M. Chauvelon – 1955-1956

M. Chauvelon était un véritable artiste en géométrie ; il nous faisait au tableau des figures aussi belles et justes que dans nos livres ; avec gros compas, gros rapporteur, gros triangle, le tout en bois jaune.

Ses travaux au tableau duraient à chaque fois un bon moment ... au point que nous nous sentions obligés de communiquer entre nous pendant tout ce temps !

Et c'est vraiment cet instituteur qui m'a entraîné à mal écrire. Il distribuait des lignes de punition : nous en prenions chacun au minimum 50 lignes par jour que nous devions ramener le lendemain signées des parents. C'était Céline qui signait mes punitions.

Il faut dire que, pour gagner du temps, j'écrivais avec deux porte-plumes deux lignes à la fois, c'était efficace, mais j'avais en permanence les doigts tout tachés d'encre violette.

A quoi bon se plaindre ? Célestin, même s'il savait lire, écrire, compter parfaitement, n'avait été à l'école que 8 à 11 ans ! Et Céline, qui aurait voulu être institutrice, ne critiquait jamais ses "collègues".

Elle nous faisait parfois son cours de géopolitique à partir de l'édition du journal du jour : La Résistance de l'Ouest. C'était marrant, à chaque fois mon père faisait le mauvais élève insolent :

Par exemple, si elle disait :

- « Le prince Juan Carlos a été désigné pour succéder à Franco ».

Il répondait :

- « Alors, il est pas encore crevé cette vieille saloperie ; j'irai bien le descendre avec une mitraillette ».

Pourtant, sur l'Espagne, on en connaissait un rayon à la maison :

Nicole avait au lycée une copine, Lina Greno, une grande, très belle jeune fille dont le père était réfugié politique depuis la guerre d'Espagne. En fait, il était sans doute *condamné à mort dans son pays... C'était un* communiste, c'était un héros. Alors admiration et respect s'il vous plait !

Céline trouvait quand même que M. Greno aurait pu faire autre chose comme travail que de rouler des baladeuses et porter les cageots de légumes au Champ de Mars.

Ils étaient devenus un peu des amis, les Greno ; ils habitaient derrière la cartonnerie, rue Jean Jaurès, où d'ailleurs le concierge qui s'appelait Ducoin était un gars de Malville.

Chez eux, il y avait aussi Carmen, belle comme sa sœur, mais de ma taille, les deux gars, de l'âge d'Alain, Georges (Jojo), très blond, et Julien (Rouliane), très brun.

Ça me faisait rire à l'époque d'entendre M^me^ Greno rouler les r pour dire « Rouliane » !

Ils avaient aussi chez eux un petit cousin qui se faisait soigner à l'hôpital Saint-Jacques pour une poliomyélite. Il était tout petit, tout menu, tout gentil et c'était la première fois que je rencontrais Jésus.

Il s'appelait Jésus ! Mais on entendait ! oh ! surprise : « Résious »

Vraiment, on les aimait bien les Gréno et M^me^ Greno, très bavarde, avec son accent d'Andalouse, était aussi une artiste. Elle fabriquait de petits coffrets, tout en verre, collés par de simples rubans de tissus de couleur bleue ou rose. Maman lui en avait commandé un, pour l'offrir à Tante de Malville. Marie, couturière, avait du goût pour les belles choses ; ce coffret est resté plus de vingt ans sur le petit napperon de dentelle placé sur la belle table en merisier de la grande chambre à Malville.

Si le fait d'entendre parler de l'Espagne *ne pouvait qu'améliorer ma culture, on peut* dire que cette année scolaire chez M. Chauvelon fut pour moi l'année des arts et des cultes.

Un soir par semaine, le lundi, M. Naud (nous l'appelions le "Pernod") nous donnait des cours de musique... Son fils François, aujourd'hui écrivain, était aussi dans ma classe.

A l'aide d'un mini harmonium qu'il transportait à chaque fois, il nous apprit les notes, le do et l'ut, les blanches qui valaient deux noires (!), les soupirs, les pauses, le point d'orgue, enfin tout ...

C'était très agréable et je m'y retrouvais très bien ; il y avait quelque chose *d'arithmétique dans la musique, n'est-ce* pas ?

Cette instruction musicale devait me conduire à choisir un instrument ; je penchais plus pour l'accordéon comme mon copain Jousseaume ...

Le jeudi matin, j'allais au cathé ! C'était obligatoire, d'après Céline. Il faut avouer que la vie de Jésus bien racontée, ça valait tous les bouquins de cow-boys d'Alain. La difficulté pour une présentation, c'est que l'orateur, l'abbé Thomazeau, avait une coquetterie dans l'œil. Nous, nous disions qu'il louchait...

La salle du cathé était farcie de poteaux et quand le pèlerin qu'il voulait interroger n'était pas derrière le poteau, son doigt, dans le prolongement de son oeil, montrait invariablement le voisin.

Nous étions tous pliés de rire.

L'après-midi, pour pas cher, des apprentis-curés nous passaient des petits films sous forme de diapositives en noir et blanc. Mais là, c'était de Tintin et Milou qu'il s'agissait. Dans la grande salle Saint-Eutrope, chaque curé jouait un rôle, qui de Tintin, qui du capitaine Haddock, qui de Tournesol. En fait, ils lisaient les bulles de l'album. Nous passions des après-midi tranquilles et rassurants pour nos parents.

Je ne sais ce qui m'attirait le plus de Tintin ou de Jésus, toujours est-il que je les aidais un peu à ramasser le matériel. J'allais souvent avec eux à la cure ou l'abbé Seguin avait inventé un appareil électronique qui jouait toutes les variations possibles des cloches, de l'angélus au glas ;

Ma proximité avec eux et mes questions sur l'Evangile firent dire un jour à l'abbé *Dehase, un grand curé blond, les cheveux en* brosse :

- « Tu sais Joël, c'est toi qui nous dira quand tu seras prêt pour aller vers Dieu ».

Cette phrase était sans doute l'appel pour exercer le même sacerdoce ; il faut avouer que je n'y ai toujours pas répondu…

En ces temps là, mon esprit était très occupé : l'école, la musique, Dieu … et la fête de la Jeunesse !

C'était aussi très sérieux ; nous allions avec nos instituteurs jusqu'au stade rue Lieutenant de Monti, près du château de Rezé (avant que ces sauvages ne le démolissent pour construire des immeubles !).

Nous nous entraînions à faire des mouvements d'ensemble. Sur la pelouse avaient été tracées, à la chaux, des lignes et des croix et suivant un texte lu au micro par M. Fauguet, (l'instit le plus sportif) nous avancions, nous reculions en levant un bras, une jambe, les deux bras, etc.

Les enfants de Rezé participent à la "Fête de la Jeunesse"

On y allait une fois par semaine : cela devait être parfait car il y avait un enjeu : celui de participer à la fête de la Jeunesse, sur la pelouse du stade Malakoff, un dimanche de mai, en présence de spectateurs de choix : nos parents !

J'ai donc, avant les Gondet, Simon, Eon, Blanchet, Budzinski, foulé la pelouse de Marcel Saupin sous les applaudissements dans le stade plein de parents.

Ce qui ne gâchait rien, c'est que le Pierre Briand, inspecteur départemental des sports scolaires, qui lisait le texte au micro, était en fait un ancien "jules à Céline", comme disait Papa.

Elle avait fréquenté Pierre Briand et ses copains quand elle était jeune, lors des bals de l'Ecole normale d'instituteurs de Savenay.

Ma connaissance de l'inspecteur départemental des sports me permettait aussi de crâner un peu…

Petite difficulté quand même pour atteindre ce grand jour de la fête de la Jeunesse : garder mes chaussures de toile toujours blanches … Ma hantise en effet, c'était le goudron. Ma mère, ne pouvant l'enlever, me disait quand je partais pour l'entraînement :

- « Fais bien attention où tu marches ».

A cette époque, il y avait toujours sur mon parcours une rue en réfection et, bien sûr, le passage de la goudronneuse avec ses grands robinets déversant le goudron sur les gravillons.

Les ouvriers étaient très généreux ; ils en mettaient partout, même sur l'herbe de la banquette. Personne ne veillait à ce qu'on appellera plus tard l'écologie.

Alors dans ces conditions, comment ne pas revenir avec une tache de goudron sur ses chaussures ? Eh bien ! Toujours très soigné sur moi, j'y arrivai, mais quels efforts, pour la fête de la Jeunesse !...

MALVILLE - Célestin et Francis

XXV

Presque tous les travailleurs de la famille de Célestin on porté la casquette ...

Ce midi-là à la maison, les conversations allaient de la géopolitique au festival du cinéma avec Papa dans le rôle du critique ... Céline commence :

- « Tu te rends compte Célestin, avec les Anglais, on est obligé d'attaquer Suez pour faire passer les pétroliers ! »

Le père :

- « Putain, ces cons là, y n'ont pas eu assez de la dernière guerre ? »

Alors tournant la page du journal :

- « Grâce Kelly est princesse de Monaco ».

C'est à ce moment que Mademoiselle Cinéma en profite pour placer son prochain film. Nicole nous fit en quelque sorte la bande-annonce de Sissi, en concluant :

- « Il paraît que c'est sensationnel ; Papa tu devrais venir avec nous dimanche ».

- « C'est peut-être ta Romy Schneider qui plantera mes poireaux ? », répondit Célestin en repliant son beau couteau jaune.

C'est vrai que notre père ne s'arrêtait jamais de travailler, et quand par hasard il prenait des vacances, c'était pour aller faire la vigne ou le bois.

Parfois, il partait seul à Malville, et pour salaire, (la vigne était en indivis entre Céline et Francis), il ramenait vingt litres de vin.

Malin le père, il avait confectionné une valise en bois aux dimensions du réservoir métallique qu'il plaçait dedans. Là, ni vu, ni connu, pas d'acquit et surtout inaperçu dans le car.

Avec son bel imper vert, son costume et sa cravate, il avait de l'allure le père. Qui aura pu imaginé qu'il transportait ainsi son vin de table ?

Une allure de flic, Célestin ? C'est ce que deux individus lui reprochèrent un soir qu'il revenait à pied des cars Drouin avec sa fameuse valise.

Jamais il n'avait eu si peur, nous a-t-il raconté. Pensez donc : les deux individus, qui l'avaient pris pour un agent de la secrète, voulaient le passer par-dessus le pont de Pirmil. Il ne dut son salut qu'à sa carrure athlétique et ... au passage d'un fourgon tôlé de vrais policiers.

Bien sûr, cette anecdote faisait les délices de Céline. Et, presque fière, elle amenait le sujet de la manière suivante quand nos flics à nous venaient tailler la belote :

- « Raconte don, à Pierre, tes aventures du pont de Pirmil ».

Papa n'était pas flic, il n'aurait pas aimé ; il n'a jamais porté de casquette. En revanche, presque tous les travailleurs de sa famille ont porté, d'abord par métier, la casquette.

C'est comme cela, en présence de la force publique, que ce soir là, de fil en

aguille, comme disait ma mère en tricotant, j'appris des tas de nouvelles sur les membres de la famille de Célestin ...

Je crois que je peux vous le dire, mais vous ne le répèterez pas ! Le père de mon père s'appelait Pierre et la mère de Pierre, Reine. Le surnom de Pierre fut d'abord Pelot à Reine bien sûr, puis Pelot la graine, tellement il avait fait d'enfants à sa pauvre Mélanie.

Tous deux ont été garde-barrières et c'était Pelot le salarié de la SNCF, d'où la casquette, mais alors pourquoi ce service public ne conserva-t-il pas mon grand-père dans ses effectifs ?

Voilà, c'est que le Pelot avait une fâcheuse tendance à éponger sa soif avec du petit rosé et il partait en chantant le long des voies. C'est souvent Mélanie et Henri, un autre fils, qui bras dessus bras dessous, ramenaient Pelot à la maisonnette. Le pauvre Henri ne put prendre la succession ; en 1941, trop petit en taille pour faire la guerre, trop petit pour la SNCF, il travaillait dans les fermes. Mais un jour, on le trouva mort dans un champ, la roue de la charrette lui étant passée sur le corps... On n'en saura jamais plus, son cheval fut le seul témoin...

En revanche Marcel, le petit frère de Célestin, lui, travaillait à la SNCF et portait donc une casquette ; celui-là était mon parrain.

Pierre, autre fils de Pelot donc, avait travaillé lui comme receveur dans les tramways nantais, la CNTC. Donc une casquette pour Monsieur aussi.

Cet oncle, très connu sur la place de Nantes, était surnommé Cyrano tellement il avait un grand nez. S'il était si connu à Nantes, c'est que, pendant très longtemps, il avait travaillé chez un limonadier et faisait les livraisons dans tous les cafés de Nantes avec sa voiture à cheval.

Alors est-ce que ce sont ces habitudes commerciales obligeant à boire un peu quand même ou une envie irrésistible ? Toujours est-il que Cyrano ne fera pas carrière à la CNTC, ayant été pris à pisser par la portière d'un tramway en marche !

Célestin, lui, se tenait beaucoup mieux, et personne ne l'a jamais vu marcher de travers. Même si la boisson pouvait parfois aider à se sentir plus solide dans les bagarres, ce n'est pas l'alcool qui lui fit faire un court séjour en prison, mais plutôt ses idées...

Chez JJ. Carnaud à Basse-Indre, dans la deuxième partie des années trente, il travaillait aux forges et les mouvements sociaux aidant, un jour, il participa activement à une bagarre générale contre la maîtrise. Un contremaître fut blessé, un nom fut crié quand les adversaires se séparèrent : - Tessier -.

C'est ainsi qu'il se retrouva devant le tribunal correctionnel et perdit son emploi, mettant ainsi peut-être lui aussi un terme à une carrière prometteuse ?

Et quand le Francis viendra plus tard le narguer en lui disant que les ouvriers ont encore bien de la chance de bénéficier d'une 3ème semaine de congés payés, il préférera aller se promener longuement dans le jardin pour ne pas faire d'histoire dans la famille...

En 55, notre père était toujours forgeron ; c'est lui, pour la petite histoire, qui réparait les pioches et les panneaux indicateurs de la ville de Nantes ; qu'il en soit ici remercié !...

A cette époque, il allait aussi sur le port faire des réparations dans les bateaux à quai. Et s'il a rapporté souvent des boites de conserve " bossées " mais pleines, il a sans doute aussi ramené dans ses poumons des fibres d'amiante, petites mais solides...

Au moment où Renault sortait sa nouvelle berline, la Dauphine, au moment où le commandant Cousteau circulait au fond des mers à bord de la Calypso, c'est fabuleux de penser que mon héros de père, poussait, lui, sa charrette à bras, pleine de matériel, sur les pavés de Nantes.

La Dauphine et Cousteau, je les voyais au cinéma soit aux actualités, soit en documentaire ; je rêvais parfois de voir Célestin sur l'écran, mais sérieusement ce n'était pas pour nous. Encore que la réplique de Napoléon à Talleyrand jouée par Sacha Guitry, aurait collé comme un gant à mon père quand il dit :

- « Vous êtes de la merde dans un bas de soie ».

XXVI

Entre familles et amis ... on s'aimait bien, mais la critique était le plat de résistance des conversations !

Mon père avait horreur des gens à manière, des "chochottes". Toutefois, quand il s'agissait de femmes, de belles femmes et en plus de la famille, il adorait. C'était le cas des filles Fourage, Marie et Anne.

Ces deux là étaient un peu nos Grâce Kelly et Romy Schneider.

Ces cousines, par Marie Saulnier leur tante, avaient un vocabulaire ampoulé comme leurs cousines Bossard, mais paraissaient plus accessibles, du moins elles venaient sans manière chez nous. Apportant leurs morceaux de jambon et de pain, elles s'invitaient parfois à manger, comme cela, dans la semaine. Marie était mariée à un grand bel homme fort, Manu, qui était chauffeur routier, très sympa comme dira plus tard Max Meunier à Radio Luxembourg. Manu était aussi un copain de Célestin.

Anne à cette époque devait avoir vingt ans ; orpheline depuis l'âge de dix ans, elle avait été recueillie chez Marie.

C'est curieux le contraste que l'on peut constater dans les familles ; trois de leurs frères habitaient Rezé.

Il y avait Georges ; on aurait dit Brassens et, avec de l'humour, il disait aussi des choses grivoises parfois. Il y avait Clément, moustache aussi, et qui ressemblait lui à Yves Robert, marié à Yvette, une grande brune qui avait un genre Saint-Germain-des-Prés avec des grands cheveux et, comme disait Céline, entraînait le pauvre Clément à faire la fête. Clément habitait la Coquetière dans une maison jumelée avec celle de son frère Henri qui lui, chef de chantier du bâtiment, était plein de verve et de baratin et pas radin pour un sou quand il s'agissait de verser à boire. Marié, Henri entretenait lui aussi de bonnes relations avec mes parents.

A cette époque, les relations étaient faciles entre les gens. Par exemple, le dimanche, Maman disait :

- « Tiens, j'irai bien à la Coquetière »

Et nous partions : Céline, Célestin, bras dessous, Philippe dans sa poussette et moi. Alain et Nicole avait le droit, eux, de sortir seul...mais le soir en arrivant, ils se battaient autour de mes poches pour en récolter le butin ... Ces deux là savaient que, très poli, leur frère Joël ne refusait jamais un gâteau sec mais, l'ayant grignoté une fois, le mettait immanquablement dans sa poche ...

Donc à la Coquetière, il y avait aussi des enfants, plus petits que moi mais que j'aimais bien, même s'ils offraient la particularité de n'être pas toujours fraîchement débarbouillés. Vous savez ce que c'est, de la poussière dans la cour, un peu de morve au nez et on vous prend pour un apache !

Une fois ce fut fabuleux !

Nous étions invités à dîner 'on disait plutôt : à manger le soir) ; la maîtresse de maison, qui avait fait chauffer de l'eau dans un grand faitout, sortit un gant de toilette d'un placard, le trempa dans l'eau tiède, essuya le visage de l'un de ses gamins, ramassa le gant de toilette ... Oh, stupeur ! Elle plongea, quelques instants plus tard dans le même faitout, ses légumes pour la soupe ...

Cette anecdote avait marqué Maman qui en parlait souvent. Entre familles ... on s'aimait bien, je dirais naturellement, mais la critique familiale était le plat de résistance des conversations !

Vous aurez compris que ces gars là, hé bien, n'étaient pas du même genre que leurs sœurs, au point même qu'Henri et Clément furent fâchés pendant un temps, s'étant bousculés un peu lors d'un repas de famille...

Quand nous allions à la Coquetière, nous en avions toujours pour l'après-midi car, en plus des deux maisons Fourage, nous allions aussi chez les Jousseaume qui habitaient en face. Colette, c'était notre couturière, elle était très capable, disait Céline, et mignonnette ajoutait-elle. Toujours bien maquillée, elle avait souvent des sablaises dans les pieds et un accent de la Mothe-Achard dans la bouche.

Cette petite dame brunette, qui faisait ou arrangeait beaucoup de nos vêtements, avait deux gars, Joël bien comme moi, et Jean-Guy « sot comme un panier à crottes », disait Célestin.

Leur père, Eugène, Vendéen de Saint-Mathurin, était, lui cheminot à la SNCF. En fait, on ne le voyait pas souvent ; quand il n'était pas sur la voie, il se reposait et quand il n'était ni sur la voie ni dans son lit, il faisait des heures chez les jardiniers...

Mais quand on avait visé juste, mon père passait du bon temps avec lui tellement il était jovial.

C'est M^me^ Jousseaume qui avait fait la somptueuse veste en velours vert que je portais le jour de ma petite communion et je puis affirmer que cette fois-là, j'étais plutôt élégant !

Cette riche année scolaire se terminait. Après la musique, les curés, ma petite communion, la fête de la Jeunesse, M. Chauvelon, les « un an » de Philippe (très beau avec ses cheveux blonds tout bouclés), j'aurais pu être heureux ! Si mon père ... n'avait pas été accidenté du travail en plein du mois de juin...

Pensez-vous qu'en découpant un fût vide au chalumeau, celui-ci explosa, comme une bombe ! Le gaz enflammé a brûlé Célestin au visage et aux mains, au deuxième degré a-t-on dit.

Hôpital, soins, retour à la maison où il resta plusieurs semaines en convalescence. Nous eûmes très peur, il aurait pu être tué. Brûlé mais vivant, il était très bien dans les mains de Maman qui conjurait les brûlures.

Elle tenait çà de son père, le François Ravily. Comme elle avait su le faire pour Alain brûlé tout petit par du café, elle soulagea notre père au point que ses souffrances ne l'on jamais empêché de dormir ni d'ailleurs de ronfler.

Somme toute, il était sauvé et j'étais content d'avoir mon père à la maison... Quand on arrive de l'école, c'est quelque chose !

XXVII

Magnifique, à Saint-Nazaire le vendeur de glaces en avait de tous les parfums dans son triporteur de toutes les couleurs...

En juillet, comme d'habitude, je suis parti en vacances à Malville.

Vacances, c'est beaucoup dire car Tonton Francis, parfois, exploitait la main d'œuvre juvénile : il avait décidé de nous faire repeindre son alambic.

Pendant une semaine, nous sommes allés : Jean-Paul, Paul et Bisnigou sous le hangar appartenant à son vieil ami Alfred Bredeloux où était garé l'alambic.

Francis avait acheté plusieurs pots de couleur noire, marron et rouge et des pinceaux, puis il nous fit sa conférence :

- « Vous voyez mes lausserons, les roues et toutes les traverses en noir, le chauffe-vin et le coffre en rouge, tout le reste en marron, c'est simple, et voilà de l'essence pour vous laver les mains ».

En fait, on s'est bien marré ; c'était plutôt Jean-Paul le contremaître et puis quelle expérience ! Qui peut se vanter d'avoir peint un jour un alambic ?

Si la première semaine on avait travaillé, les suivantes on a passé beaucoup de temps à jouer et surtout au billard dans la salle du café.

La tante de Malville avait un copain qui était représentant en jeux de café et régulièrement il changeait le billard. Le plus souvent, c'était un billard américain avec des boules et des numéros, parfois un billard golf avec des champignons et deux trous à chaque extrémité. Les billards étaient très beaux, en bois verni. Les queues, au bout desquelles on mettait de la craie bleue, étaient aussi en bois, moitié chêne clair, moitié chêne foncé. Le tapis vert était splendide et nous avions la responsabilité de ne pas le déchirer. Le copain avait menacé :

- « S'il a un accroc... je ne le remplace pas ! »

Bien sûr, c'était payant 20 francs, enfin 20 centimes de francs ; vous savez, les pièces jaunes ... On n'en mettait pas beaucoup. Il suffisait de placer deux

bouchons bout à bout entre le tiroir d'où descendaient les boules et le poussoir…

Avec une pièce, on jouait une demi-journée… Ah les pièces jaunes, ce que ça fait des heureux ! Marie avait dit :

- « Attention Mathurin, pas le dimanche, c'est le tour des clients et eux ils payent ».

Pendant ces longs moments passés au billard dans la salle du café, je me souviens d'Yves qui restait tout à coup immobile, ses yeux bleus dans le vide. Même quand c'était son tour de jouer, nous attendions son retour dans notre vie. Nous n'étions pas vieux – 10 ans en moyenne – mais nous savions qu'Yves avait un problème de santé, qu'il voyait le médecin pour cela.

Jamais nous ne l'avons questionné. En quelque sorte, nous étions fiers de le protéger, lui beau comme James Dean.

Beaucoup plus tard, ambulancier, il se tuera en voiture … Quand j'ai appris sa mort, j'ai alors pensé au billard.

Cette année là, j'ai passé aussi quelques jours à Saint-Nazaire chez tonton Marcel et tante Lucie ; Lucie c'était la petite sœur de Célestin qui l'adorait.

C'est au cours d'une virée au bord de la mer que Francis et Marie, après le restaurant, m'ont livré chez mes cousins. D'ailleurs, c'était complètement fortuit puisque Claude Lemarié a dû, le lundi matin, m'apporter dans son beau camion de couvreur, mes affaires pour la semaine.

En attendant, mon cousin Robert me prêta un pyjama à rayures pour que je puisse coucher décemment dans le même lit que Michelle, cousine de mon âge.

Chez Lucie, tout était nickel et, quand *on trouvait un cheveu, c'était sur les langues* du Tonton ou de son fils Robert.

Tonton Marcel, qui ressemblait à Jean Poiret, était d'ailleurs facétieux de la même sorte. Ils habitaient rue Roger Salengro et du coup étaient plutôt socialistes… Des principes, ils en avaient. Lucie était sévère :

- « T'entends, Joël, chez nous on jette pas le pain sous la table », m'a dit Lucie, au premier repas, le dimanche soir.

J'étais vexé, d'autant que moi, ce n'était pas mon genre de jeter le pain…

Le tonton Marcel était plus joueur que la tante. Après le repas :

- « Allez, le gamin ! Viens me faire voir si t'es malin ».

Il sort de son porte-monnaie deux pièces jaunes, une de 10 francs et une de 20 francs. Il met le doigt sur une pièce, la fait glisser sur la table, puis place celle de 20 francs dessus et avec deux doigts les fait glisser l'une sur l'autre, les fait danser.

Et pendant ce temps, il fredonne une drôle de chanson,

- « La belle tu m'avais, tanta le cocotier… zan breu le fricotier,… la belle pour vous aimer… ».

Puis il me dit :

- « Regarde un peu ».

Je regarde et il n'y avait plus qu'une pièce sur la table ; je m'étais fait avoir ; prestidigitateur mon Marcel ?

Pas du tout ! Ou un peu quand même, enfin je découvre au bout d'un moment que la pièce de 20 francs était découpée d'un côté pour enfermer la pièce de 10 francs.

Moralité, j'étais à l'époque assez lentement intelligent.

La tante Lucie, avec son ptit vélo, faisait des ménages chez plusieurs personnes, tandis que le tonton était maître menuisier.

Attention, c'est qu'il travaillait bien le Marcel ; il le disait et tout le monde le confirmait.

Dans cette famille, on était fier de certains ; c'était le cas pour Robert, qui avait trois ans de plus que moi, et qui travaillait très bien au collège.

Le problème, c'est que cette intelligence réelle lui donnait le privilège de ne pas faire grand-chose pour améliorer la vie domestique. La vaisselle, les commissions, le ménage, étaient pour Michelle, ma cousine, qui souffrait un peu mais qui faisait tout. Je crois l'avoir aidée du mieux que je *pouvais pendant mon séjour, mais là, pas de* remerciement.

Pour tante Lucie, qui supportait pourtant "son Robert" à ne rien faire, c'était normal ; invité ou pas, un gars comme moi ça devait travailler.

Je dis les choses comme cela, mais j'admirais, moi aussi, mon cousin.

L'autre cousin, son frère qui s'appelait Marcel aussi, était, je crois, apprenti aux chantiers, vous savez là où l'on construit de beaux paquebots.

Il était encore plus gentil mais très taquin et, forcément, j'étais une proie facile ;

je prenais facilement une éponge pleine d'eau sur la tête quand elle était placée sur le haut de la porte que j'allais ouvrir...

Alors à table, quand je racontais mes déboires, tonton Marcel me disait :

- « T'as qu'à lui rendre la pareille ».

Cette phrase m'empêcha certainement de dormir car je ne comprenais rien ; pour moi l'appareil ; cela ne pouvait être qu'un appareil photo que, bien sûr, je n'avais pas emprunté, alors pourquoi lui rendre ? Et oui, ce n'est que lentement que je compris qu'il y avait la d'une part et pareille d'autre part. Ne vous moquez pas ; j'avoue simplement ma découverte progressive des mots.

Pendant ces vacances, les après-midi nous allions à la plage, près de la jetée. Il y avait du sable pour se mettre à bronzer, mais beaucoup de boue quand la mer était basse. Je me souviens d'avoir eu un peu honte de mon caleçon de bain marron en laine tricotée par ma chère Céline. Je ne vous dis pas l'effet que vous faites avec de la laine trempée quand elle vous colle à la peau... Lorsque enfin nous étions secs, nous avions le droit, (c'est Michelle qui avait les sous dans son porte-monnaie) chacun... à une glace en cornet.

Magnifique, à Saint-Nazaire, le vendeur de glaces en avait de tous les parfums dans son triporteur, de toutes les couleurs aussi.

Un jour sans glace, donc sans plage, donc sans soleil, nous sommes allés, Michelle, Robert et moi chez leurs copains de l'autre côté de la rue Roger Salengro.

Leurs parents habitaient dans l'école publique, directeur ou concierge, je ne sais plus. Chez eux, nous avons joué au Monopoly.

C'était la première fois. Plus émerveillé par les jolies couleurs des fiches que par les liasses de billets, j'étais très consciencieux après le temps nécessaire à la compréhension.

Ça allait, jusqu'au moment où je fus mis en faillite. Effondré, livide, Mathurin Bisnigou rejoignit directement la case de la tante Lucie pour sécher ses larmes.

- « T'en fais pas mon Joël, le prochain coup, c'est toi qui gagneras ». Elle m'embrassa et me dit :

- « Tiens, mets don le couvert, le tonton Marcel y va pas tarder ».

Le samedi, le séjour à Saint-Nazaire devait se terminer ; mes parents étaient à Malville, tout le monde venait me chercher dans la Peugeot bleue de Francis.

Eh bien ! Cette journée ne fut pas des meilleures pour moi. Pendant le repas, et bien sûr devant eux, les parents parlèrent des enfants, les critiquant ou les vantant...

Tante Lucie, qui avait ses trois enfants au basket, nous en "faisait manger" à tous les repas ; elle connaissait les règles et était leur meilleure supportrice.

- « Jte comprends pas, Tintin, qu'elle dit à mon père, ton gars y fait pas de sport ? Toi qui faisais les courses de vélos, tu peux pas le remuer un peu... ».

C'était agréable ; mon père haussa les épaules, laissant Céline venir à la rescousse :

- « Mais enfin Lucie, un enfant qui a un souffle au cœur n'a pas le droit de faire du sport ! ».

J'étais sauvé... Mais pas pour longtemps.

L'après-midi, les Nicol devaient venir pour le café et les gâteaux, des gens comme on n'en fait plus, très gentils, propres sur eux et M. Nicol racontait des histoires de Toto.

Je me souviens toujours de celle où Toto mangeait les crottes de nez de sa grand'mère, mais certaines étaient bien plus osées...

Le comportement des parents était étonnant. De temps en temps ils se tournaient du côté des enfants :

- « Heureusement qui comprennent pas », disait Marcel en rigolant, « Hein, Joël, t'as rien compris ?

Et moi, rougissant sans doute un peu, je hochais la tête. En fait, je n'étais quand même pas né de la veille et leurs histoires, elles me faisaient marrer, mais bien sûr de l'intérieur !

Quand je dis que je n'étais pas sauvé, vous allez voir qu'une enfance sans risque, ce n'est pas une enfance. Notre mère pouvait faire trois choses à la fois, faire de la couture, tout en parlant, tout en prenant son café. Quand elle conversait ou racontait une histoire, rien ni personne ne pouvait la perturber...

Voilà l'incident ; Céline se soulève de sa chaise pour prendre du fil dans la boîte à couture, elle parle comme d'habitude. Voulant changer de place dans la pièce, je lui dis :

- « Maman, j'enlève ta chaise ».

Elle se rassoit, tombe et, à terre, se tape la tête dans la cloison... On s'affole, on crie, la victime se relève, elle n'a pas de bosse, les hommes rigolent... un peu ; je prends une baffe, la seule baffe de ma vie, de la part de Céline !

Après, bien sûr, l'ambiance était un peu cassée, hésitations, discussions, procès :

- « Mais si Céline, y te l'avais dit » puis,
- « T'écoutes jamais » et enfin,
- « Oh ! Il en est pas mort ; regarde le, y s'marre ».

De ce séjour à Saint-Nazaire, j'ai conservé aussi les quelques couplets donnés par le tonton David.

Voici donc :

« Ma charmante Brunette »

La belle, tu m'avais tant t'a le régalé, le fricotier,
Z'ambre les cocotiers
Tant t'al, digue, digue, digue ding gouliné
La belle pour vous aimer.

La belle si j'étais dans ton jardin
La belle si j'étais dans ton jardin
Nous cueillerions du romarin,
Ma charmante brunette,
Nous cueillerions du romarin, dans ton jardin.

La belle si j'étais dans ton lit blanc
La belle si j'étais dans ton lit blanc
Nous dormirions tous deux ensemble
Ma charmante brunette
Nous dormirions tous deux ensemble
Dans ton lit blanc.

La belle si j'étais dans ton vivier
La belle si j'étais dans ton vivier
J'y mettrais mon canard nager
Ma charmante brunette
J'y mettrais mon canard nager, dans ton vivier.

XXVIII

Et moi, si je caressais la peau mate de son joli visage rayonnant, ce n'était pas qu'avec mes yeux, le dimanche matin, pendant la messe

Le dimanche soir, avec Francis et Marie, nous sommes allés conduire les parents à la gare routière de Saint-Nazaire pour qu'ils prennent le car Drouin à destination de Nantes.

De retour à Malville, chez la mère Saulnier, les Beauclair nous attendaient, Jacqueline leur fille arrivait de Paris et venait passer quelques jours de vacances dans la région.

Raoul Beauclair, lorsqu'il était enfant, avait été recueilli par les parents de la mère Saulnier ; c'était pour elle une sorte de demi-frère.

Sympathique et arrivant à l'âge de la retraite, il avait un air de vieux titi parisien avec la gouaille et le baratin.

Engagé politiquement et proche des communistes, il refaisait lui-même le monde ...

Francis, qui n'avait pourtant pas sa langue dans sa poche, restait souvent en arrêt sans savoir comment rebondir.

La femme de Raoul, Lisette, très maquillée et pleine de bijoux, détonnait un peu, une allure de bourgeoise, bavarde aussi, mais plus calme et d'une gentillesse extrême à mon endroit.

Les Beauclair semblaient heureux en famille et on avait pour eux, un respect teinté d'envie.

Ils ne partaient jamais sans leur fille, belle créature sortie tout droit d'un roman-photo.

Grande, avec de longs cheveux, des ongles de nacre, Jacqueline, qui frisait la trentaine, un peu vieille fille donc, avait, après avoir été malade pendant plusieurs années, de la peinture fait son passe-temps.

Elle exposait, disait Raoul, mais comme il parlait beaucoup, on attendait de voir les œuvres.

Après avoir dîné le soir chez la mère Saulnier, je compris que Raoul et Lisette couchaient sur place mais que Jacqueline revenait avec nous au bourg.

- « Jacqueline, dit Marie, t'auras pas de problème pour dormir ; Joël y ronfle pas ».

Je compris, là, que j'étais obligé de partager la grande chambre. C'est vrai qu'il y avait deux lits de coin ... mais pour se déshabiller, comment faire ?

J'étais là, tout à coup gêné ; ma pudeur m'empêchait à cette époque d'enlever un quelconque vêtement devant une femme, tandis que j'aurais accepté de jeter un œil sur le déshabillé de cette midinette ...

Tante de Malville, me voyant un peu tourmenté, un peu mécontent, et les joues rose foncé dit :

- « Mathurin, tu attendras que Jacqueline s'installe et tu iras de déshabiller dans not chambre ; y a ton pyjama sur la chaise ».

Ouf, les choses se sont passées en tout bien tout honneur.

Moi l'homme, j'ai éteint la lumière ; il y avait un petit bouton en bois, au-dessus de la tête de lit, qu'il suffisait de tourner.

Jacqueline, que je devinais dans son lit, me fit la conversation gentiment avec une voix à la Brigitte Fossey jusqu'à ce que le sommeil nous prenne.

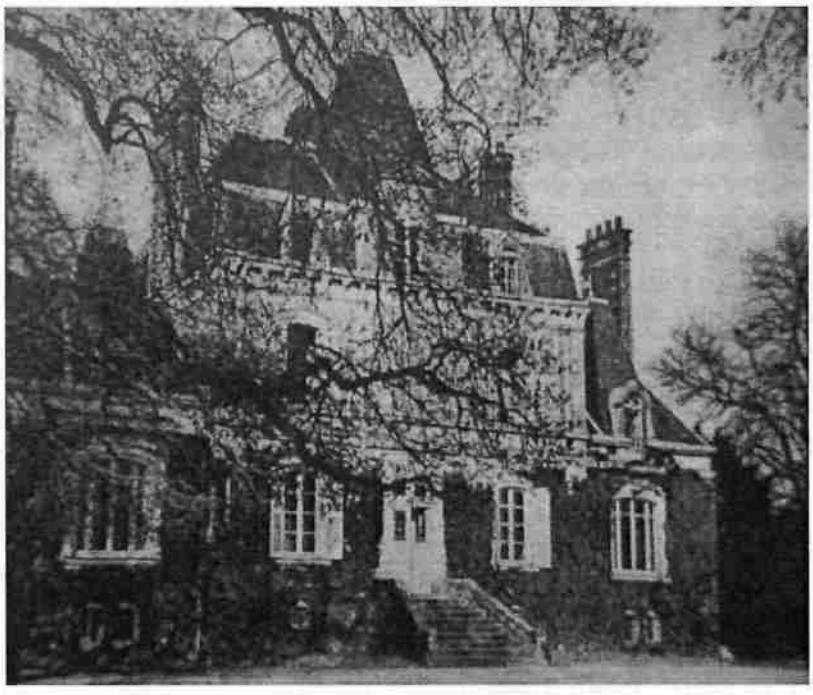
Elle avait de l'humour, notre artiste familiale ; au petit déjeuner, me prenant par le cou :

- « Hein ! Joël, raconte leur un peu, quelle nuit on a passé tous les deux »...

Plus tard, beaucoup plus tard, Charles Gautier, le maire de Saint-Herblain, organisera une exposition des œuvres de Jacqueline Beauclair...

Jacqueline, c'était un prénom qui m'était familier ; j'avais deux copines à Pont-Rousseau qui portaient ce nom là, la cousine de mon ami Daniel et la fille de l'épicière M^{me} Lemonnier.

En parlant de copine, à Malville, c'était une pitié, nous étions toujours entre gars ; le seul qui s'en tirait bien, c'était Yves qui, avec sa beauté à la James Dean, attirait ou du moins était attiré au château pour voir les filles de Bellaly.



Le château de Bellaly

Là, avec son petit vélo bleu, il n'avait pas de malaise, le Yves, pour aller converser de très près, me disait-il, avec la plus belle, blonde et coiffée à la Jeanne d'Arc.

Et moi, si je caressais la peau mate de son joli visage rayonnant, ce n'était qu'avec mes yeux, le dimanche matin, pendant la messe !

La messe me permettait de voir d'autres filles ; il y avait aussi toute la famille de Kerlan, des gens bien, qu'on disait.

Ils ne venaient que le samedi et le dimanche dans leur petit château, mais c'est la mère Saulnier qui leur lavait le linge. Ils semblaient dans un autre monde, des chrétiens pourtant.

Distants, ils étaient distants ; sobrement mais confortablement habillés, ils ne devaient jamais avoir froid, eux, en hiver.

Ils arrivaient toujours un quart d'heure avant le début de la messe, en grande traction Citroën grise.

Les enfants sortaient les premiers par les portières, les gars en costume marin, les filles en jupe écossaise, la mère avec son chignon, son chapeau à voilette, sa grande écharpe, mais pas maquillée : une bonne sœur avec des enfants.

Le mari, militaire, n'était pas souvent là.

Son épouse jouait de l'harmonium à la messe et le reste de la famille faisait la chorale. Elle était du genre dame patronnesse, avec une certaine condescendance à mon égard, le peu de fois qu'elle m'adressa la parole.

Bef, ces gens là n'étaient pas de notre milieu et mon tonton Francis les prenait pour des notables en les accompagnant d'un certain respect…

C'était le panorama du dimanche ; il y avait parfois des lundis qui offraient le contraste…

XXIX

Le cochon a réussi à faire un tour de l'église avant de se faire plaquer au sol

J'allais souvent, (j'avais quand même dix ans !), donner "un coup de main" à Jean-Claude à l'abattoir.

L'abattoir et le laboratoire de charcuterie des David étaient au coin de la place de l'Eglise et près de chez Guibert. Mais Paul, le fils, ne participait jamais aux réjouissances, les parents étant fâchés depuis des lustres. Il est vrai que les autres cousins-copains ne venaient pas souvent non plus.

Le premier jour, Emile Bélin et Lucien David tuaient une dizaine de cochons et le lendemain faisaient la charcuterie nécessaire au magasin. Nous étions avec eux et il y

avait toujours en plus un ou deux journaliers.

Ce jour là, Jean Guillard, qui revenait d'Indochine, était là. Il avait pris là-bas un « sacré coup de bambou », comme on disait. Il était devenu un peu dingo et chantait continuellement en gesticulant dans tous les sens :

- « Je te le le, l'avais bien dit li li que tu lu lu, serais lé lé, bientôt lo lo, ma femme ».

En vérité, il était revenu chez Marthe, sœur de Lucie Leblond, qu'il avait aimée dans sa jeunesse.

Pour revenir aux cochons, il faut savoir qu'en ce temps là, on tuait en grande simplicité. Le cochon était tenu par deux hommes et deux gamins. Emile, prenant une grande masse, frappait sur la tête du cochon de toutes ses forces. Le cochon, endormi, se couchait et là Lucien prenait un grand couteau en disant :

- « Bisnigou, tiens la poêle ».

Ce que je faisais avec grande conscience alors qu'il entrait le couteau dans la gorge du porc. C'est à ce moment que le sang jaillissait abondamment, mais juste de quoi remplir la poêle. Le sang allait être ensuite utilisé pour faire des boudins.

Ce qui m'a le plus impressionné une fois, c'est lorsqu'un cochon, mal endormi sans doute, s'est relevé et s'est mis à courir pour sortir dans la ruelle, avant d'atteindre la place de l'Eglise.

Des cris et des gestes, il y en eut ! Très vite, nous avons tous suivis en bottes et en tablier.

C'était la poursuite du cochon, vous voyez le spectacle. Hé bien, le cochon a réussi à faire un tour complet de l'église avant de se faire plaquer au sol puis ramener à l'abattoir pour être normalement tué. Après, le porc saigné était soulevé à l'aide d'un palan pour être mis dans une grande cuve en bois pleine d'eau chaude. Là, à quatre, les deux enfants et les deux commis, chacun un racloir dans la main, nous rasions la peau des porcs... C'est doux, beau et propre la peau de cochon rasée...

A l'aide d'un grand rail, le cochon était ensuite sorti dans l'autre pièce où attendait Michel, l'aîné des David...

Lui, en grande blouse blanche, à l'aide d'une hache, coupait le porc en deux dans le sens de la longueur, de la tête à la queue même si la queue (en tire-bouchon) restait sur une des deux parties du corps.

Dès l'après-midi, après avoir très bien mangé, ensemble nous retournions commencer la charcuterie.

Les boyaux nettoyés, la viande passée au hachoir, c'était le temps de faire les saucisses. Un vrai plaisir : soit je tenais le boyau au bout d'un grand tube, soit je tournais la manivelle... et on faisait de la saucisse au kilomètre ! Quel bonheur !

Il faut préciser qu'à l'époque, le matériel, pour bien marcher, était entretenu avec de la graisse ; nous en avions plein les mains, mais personne ne se les lavait en cours de manipulation des saucisses pour les mettre dans la grande bassine en aluminium.

Jean-Claude et moi nous étions chargés en général de porter les saucisses au magasin pour les mettre au frigo. Une fois, je me souviens, nous emportions, par les poignées, notre bassine (pleine à ras bord de saucisses) quand nous nous aperçûmes que les saucisses nous suivaient...

Il y en avait bien trois mètres qui traînaient sur le sol dans la poussière... Elles étaient sales... Nous les avons lavées sous le robinet puis accrochées tranquillement dans le frigo.

Avez-vous entendu dire que quelqu'un était mort en mangeant nos saucisses ?

Voilà, c'était ma vie à Malville pendant les vacances.

J'oubliais, Marie, ma marraine, avait une jolie voix ; elle chantait souvent en cousant et en écoutant Radio-Luxembourg.

Ce soir là, c'était la chanson de Juliette Gréco ou de Jeanne Moreau, peut-être Le Tourbillon.

- « Un petit poisson, un petit oiseau s'aimaient d'amour tendre mais comment s'y prendre quand on est dans l'eau... » ou « J'ai la mémoire qui flanche, je ne me souviens plus très bien ».

Tante s'est arrêtée pour me dire, je crois :

- « Mathurin, quand t'auras fini, avec ta limonade et tes cornichons, tu moudras du café pour demain matin ! ».

C'en était fini aussi du moulin à café qui pinçait les cuisses, Francis avait fixé, sur le côté du placard, un beau moulin en porcelaine décorée !

XXX

Ma sagesse et ma discrétion me conféraient un droit d'écoute, personne n'osait me dire : « va voir ailleurs ! »

Avant la rentrée scolaire de 1956 à Rezé, c'était encore la véritable ambiance de vacances. Quand il faisait beau et chaud, nous sortions, l'après-midi, quelques chaises pour prendre le frais. La façade rue Joseph Turbel était située au nord.

Ce jour là, le gars Forêt, dont le père travaillait à l'abattoir avec J.M., sortait, avec ses copains, sa "bingarde", une Rosalie noire qu'il garait juste en face. Maman l'aimait beaucoup ce Claude car, bien que très poli, il avait un humour décapant, un peu Robert Lamoureux, si vous voulez.

Sa "bingarde" était entièrement décorée de phrases et de dessins osés, réalisés à la peinture blanche. On ne pouvait rien voir dans sa voiture mais à l'arrière on pouvait *lire :*

- « Madame, ne riez pas, votre fille est peut-être à l'intérieur ! »

L'échange avec Maman était des plus simples, mais elle était capable aussi de réparties plutôt marrantes.

Elle savait s'adapter à son public, notre Céline, car elle était également appréciée de messieurs très bien comme M. Leroy, l'inspecteur des PTT, ou M. Stoecker, qui travaillait à la BNCI. Ils s'arrêtaient facilement sur leur trajet pour discuter avec elle.

Le docteur Briton lui-même, qui venait d'acheter une 4 Chevaux Renault, soulevait son chapeau pour la saluer à chaque fois qu'il passait devant la maison.

Il n'en était pas de même quand un couple de clochards passait aussi, elle complètement saoule, assise sur une charrette à bras, lui tirant la charrette et l'insultant. Nous l'avions surnommée la Reine des Prés, en référence aux reines de la mi-carême, notre carnaval nantais.

Notre mère avait aussi des facultés pour écouter les copains de Nicole et Alain qui, tour à tour, venaient se confier.

Ma sagesse et ma discrétion me conféraient un droit d'écoute ; personne n'osait me dire « Va voir ailleurs ! ».

J'ai entendu, par exemple, Yvonne *demander conseil pour éconduire un* amoureux un peu trop entreprenant…

J'ai suivi l'épopée de Guy, grand, beau, à l'allure de Johnny Halliday et qui, à 17 ans, allait devenir papa !

Et puis Nicole nous a présenté son fiancé, Paul, qui avait 24 ans en 1956. J'avais 10 ans et il faut dire que, pour moi, ce fut un choc. C'était quand même moi qui couchais avec ma grande sœur dans le grand lit de la petite chambre et j'ai senti là que ça n'allait pas durer !

Paul venait souvent chez nous au 17 rue Joseph Turbel. Il venait avec sa mobylette qui, curieusement, était couleur de ses cheveux…

1957 – Nicole Tessier épouse Graton et Paul Graton Rue Joseph Turbel devant la maison Martin

J'ai su après qu'il était peintre…

Etonné, j'ai appris très vite qu'en fait, il travaillait chez Leroux-Marin où il livrait des cuisinières, des gazinières, des réfrigérateurs, enfin quoi de l'électroménager.

C'est dans sa nouvelle profession que *Paul a connu Célestin ; ils prenaient leur* casse-croûte ensemble ; très gros, celui de Paul, disait papa…

Alors comme cela, Paul avait pris de l'avance : son beau-père était son copain avant que sa fiancée ne soit sa femme. Simple n'est-ce pas ?

On avait aussi la visite d'une autre Nicole et de son frère, un autre Guy, immense celui là, comme un dépendeur d'andouilles disait ma mère. Ils étaient enfants d'un inspecteur de police originaire de Saint-Brieuc.

Le père était un peu crâneur ; la fille avait de beaux cheveux noirs, frisés, façon Louis XIII. Elle n'hésitaient pas à aller dans le placard chercher un peu de beurre pour mettre sur les gâteaux, trop secs sans doute. Ils ne se séparaient jamais de leur gros chien "Texas", policier bien sûr, un berger allemand dont je n'avais pas peur.

Et puis un jour, cette Nicole, qui avait les mêmes dents que Marie Dubois, est partie à Paris embauchée à l'ORTF...

Alain, lui, avait souvent la visite de son copain Michel qui, en scooter, donnait l'impression du jeune premier qui avait réussi ; il était entré à la SN.CASO (l'Aérospatiale d'aujourd'hui).

Michel discutait beaucoup avec des :

- « Je m'excuse, mais je ne suis pas d'accord avec vous madame Tessier ».

Les conversations étaient animées, surtout quand les autres copains et copines étaient là ; j'an ai compté jusqu'à 15 venus pour participer à ces forums improvisés.

Et puis, vers 8 heures le soir, chacun rentrait chez soi.

Souvent, en partant, ils rencontraient notre père qui revenait de travailler, fatigué mais encore assez aimable pour lancer une plaisanterie ou un mot d'humour à ces jeunes qui sortaient de la "Maison du Bon Dieu".

Célestin était pourvu d'une réelle force ; par jour il faisait onze ou douze heures de travail plus un trajet en vélo de 4 fois 6 kilomètres. Ce parcours aurait dû être compté comme temps de travail, tellement il paraissait exténué.

Si je dis cela, ce n'est pas pour faire un mot sur le droit du travail, mais pour rendre hommage à ma grand-mère Mélanie. Femme de journée dans la semaine, le dimanche elle partait à la messe quand les cloches commençaient à sonner. Habitant à 4 kilomètres, elle justifiait son retard en proclamant :

- « Mais le chemin compte de la messe ! ».

Pauvre grand-mère Mélanie, elle a attendu 1946 pour vénérer le troisième rejeton de son Célestin mais, usé par tant de labeur, elle est morte quelques mois plus tard.

Je l'admire, sans souvenir !

XXXI

La légende familiale dit que François Ravily n'osa pas, un jour, aller saluer son cousin Aristide Briand, alors président du Conseil, en visite au château de Saint-Hubert ...

Les souvenirs, la mémoire me firent défaut quand M. Buffet, l'instituteur du cours moyen 2^{è} année, m'interrogea devant la carte de la colonne vertébrale accrochée au tableau par deux gros œillets dorés :

- « Alors Tessier, qu'est-ce qui passe dans cette colonne ? »

- « Du sang, monsieur ».

Je pris, là, ma première claque de cet instituteur (le plus réputé et le plus craint de Rezé).

Pour entendre « correct », il aurait fallu dire « la moelle épinière, monsieur » !

Je dis, moi, que nous allions à cette époque, à l'école, la peur au ventre. Même le premier de la classe, le Bernard qui était un livre vivant, pissa de trouille dans sa culotte et sur le parquet !

M. Buffet nous paralysait.

A cette époque, on ne posait pas de questions comme on le fait aujourd'hui avec les enfants :

- « Veux-tu apprendre ? Tu te sens bien ? Es-tu fatigué ? Veux-tu te reposer ?... »

Ces mots n'étaient ni dans la bouche des parents ni dans celles des instituteurs.

Bien que mon père ne fût pas tendre, il n'appréciait pas cette discipline exagérée et souvent il menaçait d'aller voir l'instit en cause. Ceci me conduisait plus d'une fois à m'auto-censurer et à ne rien dire à la maison.

Avec Célestin, c'était plus facile de parler de la vie autour de l'école, des copains... des copines. On avait l'impression qu'il comprenait bien tout ce qui était amusement, amitié, solidarité.

S'agissant de la jeunesse, il ne pouvait toutefois pas supporter ce qu'il considérait comme de l'embrigadement. Il mettait dans le même sac : colonie, garderie, catéchisme, auberges de jeunesse, scouts, ces lieux où les choses lui semblaient dictées... Sa captivité chez les boches, comme il disait, était sans doute trop proche ! L'existence des Jeunesses hitlériennes l'avait marqué à jamais.

La guerre qu'il admettait, c'était celle qui existait encore entre les écoles.

Dans la rue Jean Jaurès, il y avait, en montant, l'école chrétienne... à droite et l'école laïque... à gauche. S'il n'y avait plus de bagarre physique, il y avait encore des cris et des insultes qui partaient de chaque côté de la rue. Mais, pour lui, nous n'étions que des apprentis, car ce que je lui racontais n'était rien à côté de ce qu'avait fait le jeune Célestin en 1925 :

- « Pour empêcher les calotins de voir la messe de minuit, on a jeté des pneus sur les fils électriques. T'aurais vu le court-circuit ... Tout le bourg de Bouée était dans le noir, ah, ah ! »

Et il frappait dans ses mains avec un rire de grande satisfaction. C'était rare qu'il rie comme ça, mais pour les farces, il était d'abord son propre public !

Cette ambiance concernant les écoles et la religion n'empêchait pas la famille de pratiquer une foi chrétienne empruntée d'une certaine souplesse.

Célestin ne franchissait les portes de l'église que pour les cérémonies. Céline, Nicole et Alain ne loupaient pas en principe la messe du dimanche. Quant à moi, avais-je le choix dans la mesure où c'était d'abord l'année de ma communion !

En plus, bonnes sœurs et curés rencontrés au fil de nos activités n'hésitaient pas, eux aussi, à s'arrêter 17 rue Joseph Turbel pour prendre café et gâteaux secs, mais surtout pour converser avec notre chère maman.

Dans ce contexte, vous pensez que ma communion s'est bien passée. Les parents n'ont pas hésité à vider leur chambre pour y mettre tables et chaises. Maman a négocié avec M^me^ Jousseaume pour qu'elle fasse la cuisine. Et mon parrain Marcel est venu du Mans en train (mais sans sa casquette), accompagnant ma marraine Marie de Malville à la cérémonie.

Sa fille Chantal et mon petit frère Philippe, âgés de deux ans, constituèrent le petit couple indispensable aux photos de famille. Savez-vous, quand même, que si Céline m'emmena chez M. Lebeau, le photographe, je n'eus droit comme cliché officiel qu'à la première photo portant le cachet "EPREUVE" en plein milieu de mon aube... On n'avait pas assez de sous pour acheter les autres...

1957 – La communion

Et si mon parrain m'offrit les traditionnels porte-monnaie, portefeuille en cuir, ma marraine fit confiance à Francis qui crut bon d'aller chez un fabricant de sa connaissance pour me trouver... une montre couleur acier mat avec un bracelet grenat...

Ainsi, pendant plusieurs années, je n'ai pas montré cette montre ; j'avais plutôt tendance à la cacher à l'aide de mes manches de chemises ou de vestes tellement j'en avais honte !

Pourtant, j'étais obligé quand on allait chez le monde, comme on disait, de faire voir cet objet, quand par exemple Germaine

Vaillant me questionnait sur les bienfaits de ma communion...

Germaine était avec son mari, concierges. Pas gardiens d'immeubles, non, ceux qui sont logés sont des concierges ! Ils habitaient quai de la Fosse et avaient une loge, petite mais propre. Ils étaient un peu gros tous les deux mais très élégants ; on aurait dit des domestiques de châtelains. Aimables si vous saviez, toujours le sourire ; pourtant ils n'avaient pas d'enfant.

Emile Leroux était le cousin germain de Céline par les Guitton du côté de sa mère ; ceux là ils étaient une flopée, et avaient fait beaucoup d'enfants. Dans une formule célèbre, Maman disait :

- « Mes parents, ils auraient aujourd'hui 101 neveux et petits-neveux, ma mère 100 et mon père 1 ...».

Le neveu unique, c'était Germain Ravily, le facteur de Carquefou dont je vous parlerai... plus tard.

Dans l'immeuble où ils étaient, les Leroux, le porche était de toute beauté ; son sol était carrelé façon tablette de chocolat mais de couleur ocre. Il y avait des trottoirs bordés de granit et les voitures pouvaient passer pour aller dans la cour.

Le portail, en très beau bois, lourd, était ouvert par Emile à certaines heures ou à la demande des propriétaires à l'aide d'une sonnette. Quand on était assis à la table et que coulaient les conversations en même temps que le vin, (du bon vin !), on entendait le train passer. Nous étions au-dessus du tunnel qui va de Nantes à Chantenay.

- « Tu vois mon petit Joël » disait Emile, ici c'est comme à Paris, on a le métro... »

Les trois étaient bavards, Papa moins, mais il écoutait poliment ces pionniers qui avaient quitté la campagne avant la guerre pour faire leur vie en ville.

Alors une fois chez eux, j'ai su, moi, toujours à l'affût : que François Ravily, mon grand-père, qui avait perdu sa pauvre Marcelline en 1927, venait à Nantes une fois par mois dans sa belle voiture à cheval et qu'il ramenait des poupées à sa fille Céline.

Mais que faisait-il, entre nous, ce beau monsieur avec son chapeau et ses moustaches aussi souvent à Nantes ? Allait-il voir les belles dames avec son portefeuille bien garni ? Faisait-il de la politique ? Allait-il dans des sociétés secrètes ?

On disait de lui qu'il était coléreux avec sa forte voix rocailleuse, qu'il roulait les "r", mais qu'il savait être discret, à la limite de la timidité.

La légende familiale dit que François Ravily n'osa pas, un jour, aller saluer son cousin Aristide Briand, alors président du Conseil, en visite au château de Saint-Hubert...

J'ai du mal à le définir ce François Ravily, mort bien avant que je naisse. C'est terrible d'admettre, que je ne pourrais jamais rencontrer cet être que j'aurais adoré...

XXXII

A Saint-Sébastien, au pied du pylône, il y avait une mare pour faire boire le cheval et les vaches qui nous regardaient par-dessus la clôture en fil de fer barbelé...

Pour une rencontre avec François Ravily, j'aurais certainement choisi, dans le jardin de mon père, l'ombre du grand sureau à fleurs blanches...

Le jardin que nous avions loué à Pont-Rousseau était entouré de hauts murs et nous y entrions avec Papa par une petite porte qui donnait d'abord dans une cabane. Il y avait des outils, un petit pressoir à pommes et des lapins enfermés derrière des portes grillagées.

Pendant que Célestin bêchait, j'avais le droit de sortir mon lapin ; il était noir et intelligent, ses yeux pétillaient de malice. Je devais le surveiller pour qu'il ne mange pas la mignonnette qui venait d'être plantée ou le muguet qui allait être en fleur pour le mois de mai.

Quel calme, quelles promenades dans toutes les allées que mon père avait taillées à la pelle ! Ici, le grand pommier, là les castilles, plus loin les artichauts, enfin les haricots qui sortaient à peine...

Nous ramenions toujours de la maison les épluchures de légumes ramassées dans du papier journal que notre mère me confiait pour les lapins. En revenant, et relativement souvent, le père ne pouvait s'empêcher de dire :

- « Dis don Céline, la prochaine fois, tu mettras une fourchette et une serviette de table pour que les lapins mangent mieux, on a encore trouvé un couteau dans tes épluchures ! »

Nous avions un très beau jardin, avec des légumes en quantité... Faut-il rappeler qu'à cette époque, il n'était pas question d'acheter du fumier. Le contenu de notre cabinet d'aisance faisait l'affaire. Seulement la technique était à risque. Mon père, une fois par an, remplissait un bidon de cent litres qu'il transportait la nuit sur une brouette. Le trajet suivi pour aller au jardin, c'était par la rue Joseph Turbel, la rue Eugène Chartier et la rue Jean Fraix, un bon kilomètre en tout !

Une nuit, il y eut quelques coulures, mais les voisins ne nous ont jamais suspectés. Célestin n'était pas un clandestin mais un bon père qui voulait simplement obtenir une nourriture de qualité pour sa famille... On peut dire biologique ?

En ce début d'année 57, Papa avait un peu délaissé le jardin.

En effet, il avait décidé avec Maman de construire une maison neuve. Ils s'étaient inscrits au Comité Ouvrier du Logement pour une maison de castor.

Alors, le dimanche, Célestin allait jusqu'à Saint-Sébastien-sur-Loire travailler avec d'autres pères de familles pour construire ensemble. Le système faisait appel aux compétences de chacun ; Papa faisait les parquets.

Alain, qui finissait son apprentissage de menuisier, y allait plutôt le samedi, préférant sortir avec ses copains le dimanche.

Le pauvre Alain, qui aurait voulu faire de la boxe, ne tarissait pas d'éloges pour Alphonse Halimi qui venait d'être sacré champion du Monde. C'est notre mère qui mit son veto à la carrière prometteuse de mon grand frère au moment, forcément opportun, où, victime d'un accident de travail, il se fractura le nez...

Un jour, prenant en pitié ses hommes, Céline décida d'aller les voir travailler à la Profondine. Elle ferait le trajet à pied pour souffrir un peu elle aussi.

Nicole gardait Philippe, il allait mieux ; il avait, dans la semaine, bu de l'eau de Javel ; à deux ans, il avait pris la bouteille sous le placard de l'évier... Maman, qui l'avait vu boire, avant d'intervenir, l'avait très vite fait hospitaliser à Saint-Jacques. Mais elle, qui allait très souvent rendre visite à l'hôpital aux amis de Malville, n'avait pas voulu comprendre pourquoi elle ne pouvait voir son petit "beuchet". Alors Céline Ravily fit scandale auprès des professeurs ; ils lui rendirent notre frère, sauvé des eaux de Javel !

Par le pont de la Morinière, Sèvre, la route de Clisson, il y avait quand même 6 kilomètres pour aller à la Profondine où se construisait notre maison. Après le passage à niveau de la Jaunaie, il nous fallait prendre la fameuse rue de la Profondine qui était empierrée avec du caillou 4/4. Vous ne pouvez pas savoir comment on peut se tordre les pieds quand on ne dispose que de simples petites sandalettes. Arrivés là-bas, c'était d'abord la déception en voyant ce grand chantier sale avec des tranchées partout et des maisons toutes pareilles. Pour retrouver Célestin, il nous a fallu simplement trouver la maison n° 90, c'était la nôtre.

L'accueil fut agréable, et les hommes disponibles firent une petite pause pour nous recevoir, mais surtout boire un coup. Il y avait Bébert Lefort, Jean Rousseau, le grand Penhoët, Jean Cosneau qu'ils appelaient le grand De Gaulle, Jean Grippay, le directeur du chantier, qui était gros et qui parlait beaucoup...

Enfin ça rigolait beaucoup ; il y avait même Michel Troger qui racontait des histoires ; Céline en racontait aussi !

On a vu travailler les hommes : ils pointaient les parquets sur des solives et entre les solives, ils mettaient du sable. C'était curieux.

Le jardin, un bout de pré, était assez grand, mais nettement moins que celui de Pont-Rousseau. Des lignes à haute tension passaient au-dessus. Je n'avais jamais vu un pylône d'aussi près. Au pied du pylône, il y avait une mare pour faire boire le cheval et les vaches qui nous regardaient par-dessus la clôture en fil de fer barbelé.

La nuit tombée, il fallait tout de même rentrer à Pont-Rousseau et il n'était plus question d'y aller à pied. Il y avait des volontaires pour nous ramener. Jean Grippay proposait son camion Citroën tôlé, et se faisait chahuter par les autres :

- « Y conduit comme un cochon ».

- « Y vaut mieux aller avec le grand Louis saoul qu'avec Jean à jeun ».

Et c'est ainsi que Louis Penhoët et sa femme nous ont reconduits avec leur Dyna Panhard.

Ce couple là faisait penser à Yves Montand et Simone Signoret. Dans la voiture, ils chantaient bien tous les deux et ils fumaient sans arrêt.

Arrivés rue Joseph Turbel et en attendant Papa, qui revenait en vélo, ils ne se sont pas fait prier pour prendre l'apéritif. Mais le grand Louis n'a pu commencer à boire sans avoir craché, de manière noble, le petit brun de tabac qu'il avait sur la langue et qui provenait de la cigarette qu'il venait une fois encore d'allumer...

XXXIII

Son crâne chauve brillait et sous sa petite moustache, une cravate le faisait cérémonieux...

Ah ! Le tabac, j'ai vraiment été élevé dans la fumée. Chez mes parents, tous leurs copains, tous leurs amis fumaient. L'oncle Francis aussi, mais lui c'était le cigare, chaque dimanche, après le bon repas et avant de roupiller.

En avril 57, celui que j'avais tant vu fumer, en toussant beaucoup, venait de s'éteindre comme une cigarette. Le père Clément était mort d'un cancer de la gorge. Nous y sommes allés aussitôt.

Nous avons entendu la mère Saulnier pleurer à grandes lamentations, et nous avons vu le " Quément " dans un autre rôle : celui du bon fils qui accueille les gens venus faire des visites.

A cette époque, il fallait veiller le mort jour et nuit jusqu'à l'enterrement. Le père Clément était, reposé, sur son lit, les bras par-dessus les draps avec un chapelet entre les doigts. Son crâne chauve brillait et sous sa petite moustache, une cravate le faisait cérémonieux. Il était maigre, mais plutôt beau.

Dans la cuisine, les hommes étaient assis ; "Quément" leur servait un verre de muscadet ; dans la chambre les femmes assises aussi, mais autour du mort, priaient. Les hommes cancanaient à voix basse.

- « Y-a huit jours qu'il agonise le père Clément ; qu'est-ce qu'il a souffert ! »

- « Ça l'a pas empêché de dire ses quat vérités à la mère Marie, vous savez ben... avec les Allemands... pendant la guerre... Il a fini par lui dire : « Et ben maintenant tu chimeras (pleureras) ma grande bique ! ».

C'est Léon Guitton qui est venu prendre les mesures pour faire le cercueil. Il sera en beau chêne acheté par l'intermédiaire du cousin Rabillard.

- « Tu sais bien Francis, je vais prendre dans la bille de bois que Raymond m'avait réservée quand on a été à Missillac l'été dernier ».

C'est vrai qu'une fois par an, on allait avec Francis commander du bois chez leur cousin qui était marié à Marie Leroux, la sœur d'Emile le concierge.

Raymond Rabillard avait une grosse affaire à Missillac qu'il dirigeait avec son neveu Jacques. Ce dernier en avait peu à peu pris la direction car Raymond était maire de la commune. Une partie du bois acheté provenait de la petite forêt autour du château de la Bretèche. Pour chaque commande, nous parcourions la forêt en voiture pour admirer les beaux sujets.

Une fois ce fut fabuleux ; nous étions en 404 Peugeot, rouge grenat et sièges cuir. Le soleil transperçait les feuilles des arbres ; Raymond, un peu fier, commentait notre périple, il avait une grosse voix, des cheveux gris et des yeux bleus.

Il parlait aussi de la mairie avec Francis. Il fut, plus tard, très proche d'Olivier Guichard ; je crois même qu'il a été son suppléant dans la circonscription.

XXXIV

Je me souviens avoir pris la main de ma petite camarade assise auprès de moi…

Fin juin 57, M. Buffet donne sans commentaire et d'un ton sec la liste de ceux qui passent en sixième sans examen. Quel soulagement, je suis dedans !

Mon copain Michel aussi, mais ses parents ont fait construire une grande et belle maison à Sèvre, chemin Mauvoisin ; son père est ingénieur aux Chantiers de la Loire… Nous n'irons plus à la même école. La mère de Michel ne se retient plus pour me faire les éloges du docteur Verbe, le *maire de Saint-Sébastien-sur-Loire où nous* allons habiter.

C'est le marchand de charbon Renaudineau, du carrefour de Pont-Rousseau, qui va faire notre déménagement en juillet. Papa a rapporté une à une sur son vélo des caisses en bois de chez Fruneau et Paul livrera une gazinière neuve de chez Leroux-Marin…

Je ne serai pas là !

Les vacances sont à peine commencées que le car m'emporte déjà pour la colonie de Notre-Dame-de-Monts en Vendée. Là-bas, c'est comme à l'école, il y a des bâtiments pour les gars, des bâtiments pour les filles. Je fais la connaissance d'Yvon qui va *habiter lui aussi aux castors et qui deviendra* mon grand copain. A la colonie, seules les baignades et les séances de cinéma sont mixtes.

Je ne sais plus quel était le film de la dernière séance mais je me souviens avoir pris la main de ma petite camarade assise auprès de moi…

Joël TESSIER

TABLE

1. Maman a de beaux yeux bleus..... page 6

2. Ma maîtresse était belle aussi ..... page 6

3. Il avait un peu de barbe blanche le père Moreau..... page 8

4. La naissance de Bisnigou de Malville..... page 9

5. Le tramway était jaune et les sièges aussi mais en paille de riz..... page 11

6. Chez nous, les Ravily..... page 14

7. Un copain forain pour les courses de Malville..... page 15

8. Saint-Hubert ! Le château de Mathurin..... page 16

9. Du pain, du beurre, de la limonade et des cornichons..... page 19

10. Pour revenir à Pont-Rousseau, samedi, je devais être propre..... page 22

11. *Apprendre à compter pour travailler avec Gaby chez Saupiquet*..... *page 24*

12. Qu'elle était belle la place Viarme avec ses grands arbres qui ombrageaient le sol en terre battue presque jaune avec ses cailloux blancs brillants, un peu comme du silex..... page 29

13. Dénicher les nids, c'était l'épreuve..... page 34

14. Comme se parlent la brise et la terre après un violent orage ..... page 35

15. A la Toussaint, tous les vivants se devaient d'être là, debout au pied des tombes..... page 37

16. Des crottes pour un président de la République ..... page 40

17. Francis mettait les billets non pliés dans son gros portefeuille en cuir marron. On était riche ! ..... page 41

18. Louis Fortun, son cheval et son tombereau nous attendaient à l'alambic..... page 42

19. A cette époque les enfants étaient admis à regarder travailler les artisans. Ferrer un cheval était un spectacle ! ..... page 44

20. J'étais habitué à mes maîtresses et M. Bravo fut mon premier instituteur..... page 46

21. Un lundi matin d'avril 55, un peu à la manière du film "Les Visiteurs", je me retrouve dans une classe à Malville ..... page 49

22. Les mots sortaient de sa bouche comme on défait, délicatement, un bonbon acidulé de son papier..... page 53

23. Maman prise pour une espionne, piétinée par des boches dans un fossé, avait craché sur le drapeau allemand..... page 54

24. Je ne sais ce qui m'attirait le plus : Tintin ou Jésus..... page 58

25. Presque tous les travailleurs de la famille de Célestin ont porté la casquette..... page 61

26. Entre familles et amis on s'aimait bien, mais la critique était le plat de résistance des conversations !..... page 63

27. Magnifique, à Saint-Nazaire, le vendeur de glaces en avait, de tous les parfums, dans son triporteur, de toutes les couleurs aussi..... page 64

28. Et moi, si je caressais la peau mate de son joli visage rayonnant, ce n'était qu'avec mes yeux, le dimanche matin, pendant la messe ! ..... page 68

29. Le cochon a réussi à faire le tour de l'église avant de se faire plaquer au sol..... page 69

30. Ma sagesse et ma discrétion me conféraient un droit d'écoute, personne n'osait me dire "Va voir ailleurs" ..... page 71

31. La légende familiale dit que François Ravily n'osa pas, un jour, aller saluer son cousin Aristide Briand, alors, président du Conseil, en visite au château de Saint-Hubert ..... page 72

32. A Saint-Sébastien, au pied du pylône, il y avait une mare pour faire boire le cheval et les vaches qui nous regardaient par-dessus la clôture en fil de fer barbelé..... page 74

33. Son crâne chauve brillait et sous sa petite moustache, une cravate le faisait cérémonieux. Il était maigre, mais plutôt beau ..... page 76

34. Je me souviens avoir pris la main de ma petite camarade assise auprès de moi..... page 77

Le philosophe dira "tout est important, rien n'est important"

Ce récit se veut le témoignage de la vie d'un enfant de la banlieue nantaise en Loire-Inférieure dans les années 50.

Cet enfant a gravé dans sa mémoire ce qui lui a paru important pendant ses jeunes années et au fil de ses voyages de Pont-Rousseau à Malville.

L'auteur met en scène dans cet ouvrage des images qu'on ne peut oublier. Il prête aujourd'hui à ses personnages des propos qu'il a choisis et découvre une culture familiale au travers du roman de l'enfance.

"On est comme on naît"

INFORMATIONS DIVERSES

Responsables du bulletin

Isidore IMPINNA – Michel KERVAREC
Contact : M. KERVAREC , président - tél : 02 40 75 47 60
Adresse internet ; lesamisdereze@laposte.net

Reprographie *Mairie de Rezé*

Mise en page *PROFESSIONNAL SECRETARIAT*

La solution administrative pour
L'Entreprise – L'Association – Le Particulier
5, chemin des Coteaux – 44340 BOUGUENAIS
Tél : 09 75 78 65 47 & 06 80 12 20 51
E.Mail : profess.secretariat@wanadoo.fr

Les textes de ce bulletin n'engagent que la responsabilité de l'auteur
Les textes de cette publication ne peuvent être reproduits qu'avec l'autorisation de l'auteur et de l'association Les Amis de Rezé.